CE
Dempsey's
Collection

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

J. E. 46

VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE
DE LILLE
Don de M.r Hautcœur
Chanoine
Nos { du Regtre des Dons 546
du Catalogue

VOYAGES

DANS L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE

VOYAGES

DE M. LE MARQUIS

DE CHASTELLUX

DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

Dans les années 1780, 1781 & 1782.

Πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα, καὶ νόον ἔγνω.
Multorumque hominum vidit urbes, & mores cognovit.
ODISSÉE, *Liv. I.*

SECONDE ÉDITION.

TOME PREMIER.

UNIVERSITÉ CATHOLIQUE BIBLIOTHÈQUE

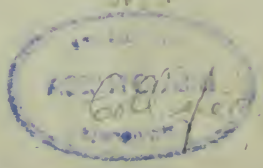
A PARIS,

CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

1788.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

E.
163
.E51
1788
v.1



AVERTISSEMENT
DE LA PREMIERE ÉDITION.

Le Public eſt inſtruit depuis longtems que M. le Marquis de Chaſtellux a écrit les journaux de différens voyages qu'il a faits dans l'Amérique ſeptentrionale, & on a toujours paru deſirer que ces journaux fuſſent plus répandus. L'auteur, qui ne les avoit rédigés que pour lui-même & pour ſes amis, s'y étoit juſqu'ici conſtamment refuſé. A la vérité, le premier & le plus conſidérable avoit été imprimé en Amériques, mais il n'en avoit fait tirer que 24 exemplaires, n'ayant eu d'autre objet que d'éviter la multiplicité des copies, qui devenoient indiſpenſables dans un pays & dans un tems où l'on ne pouvoit eſpérer de faire parvenir aucun paquet en Europe, à moins qu'on ne l'envoyât par duplicata. D'ailleurs, la petite imprimerie qui étoit à bord de l'eſcadre de Rhode-Iſland, lui avoit fonrni des facilités dont il avoit cru devoir profiter. De ces vingt-quatre exemplaires, à peine dix ou douze ſont arrivés en Europe, & il les avoit tous adreſſés à des perſonnes sûres, à qui il avoit recommandé

de n'en pas laiſſer tirer des copies. Cependant la curioſité qu'inſpiroit alors tout ce qui avoit rapport à l'Amérique, avoit donné beaucoup d'empreſſement à les lire. Ils paſſerent ſucceſſivement dans un grand nombre de mains, & on a lieu de croire qu'elles n'ont pas toutes été également fideles; on ne peut même douter qu'il n'en exiſte des copies manuſcrites; & comme elles auront été faites très à la hâte, on en doit conclure qu'elles ſont très incorrectes.

Au printems de l'année 1782, M. le Marquis de Chaſtellux fit un voyage dans la Haute-Virginie; & dans l'automne de la même année, il en fit un autre dans l'État de Maſſachuſſet, le New-Hampshire & la Haute-Penſylvanie. Suivant ſon uſage, il écrivit les journaux de ces voyages; mais ſe trouvant près de retourner en Europe, il les garda dans ſon porte-feuille. Ceux-ci n'ont d'abord été connus que de quelques amis, à qui il les a prêtés; car il avoit continué de réſiſter aux inſtances que pluſieurs perſonnes, & nous en particulier, lui avions faites de nous mettre à portée de les publier. Cependant un de ſes amis, qui a de grandes correſpondances dans les pays étrangers, l'ayant fort preſſé de lui donner du moins quelques morceaux détachés de ces mê-

mes journaux, pour les faire inſérer dans un receuil périodique qu'on imprime à Gotha, & où l'on s'attache ſur-tout à raſſembler des ouvrages qui n'ont pas été rendus publics, il y conſentit, & pendant une année entiere, il parut dans chaque N°. de ce journal quelques pages priſes ça & là dans ceux de M. le Marquis de Chaſtellux. Ces morceaux n'avoient aucune ſuite, & ils étoient tirés indifféremment du premier & du ſecond voyage. L'Auteur avoit pris cette précaution pour éviter que quelques Libraires étrangers n'entrepriſſent de les raſſembler, & de tromper le Public en les donnant pour un ouvrage complet. L'expérience a prouvé l'inſuffiſance de cette précaution. Il eſt arrivé en effet qu'un Imprimeur de Caſſel, peu ſcrupuleux, a réuni ces morceaux détachés, & ſans avertir qu'ils n'avoient aucune ſuite, il les a publiés ſous le titre de *Voyages de M. le Chevalier de Chaſtellux*, nom que portoit encore l'Auteur il y a deux ans.

La publicité d'un ouvrage auſſi mutilé & auſſi iuforme, & à laquelle M. le Marquis de Chaſtellux ne s'attendoit pas, loin de le flater, ne pouvoit que lui déplaire. C'eſt alors que nous avons cru pouvoir renouveller nos inſtances auprès de lui, & que nous en avons obtenu ſon

manuscrit original, auquel il a bien voulu joindre les cartes & les plans dont nous avons fait usage. Nous nons empressons de les donner au Public, & nous pouvons l'assurer que nous avons tâché de mettre tous nos soins à le rendre, par l'exécution, digne de l'importance du sujet, du nom & de la réputation de l'Auteur.

Nous avons cru ne devoir employer le caractere italique que la premiere fois qu'il se présentoit un nom propre d'homme ou de ville. Ce moyen nous a paru d'autant plus convenable qu'il fixe l'attention du Lecteur, & que l'italique moins multiplié donne plus de grace à l'impression.

Les deux Cartes géographiques présentent avec toutes l'exactitude possible, non seulement les pays où l'Auteur a voyagé, mais tous les asyles ou il s'est arrêté, & dont il a fait mention dans ses journaux. Nous avons l'obligation de ces deux Cartes à M. Dezoteux, Capitaine de Dragons, & Aide-Maréchal des-Logis-Adjoint, qui les a rédigées & réduites. Cet Officier ayant fait la guerre en Amerique, a parcouru lui-même la plus grande partie des lieux indiqués dans ces Cartes.

VOYAGES
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

VOYAGE
DE NEWPORT
A PHILADELPHIE-ALBANY, &c.

DEPUIS le 11 Juillet, que j'avois débarqué à Newport, je m'étois preſque toujours trouvé dans l'impoſſibilité de m'en abſenter, même pour deux jours ſeulement. Dès le 19 de ce mois, la flotte angloiſe commença à ſe montrer devant le port : le lendemain, nous comptions vingt-deux voiles, & peu de jours après, nous apprîmes que les ennemis embarquoient des troupes. Ce ne fut que vers le milieu du mois d'Août, que nous fûmes

informés du parti que les Anglois avoient pris de les débarquer à New-York & ſur Long-Iſland. Il ne paroiſſoit pas encore bien clair qu'ils euſſent renoncé à leur entrepriſe : tous les jours, nous recevions des avis qui annonçoient de nouveaux embarquemens. Nous augmentions nos fortifications ; & notre établiſſement encore récent, me donnoit des occupations journalieres, qui ne me permettoient pas de m'éloigner. M. de Rochambeau, qui depuis longtems ſe propoſoit de viſiter ceux qu'il avoit faits à Providence, ne put exécuter ce projet que le 30 Août. Je l'accompagnai, & nous revînmes le lendemain. Le 18 Septembre, il partit avec le Chevalier de Ternai pour ſe rendre à Hartford, ſur le continent, où le Général Waſhington lui avoit donné rendez-vous. Je ne le ſuivis pas dans ce voyage ; & le haſard fit que pendant ſon abſence, nous nous trouvâmes dans la poſition la plus critique où nous ayons été depuis notre arrivée. On croyoit alors à Rhode-Iſland que M. de Guichen, qu'on ſavoit parti pour Saint-Domingne, venoit joindre ſes forces aux nôtres, & on ſe voyoit au moment d'agir. Le 19, on

apprit qu'au lieu de M. de Guichen, l'Amiral Rodney étoit arrivé à New-York avec dix vaiſſeaux de ligne. On ne douta pas que la flotte françoiſe, & même l'armée, ne fuſſent attaquées. En conſéquence, on emboſſa les vaiſſeaux, & on protégea leur mouillage par de nouvelles batteries, qui furent conſtruites avec beaucoup d'intelligence & de célérité. Au commencement d'Octobre, la ſaiſon étant déja avancée, & l'Amiral Rodney n'ayant rien entrepris, on eut lieu de croire que nous ſerions tranquilles le reſte de l'année, & on ne s'occupa plus qu'à préparer le logement des troupes pour le quartier d'hiver. Elles y entrerent le 1er Novembre : c'étoit l'époque à laquelle je pouvois ſans crainte m'éloigner de l'armée ; mais ne voulant pas montrer trop d'empreſſement, & deſirant de voir s'établir la diſcipline & les arrangemens relatif aux cantonnemens, je différai juſqu'au 11 à me mettre en route pour une longue tournée ſur le continent.

Je partis ce jour-là avec M. Linch & M. de Monteſquieu (1), qui avoient chacun leur do-

(1) Tous les deux ont été faits Colonels en second à leur retour.

meſtique. J'en avois trois, dont l'un menoit un cheval en main, & l'autre conduiſoit une petite charette, qu'on m'avoit conſeillé de prendre pour porter les porte-manteaux, & éviter par ce moyen de bleſſer mes chevaux de ſuite. Il faiſoit alors une forte gelée; la neige couvroit la terre, & le vent de nord-oueſt étoit très piquant. En allant au Ferry (1) de Briſtol, je me détournai pour voir les fortifications de *Butts-Hill*, & je me rendis au Ferry vers onze heures & demie. Le paſſage fut long & difficile, parce que le vent étoit contraire. On fut obligé de courir trois bordées, & il fallut faire deux voyages pour paſſer nos chevaux & la charrette. J'arrivai à deux heures à Waren, petite ville de l'État de Maſſachuſſet, qui eſt à dix-huit milles de Newport. Je deſcendis dans une bonne auberge, dont le propriétaire, appellé M. Buhr, eſt remarquable par ſa groſſeur énorme, celle de ſa femme, de ſon fils & de toute ſa famille. Je

---

en Europe; le premier, du Régiment de Walsh, & le ſecond, du Régiment de Bourbonnois.

(1) Les Ferrys ſont les endroits où l'on paſſe des rivieres ou des bras de mer ſur des bateaux qui vont à rames ou à voiles.

n'avois deſſein que de faire manger mes chevaux ; mais le froid augmentant toujours, & la charrette n'étant arrivée que vers trois heures, je renonçai à l'entrepriſe d'aller coucher à Providence, & je pris le parti de reſter à Waren, où je me trouvois fort bien. Après le dîner, j'allai ſur le bord de la petite riviere de Barrington, qui coule près de cette ville, pour voir entrer un ſloop venant du Port-au-Prince. Ce ſloop appartenoit au Brigadier-Général (de milice) Porter, neveu de M. Buhr, & encore plus gros que lui. Le Colonel Green, que je rencontrai ſur le quai, me fit faire connoiſſance avec M. Porter, & nous allâmes prendre du thé chez lui, dans une maiſon ſimple, mais aiſée, dont l'intérieur & les habitans offroient un échantillon des mœurs de l'Amérique.

Le 12, je partis à huit heures & demie pour Providence, où j'arrivai à midi. Je deſcendis au College, c'eſt-à-dire à notre hôpital (1) ; j'en fis la

(1) Ce College eſt un magnifique bâtiment, que l'état de Rhode-Island a fait conſtruire dans une très belle ſituation, ſur une des éminences dont la ville de Providence eſt entourée. Il peut contenir plus de 200 Éleves ; mais il étoit à peine achevé lorſque la guerre a com-

visite, & je dînai chez M. *Blanchard*, Commissaire des Guerres. A quatre heures & demie, j'allai chez le Colonel Bowen, chez qui j'avois logé à mon premier voyage ; j'y pris du thé avec plusieurs

---

mencé, & il n'avoit pas encore été habité lors de notre débarquement à Newport. Notre navigation ayant été très longue (elle dura 70 jours, & les troupes étoient restées trois semaines embarquées, attendant dans la rade de Brest un vent favorable) nous reconnûmes à notre arrivée, que sur le nombre de 11,000 hommes à-peu-près que composoient les troupes de terre & les équipages des vaisseaux, nous avions plus de 1200 scorbutiques. On en plaça 400 dans le College de Providence ; un pareil nombre fut distribué dans plusieurs Églises de Newport, sans que les habitans, de quelque communion qu'ils fussent, en témoignassent le moindre mécontentement ; le reste fut envoyé dans des barraques, que les troupes américaines, obligées pendant trois ans d'observer les Anglois à Rhode-Islande, avoient fait construire sur une langue de terre, appellée *Popishquash*. Il ne sera peut-être pas inutile, pour le bien de l'humanité, d'observer ici que ce fut dans ce dernier hôpital que les malades furent guéris en plus grand nombre & en moins de tems. Comme il se trouvoit placé sur une péninsule dont il étoit aisé de fermer la communication avec le continent par un simple corps-de-garde, on n'avoit aucun désordre à craindre de la part des soldats & des matelots, & on les laissoit se promener librement. Ils pouvoient donc se trainer le long des haies & des buissons, & manger des fruits sauvages, qu'ils y trouvoient en abondance dans cette saison. Malheureusement les légumes étoient très rares à Rhode-Island, les Anglois ayant détruit tous les jardins.

Dames ou Demoiſelles, dont une aſſez jolie, appellée Miſs Angel. On me conduiſit enſuite chez Miſtris Warnum, où je trouvai encore compagnie; & de-là chez le Gourverneur Bowen, qui me donna un lit.

Le 13, j'allai déjeûner chez le Colonel Peck: c'eſt un jeune homme aimable & honnête, qui a paſſé l'été dernier à Newport avec le Général Heath. Il me reçut dans une jolie petite maiſon, où il logeoit

---

On n'épargna rien cependant pour en raſſembler, & l'on eut ſoin d'avoir une marmite particuliere pour les ſcorbutiques, dans laquelle on mettoit moins de viande & plus de légumes. Cette précaution qu'on ne tarda pas à prendre, eut les meilleurs effets. Mais il ne ſera pas encore hors de propos de remarquer qu'il fallut des ordres particuliers pour qu'elle fût miſe en uſage, les ordonnances pour le ſervice des hôpitaux, qui exiſtoient alors, ne permettant pas à l'adminiſtration de paſſer d'autre dépenſe que celle d'une livre de viande par malade, & obligeant en même tems d'employer cette quantité toute entiere. Celles qui ont été faites ſous le miniſtere actuel laiſſent au Médecin la liberté de preſcrire le genre de bouillon qu'il croit le plus convenable; mais on approchoit déja de la fin du dix-huitieme ſiécle, avant de s'être aviſé de ce changement; & combien de victimes n'avoient-elles pas été ſacrifiées juſque-là à l'exacte obſervation de ces réglemens, tous imaginés cependant pour le plus grand bien de l'humanité!

ſeule avec ſa femme, qui eſt jeune auſſi, & d'une figure agréable, ſans être diſtinguée. Ce petit établiſſement, où regnent l'aiſance & la ſimplicité, donnoit l'idée du bonheur doux & paiſible, qui paroît s'être réfugié dans le Nouveau-Monde, après s'être arrangé avec le plaiſir, à qui il a laiſſé l'Ancien.

La ville de Providence eſt bâtie au bord d'une riviere qui n'a pas ſix milles de long, & qui ſe jette dans le même golfe où ſe trouvent Rhode-Iſland, Conanicut, Prudence, &c. Elle n'a qu'une rue; mais cette rue eſt très longue : le fauxbourg, qui eſt aſſez conſidérable, eſt de l'autre côté de la riviere. Cette ville eſt jolie; les maiſons ſont peu ſpacieuſes, mais bien bâties & bien accommodées en dedans. Elle eſt reſſerrée entre deux chaînes de montagnes, l'une au nord, & l'autre au ſud-oueſt, ce qui occaſionne une chaleur inſupportable pendant l'été; mais elle eſt expoſée au vent de nord-oueſt, qui l'enfile d'un bout à l'autre, & qui la rend très froide en hiver : elle peut contenir deux mille cinq cents habitans. Sa ſituation eſt très avantageuſe pour le commerce; auſſi en faiſoit-

elle un conſidérable pendant la paix. Les vaiſſeaux marchands peuvent charger & décharger leurs denrées dans la ville même, & les vaiſſeaux de guerre ne peuvent approcher du port. Ce commerce eſt le même que celui de Rhode-Iſland & de Boſton; il exporte des bois & des ſalaiſons; il rapporte du ſel & beaucoup de mélaſſes, de ſucre & d'autres denrées des Indes occidentales: on envoie auſſi à la pêche de la morue & à celle de la baleine. Cette derniere ſe fait avec ſuccès entre le cap Codd & Long-Iſland; mais on va ſouvent au détroit de Baffin & aux îles de Falkland. Les habitans de Providence, comme ceux de Newport, font auſſi le commerce de Guinée; ils y achetent des eſclaves & les portent aux Indes occidentales, où ils prennent des lettres-de-change pour la Vieille-Angleterre, d'où ils tirent des étoffes & autres marchandiſes.

En ſortant de chez le Colonel Peck, je montai à cheval pour me rendre à *Voluntown*, où je devois coucher. Je m'arrêtai à *Scituate*, dans une aſſez mauvaiſe auberge, appellée *Angel's-Tavern*; c'eſt à-peu-près moitié chemin de Voluntown: j'y

fis repaître mes chevaux, & je repartis au bout d'une heure, ſans avoir vu arriver ma charrette. De cet endroit à Voluntown, la route eſt très mauvaiſe; on ne fait que monter & deſcendre, & toujours par des chemins raboteux. Il étoit déja ſix heures du ſoir & nuit cloſe, lorſque je me trouvai à *D***-Tavern*, qui n'eſt qu'à vingt-cinq milles de Providence. Je deſcendis de cheval avec d'autant plus de plaiſir que le tems étoit affreux. Je fus très bien logé & très bien reçu chez M. D***. C'eſt un vieillard de ſoixante-treize ans, grand & encore vigoureux; né en Irlande, il s'eſt établi d'abord dans l'État de Maſſachuſſet, & enſuite dans celui de Conecticut. Sa femme, plus jeune que lui, eſt active, bonne & ſerviable; mais ſa famille eſt charmante. Elle eſt compoſée de deux jeunes gens l'un de 28 ans & l'autre de 21; d'un enfant de 12, & de deux filles de 18 à 20 ans, belles comme le jour. L'aînée de ces filles étoit malade, gardoit la chambre & ne ſe montroit pas. J'ai ſu depuis, qu'elle étoit groſſe & preſqu'à terme: elle a été trompée par un jeune homme qui, après avoir promis de l'épouſer, s'eſt abſenté & n'eſt point

revenu (1). Le chagrin & les incommodités de la groſſeſſe l'avoient jettée dans la langueur, elle ne deſcendoit point au rez-de-chauſſée où ſes parens habitoient; mais on en prenoit grand ſoin, & elle

(1) Lorſqu'on reçut en Europe un petit nombre d'exemplaires de ce Journal, montant en tout à ſept ou huit, les ſeuls que l'Auteur ait envoyés, la curioſité qu'excitoit alors tout ce qui avoit quelque rapport aux affaires d'Amérique, leur attira beaucoup de Lecteurs. Quoique l'Auteur ne les eût adreſſés qu'à ſes amis les plus intimes, & qu'il eût pris la précaution de les prévenir, que ſon intention n'étoit pas qu'ils euſſent aucune publicité, ils paſſerent rapidement de mains en mains; &, comme on ne pouvoit en diſpoſer que pour peu de tems, ils furent lus avec autant de précipitation que d'avidité. Cet empreſſement ne pouvoit venir que du deſir qu'on avoit de ſe former une idée des mœurs des Américains, dont ce Journal offroit pluſieurs détails, auxquels l'éloignement & la nouveauté prêtoient quelqu'intérêt. Cependant, par une contradiction moins rare en France qu'en tout autre pays, quelques perſonnes n'héſiterent pas à juger l'Auteur ſur des convenances dont il pouvoit ſeul leur donner quelqu'idée: on le taxa de légéreté & d'indiſcrétion, parce qu'en racontant l'aventure d'une fille trompée par ſon amant, il n'avoit déguiſé ni les noms ni les lieux. Une réflexion très ſimple, & qui ne coûtoit aucun effort à l'eſprit, c'eſt qu'il n'eſt guere vraiſemblable qu'un Officier-Général, un homme de 45 ans, particuliérement lié avec les Américains, & qui montre par-tout un ſentiment de reconnoiſſance & d'attachement pour tous ceux qui lui ont témoigné de la bienveillance, ſe permette, non pas d'of-

avoit toujours quelqu'un pour lui tenir compagnie. Tandis qu'on me préparoit un très bon ſouper, j'entrai dans la chambre où la famille étoit raſſemblée ; je vis une tablette ſur laquelle il y avoit

---

ſenſer, mais même d'affliger d'honnêtes gens, dont il n'a reçu que de bons procédés, & dont il ne peut parler qu'avec éloge. D'ailleurs, la manière ſimple & même ſérieuſe dont cet article eſt écrit, n'offre aucune apparence de légéreté, & c'en étoit aſſez pour prévenir celle que certains Lecteurs mettoient dans leur jugement. Une autre réflexion demandoit un peu plus de combinaiſons, mais s'offroit encore aſſez naturellement : l'Auteur a voulu, auroit-on pu dire, nous donner une idée des mœurs américaines, dont aſſurément il eſt loin de faire la ſatyre ; ne ſeroit-il pas poſſible que parmi ces peuples ſi diſtans de nous, de toutes façons, une fille qui ſe ſeroit trop tôt livrée à l'homme auquel elle étoit engagée, de l'aveu même de ſes parens, une fille ſans défiance, dans un pays où l'on n'eſt pas inſtruit à en avoir, où la morale eſt tellement dans ſon enfance, qu'on croit que le commerce entre deux perſonnes libres eſt moins condamnable que les infidélités, les caprices, les coquetteries mêmes, qui troublent tant de ménages européens : ne ſeroit-il pas poſſible que cette fille, auſſi intéreſſante que malheureuſe, fût plutôt plainte que blâmée, qu'elle conſervât encore tous ſes droits dans la ſociété, & qu'elle devînt épouſe & mere légitime, quoique ſon aventure ne ſoit ni ignorée, ni même diſſimulée ! En effet, comment l'Auteur auroit-il pu apprendre cette hiſtoire ! Eſt-ce par la chronique ſcandaleuſe, dans un hameau où il n'a connu que ſes hôtes ! *J'ai ſu depuis* (a-t-il dit en parlant de cette fille) *qu'elle étoit groſſe & preſque à*

quarante à cinquante volumes; je les ouvris, & je trouvai que ces livres étoient tous des ouvrages claſſiques, grecs, latins & anglois. Ils appartenoient au fils ainé de M. D***. Ce jeune homme avoit

---

terme. Comment l'a-t-il ſu! De ſes propres parens, qui n'en avoient pas fait d'abord un myſtere, & enſuite une confidence. Mais s'il étoit arrivé que ces juges ſéveres, parvenus à la fin de leur lecture, ſe fuſſent rappellés ce qu'ils avoient vu au commencement, ils auroient obſervé, que deux mois après, l'Auteur ſe trouvant une ſeconde fois à Voluntown, vit Miſs D***. alaitant ſon enfant, qui paſſoit perpétuellement de ſes genoux ſur ceux de ſa mere; qu'alors elle étoit chérie, ſoignée par toute ſa famille. Ce ſpectacle touchant a été décrit avec intérêt, & non pas avec malignité. Enfin il eſt tems de tranquilliſer, non pas les Critiques, mais les ames ſenſibles, les ſeules dont le ſuffrage ſoit précieux: dans un autre voyage à Voluntown, l'Auteur a eu la ſatisfaction de voir Miſs D***. parfaitement heureuſe: ſon amant étoit revenu; il l'avoit épouſée, il avoit expié tous ſes torts, & même ils n'étoient pas tels qu'ils avoient paru d'abord; des circonſtances malheureuſes pouvoient lui ſervir d'excuſes, s'il en eſt jamais pour celui qui laiſſe un ſeul jour dans de telles angoiſſes l'intéreſſante & foible victime qui n'a pu lui réſiſter.

P. S. La note ci-deſſus ſe trouve dans la premiere édition; & quoiqu'elle ſoit déja très longue, nous ne pouvons nous refuſer la ſatisfaction d'inſérer ici celle que le Traducteur anglois, M. G*** a bien voulu y ajouter. Nous ſaiſiſſons avec d'autant plus de plaiſir cette occaſion de lui rendre toute la juſtice qui lui eſt due, que ſa

très bien fait ſes claſſes, & il étoit *Tutor* au collège de Providence, lorſque la guerre vint interrompre les études. Je cauſai avec lui ſur différens points de littérature, & particuliérement ſur la ma-

---

modeſtie ne peut être bleſſée de nos éloges, lorſque notre intérêt même nous engage à les publier. C'eſt en effet juſtifier pleinement l'Auteur des Voyages, que de dire que M. G*** qui, dans cette circonſtance, lui donne une entiere approbation, n'eſt pas moins diſtingué par l'élévation de ſon ame, ſon amour pour l'humanité, & ſon zele pour tout ce qui eſt bon & honnête, que par ſes vaſtes connoiſſances en littérature, & par la facilité & l'élégance de ſon ſtyle. Voici comment il s'exprime, *pag. 13, tome I.*

» Le Traducteur, qui a été à Voluntown, & qui a eu la ſatisfac-
» tion de jouir de la ſociété, & d'être témoin du bonheur de cette
» intéreſſante famille, a été inſtruit auſſi de toute cette aventure.
» Telle eſt l'approbation entiere qu'il a donnée, tant à la juſteſſe
» des réflexions de l'Auteur, qu'à la rectitude de ſes intentions,
» qu'il ne s'eſt pas fait le moindre ſcrupule d'imprimer en toutes
» lettres le nom des perſonnes dont il s'agit, bien perſuadé que leur
» réputation ne doit pas en ſouffrir, & qu'il pourroit au contraire op-
» poſer avec avantage les mœurs & les vertus de cette famille reſpec-
» table à tout ce que le rigoriſme d'Europe peut montrer de plus
» auſtere. Les circonſtances de cette aventure ont été racontées au
» Traducteur, par le pere & la mere, & cela avec la même candeur
» & la même ſimplicité qu'elles paroiſſent l'avoir été au Marquis de
» Chaſtellux. Tous ces honnêtes gens ſont d'un caractere aimable &
» hoſpitalier. Le pere eſt loin de manquer d'inſtruction, & c'eſt de lui

niere dont on doit prononcer les langues mortes. Je lui trouvai de l'inſtruction, accompagnée de beaucoup de ſimplicité & de modeſtie.

Nous fûmes ſervis à ſouper par une jeune fille d'une beauté parfaite, appellée Miſs *Pearce*. C'étoit une voiſine de Madame D***, qui étoit venue la voir & l'aider, en l'abſence de ſa fille cadette. Cette jeune perſonne avoit, comme toutes les Américaines, le maintien très décent, même ſérieux; elle ſouffroit volontiers qu'on la regardât, qu'on louât ſa figure, & même qu'on lui fît quelques careſſes, pourvu que ce ne fût point avec un air de familiarité & de libertinage. En effet, les mauvaiſes mœurs ſont ſi étrangeres à l'Amérique que le commerce avec les jeunes filles eſt ſans conſéquence, & que la liberté même y porte un caractere de modeſtie, que n'a pas notre pudeur affectée & notre fauſſe réſerve. Mais, ni le

---

» que le Traducteur a tenu pluſieurs Anecdotes piquantes ſur la priſe » du Général Preſcott, qui fut conduit dans cette auberge, après avoir » été enlevé dans ſon lit par un parti Américain, & emmené priſon- » nier, ſans avoir eu le tems de prendre aucune partie de ſes ha- » billemens, &c. &c. &c. »

bon ſouper que je faiſois, ni les livres de M. D***, ni même les beaux yeux de Mademoiſelle Pearce, ne faiſoient point arriver ma charrette : je me couchai ſans en avoir aucune nouvelle ; & comme je deſirai une chambre à feu, Miſs Pearce m'en prépara une, en me prévenant que cette chambre communiquoit à celle de la malade, avec qui elle couchoit, & en me demandant bien poliment ſi cela ne m'incommoderoit pas qu'elle paſsât dans ma chambre lorſque je ſerois dans mon lit. Je l'aſſurai que ſi elle troubloit mon ſommeil, ce ne ſeroit pas comme un ſonge funeſte. Effectivement elle vint un quart d'heure après que je fus couché. Je fis ſemblant de dormir pour examiner ſa contenance ; elle paſſa tout doucement, en tournant la tête de l'autre côté, & cachant ſa lumiere de peur de m'éveiller. Je ne ſais ſi c'eſt mon éloge ou ma critique que je ferai, en diſant que bientôt après je m'endormis profondément.

A mon réveil, je retrouvai Miſs Pearce, mais non pas ma charette : il paroiſſoit plus que probable qu'elle s'étoit briſée en mille morceaux. J'étois décidé à renoncer à porter de cette maniere

mes

mes petits bagages, mais encore falloit-il les avoir. Je pris donc le parti d'attendre & celui de déjeûner, qui étoit encore plus aisé à prendre. Enfin, vers onze heures du matin, mes *vigies* la signalerent. Ce fut une grande joie dans tout l'équipage de la voir arriver, quoique désemparée & remorquée par un cheval de louage, qu'on avoit été obligé de mettre devant le mien. Il est bon de savoir que mes gens, tous fiers d'avoir un grand moyen de transporter mes effets, l'avoient chargée de beaucoup de choses inutiles; que moi-même, prévenu qu'on ne trouvoit pas de vin dans les auberges, j'avois jugé à propos de me munir de cantines qui en tenoient douze bouteilles; & qu'ayant pris encore la précaution de demander deux ou trois pains blancs au Munitionnaire des vivres à Providence, il en avoit entassé une vingtaine, qui pesoient plus de quatre-vingt livres. Ma pauvre charrette étoit donc chargée à couler bas. Son plus grand malheur vint pourtant d'avoir donné contre des écueils qui avoient brisé une roue & fort endommagé l'autre. Il fut bientôt résolu qu'on la laisseroit chez M. D*** qui se chargeroit de la faire raccommoder; que

mon vin ſeroit diviſé en trois parties, dont l'une ſeroit bue le jour même, l'autre confiée à mon hôte, avec priere de la garder juſqu'à mon retour, & la troiſieme lui ſeroit offerte, avec priere de la boire, ce qui ne ſouffrit aucune difficulté. Cependant le reſte du jour devant être employé à faire de nouvelles diſpoſitions, je me décidai à ſéjourner à Voluntown. Je fis l'inſpection de mes bagages : tout ce qui m'étoit inutile fut empaqueté & dépoſé chez M. D***, le reſte enfermé dans des porte-manteaux; &, par une promotion faite à la pruſſienne, ſur le champ de bataille, mon cheval de charrette fut changé en cheval de bât. La lecture de quelques Poètes anglois, la converſation, tant avec MM. Linch & Monteſquieu, qu'avec mes hôtes, me firent paſſer très agréablement la journée. Vers le ſoir, deux voyageurs entrerent dans la chambre où j'étois, s'aſſirent auprès du feu, bâillerent & ſifflerent ſans faire aucune attention à moi. Cependant peu-à-peu la converſation s'engagea, & cette converſation fut très bonne & très agréable. L'un d'eux étoit Colonel de milice; il avoit ſervi en Canada, s'étoit

trouvé dans différens combats où il avoit été bleſſé. Je dirai une fois pour toutes, que parmi les hommes au-deſſus de vingt ans que j'ai rencontrés, de quelque condition qu'ils fuſſent, je n'en ai pas trouvé deux qui n'euſſent porté les armes, entendu ſiffler des balles, & même reçu quelques bleſſures; de ſorte qu'on peut aſſurer que l'Amérique ſeptentrionale eſt toute militaire, toute aguerrie, & qu'on y peut faire ſans ceſſe de nouvelles levées, ſans y faire de nouveaux ſoldats.

Le 15, je partis de Voluntown à 8 heures du matin. Je fis encore cinq milles dans les montagnes; enſuite je vis l'horiſon s'agrandir, bientôt ma vue put s'étendre juſqu'à ſa plus grande portée. En deſcendant les montagnes, & avant d'être parvenu au vallon, on trouve la ville, ou ſi l'on veut, le hameau de *Plainfield*; car ce qu'on appelle dans ce pays *Town*, ou *Township*, n'eſt qu'un certain nombre de maiſons, diſperſées dans un grand eſpace, mais qui appartiennent à la même corporation & envoient des députés à l'aſſemblée générale de l'Etat. Le centre ou le chef-lieu de ces villes eſt le *Meeting-Houſe*, ou l'égliſe.

Cette égliſe eſt quelquefois ſeule, quelquefois accompagnée de quatre ou cinq maiſons ſeulement ; d'où il réſulte que lorſqu'un voyageur fait cette queſtion : *Combien y a-t-il d'ici à la ville ?* On lui répond : *vous y êtes déja ;* mais s'il vient à ſpécifier l'endroit où il a affaire, ſoit le *Meeting-Houſe*, ſoit telle ou telle taverne, on lui répond quelquefois : *Il y a encore ſept ou huit milles.* Pour Plainfield, c'eſt une petite ville, mais un gros lieu, car il y a bien trente maiſons à portée du Meeting-Houſe. La ſituation en eſt agréable ; mais elle offre de plus une poſition militare ; c'étoit la premiere que j'euſſe encore remarquée. On peut y camper ſur de petites hauteurs, derriere leſquelles les montagnes s'élevent en amphithéatre, & préſentent ainſi des poſitions ſucceſſives juſqu'aux grands bois, qui ſerviroient de derniere retraite. Le pied des hauteurs de Plainfield eſt fortifié par des flaques d'eau qu'on ne peut traverſer que ſur une ſeule chauſſée, ce qui obligeroit l'ennemi à défiler pour vous attaquer (1). La gauche & la droite

(1) En été, ces *flaques d'eau* ſont à ſec. C'eſt ce que j'ai reconnu

ſont appuyées par des eſcarpemens. La droite a de plus un étang qui en rend l'accès plus difficile. Ce camp eſt bon pour ſix, pour huit & même pour dix mille hommes; il pourroit ſervir à couvrir Providence & l'Etat de Maſſachuſſet, contre des troupes qui auroient paſſé la riviere de Connecticut. A deux milles de Plainfield, le chemin tourne vers le nord, & après avoir fait deux ou trois milles encore, on trouve la riviere de *Quenebaugh*, qu'on cotoie l'eſpace d'un mille environ, pour la paſſer à *Canterbury*, ſur un pont de bois aſſez long & paſſablement conſtruit. Cette riviere n'eſt ni navigable, ni guéable; elle coule parmi des pierres qui en rendent le lit très inégal. Les habitans du voiſinage y font des retenues en forme d'angle ſaillant, pour attrapper des anguilles : le ſommet de l'angle eſt dans le milieu de la riviere; là, ils placent un filet ſemblable à une bourſe, où le poiſſon qui ſuit le fil de l'eau, ne manque guere de ſe faire prendre.

---

depuis, & ce qu'il eſt bon d'obſerver, pour ne pas ſe faire une fauſſe idée de cette poſition.

Le pont de Canterbury a été conſtruit dans une vallée aſſez étroite & aſſez profonde. Le Meeting-Houſe de la ville eſt ſur la rive droite, ainſi que la plupart des maiſons; mais il y en a auſſi ſur les hauteurs de l'eſt, qui m'ont paru bien bâties & agréablement ſituées. Ces hauteurs étant de la même élévation que celles de l'oueſt, le local de Canterbury offre deux poſitions également bonnes pour deux armées qui ſe diſputeroient le paſſage du Quenebaugh. Dès qu'on a dépaſſé Canterbury, on entre dans les bois & dans une chaîne de montagnes, qu'on traverſe par des chemins très âpres & très difficiles. Six ou ſept milles plus loin, le pays commence à s'ouvrir, & on deſcend agréablement à *Windham*. C'eſt une jolie petite ville, ou plutôt c'eſt le germe d'une jolie ville. Il y a quarante ou cinquante maiſons aſſez rapprochées, & ſituées de maniere qu'elles offrent l'apparence d'une grande place publique & de trois grandes rues. Le *Seunganick*, ou le *Windham River* coule près de cette ville, mais n'eſt pas d'une grande utilité à ſon commerce; car cette riviere n'eſt pas plus navigable que le *Quenebaugh*, avec lequel

elle ſe joint pour former *Thames-River*, ou autrement dit, la Tamiſe. On pourra obſerver en liſant ce Journal, & encore mieux à l'inſpection des cartes, que la plupart des rivieres & nombre de villes ont conſervé les noms que les Indiens leur avoient donnés : cette nomenclature a quelque choſe de piquant, en ce qu'elle retrace l'origine encore récente de ces établiſſemens ſi multipliés, & qu'elle offre ſans ceſſe à l'eſprit un contraſte bien frappant entre l'état antérieur & l'état actuel de ce vaſte pays.

Windham eſt à quinze milles de Voluntown. J'y trouvai les Huſſards de Lauzun, qui s'y étoient établis pour huit jours, en attendant qu'on eût préparé leurs quartiers à *Lebanon*. Je dînai chez M. le Duc de Lauzun; & n'ayant pu repartir qu'à trois heures & demie, la nuit qui ſurvint bientôt, m'obligeea de m'arrêter à ſix milles de Windham, dans une petite taverne iſolée, tenue par Madame *Hill*. Comme la maiſon n'avoit pas grande apparence, je demandai ſi nous pourrions avoir des lits, la ſeule choſe dont nous euſſions beſoin; car le dîner de M. de Lauzun ne nous avoit permis aucune

inquiétude pour le ſouper. Madame Hill me dit à la maniere du pays, qu'elle ne pouvoit *épargner* qu'un ſeul lit, parce qu'elle avoit chez elle un voyageur malade qu'elle ne vouloit pas déloger. Or ce voyageur étoit un pauvre ſoldat de l'armée continentale, qui avoit obtenu un congé pour aller chez lui rétablir ſa ſanté. Il portoit dans ſa poche ce congé en bonne forme, ainſi que le décompte exact de ce qui lui étoit dû; mais pas un ſol, ni en papier, ni en *argent dur* (1). Madame Hill ne lui en avoit pas moins donné un bon lit; & comme il s'étoit trouvé trop incommodé pour continuer ſa route, elle l'avoit gardé & ſoigné depuis quatre jours. Nous nous arrangeâmes du mieux qu'il fut poſſible : le ſoldat garda ſon lit; je lui donnai quelqu'argent pour continuer ſon voyage, & Madame Hill me parut beaucoup plus ſenſible à cette charité qu'au bon argent *dur* que je lui remettois pour payer ſon *bill*.

Le 16, à huit heures du matin, je pris congé

(1) *Hard money*. C'eſt le nom qu'on donnoit en Amérique aux eſpeces d'or & d'argent, par oppoſition au papier monnoie, *paper money*.

de ma bonne hôteſſe, & je m'acheminai vers Hartford, commençant ma route à pied, parce que la matinée étoit très froide. Après avoir deſcendu par une pente douce l'eſpace de deux milles, je me trouvai dans un vallon aſſez étroit, mais agréable & bien cultivé : il eſt arroſé par un ruiſſeau qui ſe jette dans le *Seunganick*, & qui eſt décoré du nom de *Hope-River*. On ſuit ce vallon juſqu'à *Bolton*, ville ou *Township*, qui n'offre rien de remarquable. Là, on traverſe une chaîne de montagnes aſſez élevées, qui va du nord au ſud comme toutes celles du Connecticut. Au ſortir des montagnes, on trouve les premieres maiſons de *Eaſt-Hartford*. Quoiqu'il ne nous reſtât plus que cinq milles à faire pour arriver à *Hartford Court-Houſe*, nous voulûmes laiſſer repoſer nos chevaux, qui avoient fait vingt-trois milles de ſuite. L'auberge où nous deſcendîmes eſt tenue par M. Mash : c'eſt, ſuivant l'expreſſion angloiſe, un bon fermier, c'eſt-à-dire un bon cultivateur. Il me dit qu'il venoit de commencer un établiſſement dans l'Etat de *Vermont*, où il avoit acheté deux cens acres de terre pour quarante dollars, ce qui revient

à deux cens livres de notre monnoie. L'État de Vermont eſt un vaſte pays, ſitué à l'eſt du New-Hampshire & de Maſſachuſet & au nord du Connecticut, entre la riviere de ce nom & celle d'Hudſon. Comme il s'eſt peuplé récemment, & qu'il a toujours été en litige entre la province de New-York & celle de New-Hampshire, il n'y a pas proprement de gouvernement établi. Un nommé Allen, fameux par l'expédition de Ticondérago, qu'il entreprit en 1775, de ſon chef, & ſans aucun ſecours que celui des volontaires qui le ſuivirent, s'eſt conſtitué le chef de ce pays. Il y a formé une aſſemblée de repréſentans; cette aſſemblée concede des terres, & le pays ſe gouverne par ſes propres loix, ſans aucune connexion avec le Congrès. Les habitans n'en ſont pas moins ennemis des Anglois; mais ſous prétexte qu'ils ſont frontieres du Canada & obligés de ſe garder, ils ne fourniſſent aucun contingent pour les dépenſes de la guerre. Pendant longtems ils n'avoient eu d'autre nom que celui de *Green-montain's-boys*, enfans de la montagne verte: mais ne le trouvant pas aſſez noble pour leurs nouvelles deſtinées, ils le traduiſi-

rent en françois; ce qui fit Verd-Mont, & par corruption Vermont: reſte à ſavoir ſi c'eſt auſſi par corruption que ce pays s'eſt arrogé le titre d'État de Vermont.

Vers quatre heures du ſoir, j'arrivai au Ferry de Hartford, après avoir voyagé par un chemin aſſez incommode, dont une grande partie forme une chauſſée étroite à travers un bois marécageux. On paſſe ce Ferry, comme tous ceux de l'Amérique, ſur un bateau plat qu'on conduit avec des rames. Je trouvai les auberges d'Hartford tellement remplies, qu'il étoit impoſſible de s'y procurer un logement. Les quatre États de l'eſt, c'eſt-à-dire, Maſſachuſſet, New-Hampshire, Rhode-Iſland & le Connecticut, tenoient alors leurs aſſemblées dans cette ville. Depuis longtems ces quatre États ont entr'eux une connexion particuliere, & ils ſe réuniſſent ainſi par députés, tantôt dans un État, tantôt dans l'autre. Chaque *Légiſlature* envoie alors des Députés. Dans cette circonſtance, rare en Amérique, où l'eſpace ne ſuffit pas aux hommes réunis, la maiſon du Colonel Wadsworth m'offrit un aſyle très agréable;

il me logea chez lui, ainſi que M. le Duc de Lauzun, qui m'avoit paſſé en chemin. M. du Mas, attaché à l'Etat-Major de l'armée, & pour lors employé auprès de M. de Lauzun, M. Linch & M. de Monteſquieu eurent de très bons logemens dans le voiſinage.

Le Colonel Wadsworth eſt un homme de 32 ans, très grand & très bien fait, & d'une figure auſſi noble qu'agréable. Il habitoit autrefois Long-Iſland; & dès ſon enfance il s'étoit livré au commerce & à la navigation : il avoit déja fait pluſieurs voyages, tant à la côte de Guinée qu'aux Indes occidentales, lorſque, ſelon l'expreſſion uſitée en Amérique, la *conteſtation* actuelle a commencée : alors il ſervit dans l'armée, & ſe trouva à pluſieurs actions; mais le Général Washington ayant reconnu que ſes talens le mettoient à portée de ſervir encore plus utilement, il le fit Commiſſaire pour les approviſionnemens. Cette place eſt militaire en Amérique, & ceux qui la rempliſſent ſont auſſi conſidérés que les principaux Officiers de la ligne. Le Commiſſaire-Général eſt chargé de tous les achats & le Quartier-Maître-

Général de tous les tranſports : c'eſt ce dernier qui déſigne les emplacemens, établit les magaſins, pourvoit aux voitures & ordonne les diſtributions : c'eſt auſſi d'après ſes reçus & ſes mandats que les *Pay-Maſters*, ou Tréſoriers, font leurs paiemens ; enfin, c'eſt proprement un Intendant militaire, tandis que le Commiſſaire-Général peut être comparé à un Munitionnaire qui réuniroit la partie des fourages à celle des vivres. Je crois un pareil arrangement auſſi bon que le nôtre, quoique ces départemens n'aient pas été exempts d'abus & même de blâme pendant le cours de la guerre préſente ; mais il faut obſerver que par-tout où le gouvernement eſt ſans force politique, & la caiſſe ſans argent, l'adminiſtration eſt toujours ruineuſe & ſouvent coupable. Cette réflexion ſuffira pour faire l'éloge du Colonel Wadſworth, lorſqu'on ſaura que dans toute l'Amérique, il ne s'éleve pas une voix contre lui, & que ſon nom n'eſt jamais prononcé ſans qu'on y joigne l'hommage qui eſt dû à ſes talens & à ſa probité. La confiance particuliere du Général Washington ſuffit pour mettre le ſceau à la juſte conſidération dont il jouit. Ce

n'étoit donc pas ſans fondement que M. le Marquis de la Fayette engagea M. de Corny à l'employer pour les approviſionnemens que l'arrivée prochaine des troupes françoiſes rendoit néceſſaires. Lorſqu'elles furent débarquées à Rhode-Iſland, il le propoſa encore comme l'homme le plus propre à les ſecourir dans tous leurs beſoins; mais alors l'adminiſtration ne jugea pas à propos de s'en ſervir : elle conçut même des ſoupçons contre lui ſur de faux apperçus, & ſe preſſa de ſubſtituer à un commiſſionnaire intelligent & accrédité, des entrepreneurs ſans fortune & ſans caractere, qui promirent tout, ne tinrent rien, & ne tarderent pas à ruiner nos affaires, d'abord en hauſſant le prix des denrées par des achats faits à la hâte, & ſouvent en concurrence les uns des autres, & enſuite en mettant dans le commerce & offrant à grand eſcompte les lettres-de-change qu'ils s'étoient engagés à recevoir pour les deux tiers dans tous les paiemens. Ces marchés, ces contrats réuſſirent ſi mal par la ſuite, qu'on a été obligé, mais trop tard, de recourir à M. Wadſworth : il a repris alors les affaires avec autant de

nobleſſe qu'il les avoit quittées; toujours ſupérieur aux injures par ſon caractere, comme il l'eſt par ſes talens, aux obſtacles ſans nombre dont il eſt entouré.

Un autre perſonnage intéreſſant ſe trouvoit alors à Hartford, & j'allai lui faire une viſite : c'eſt le Gouverneur Trumbull; Gouverneur par excellence, car il l'eſt depuis quinze ans, ayant été continué dans ſon emploi tous les deux ans, & ayant également joui de la conſidération publique ſous le gouvernement des Anglois & ſous celui du Congrès. Il eſt âgé de ſoixante-dix ans; ſa vie entiere eſt conſacrée aux affaires, qu'il aime avec paſſion, grandes ou petites; ou plutôt il n'en eſt point pour lui de cette derniere claſſe : il a toute la ſimplicité dans le coſtume, toute l'importance, la pédanterie même qui convient à un grand Magiſtrat d'une petite République. Il me retraçoit les Bourg-Meſtres de Hollande, du tems des Heinſius & des Barnevelt. On m'avoit aſſuré qu'il travailloit à une hiſtoire de la Révolution actuelle : j'étois très curieux de lire cet ouvrage; je lui dis que j'eſpérois le voir à mon retour à Lebanon (ſon

ſéjour habituel), & qu'alors je lui demanderois la permiſſion de parcourir ſon manuſcrit; mais il m'aſſura qu'il n'avoit encore écrit que l'introduction, qu'il avoit adreſſée à M. le Chevalier de la Luzerne. Pendant mon ſéjour à Philadelphie, je me la ſuis procurée : ce n'eſt qu'un réſumé hiſtorique, aſſez ſuperficiel, & qui n'eſt pas dépourvu de partialité dans la maniere dont les événemens de la guerre ſont repréſentés. Le ſeul fait intéreſſant que j'y aie trouvé, c'eſt qu'on lit dans le Journal d'un Gouverneur Winthrop, à l'année 1670, que les Membres du Conſeil de Maſſachuſſet ayant été avertis par leurs amis à Londres de s'adreſſer au Parlement, à qui le Roi laiſſoit alors beaucoup d'autorité, & ayant été conſeillés de ſuivre cette voie pour obtenir le redreſſement de quelques griefs, le Conſeil, après avoir mûrement délibéré, jugea à propos de décliner cette propoſition; réfléchiſſant que ſi jamais il ſe mettoit ſous la protection du Parlement, il ſeroit obligé de ſe ſoumettre aux loix que cette aſſemblée pourroit impoſer, ſoit à la nation en général, ſoit aux Colonies en particulier. Or rien ne prouve mieux

que

que dans l'origine ces Colonies n'ont jamais reconnu l'autorité du Parlement, ni penſé qu'elles duſſent être liées par les loix qui pourroient en émaner.

Le 17 au matin je me ſéparai avec regret & de mon hôte & du Duc de Lauzun; mais ce fut aprés déjeûner, car c'eſt choſe abſolument inſolite en Amérique, de partir ſans avoir déjeûné. Je gagnai à ce délai indiſpenſable de faire connoiſſance avec le Général *Parſon* (1). Il me parut homme d'eſprit, & il eſt regardé comme tel dans ſon pays; mais il a été peu à portée de développer de grands talens militaires; il eſt en effet ce qu'il ne faut jamais être, à la guerre comme ailleurs, malheureux. Son début fut ſur Long-Iſland, où il fut pris, & depuis il s'eſt trouvé dans toutes les mauvaiſes occaſions, de ſorte qu'il eſt plus connu par

(1) Du moins en hiver: en été, on a coutume de ſe mettre en route au lever du ſoleil, & on s'arrête vers huit heures du matin pour déjeûner & pour faire repaître ſes chevaux. On s'arrête une ſeconde fois pour dîner, & ſouvent une troiſieme pour faire encore rafraîchir les chevaux; mais il n'eſt pas rare qu'en prenant ces précautions, un voyageur faſſe 20 & même 25 lieues de poſte avec le même cheval, & cela pluſieurs jours de ſuite.

ſa capacité pour les affaires, que par la part qu'il a eue aux événemens de la guerre.

Les chemins que j'avois à parcourir devenant déſormais difficiles & un peu déſerts, il fut réſolu que je ne ferois ce jour-là que dix milles, afin de trouver un bon gîte, & de mettre mes chevaux en état de fournir à la journée du lendemain. Le lieu où je devois m'arrêter étoit *Farmington*. M. Wadſworth, craignant que je n'y trouvaſſe pas une bonne auberge, me donna une lettre de recommandation pour un de ſes parens appellé *Lewis*; il m'aſſura que je ſerois bien reçu, ſans gêner perſonne, & ſans me gêner moi-même, parce que je paierois ma dépenſe comme dans une auberge. En effet, lorſque les tavernes ſont mauvaiſes, ou que les diſtances auxquelles elles ſe trouvent ne quadrent pas avec les journées qu'on ſe propoſe de faire, c'eſt l'uſage en Amérique de demander hoſpice à quelque particulier aiſé qui a de la place pour vous dans ſa maiſon, & dans ſon écurie pour vos chevaux : on parle alors à ſon hôte comme à ſon égal; mais on le paie comme un ſimple cabaretier.

La ville d'Hartford ne mérite qu'on s'y arrête, ni quand on y voyage, ni quand on en parle. Elle conſiſte dans une longue & très belle rue, parallele à la riviere : elle eſt aſſez conſidérable & aſſez continue ; c'eſt-à-dire, que les maiſons ne ſont pas éloignées les unes des autres. Du reſte, elle a beaucoup d'annexes ; tout eſt Hartford à ſix lieues à la ronde ; mais Eaſt-Hartford, Weſt-Hartford & New-Hartford ſont des villes ſéparées, quoique compoſées de maiſons éparſes dans la campagne. J'ai déja dit que ce qui conſtitue une ville, c'eſt d'avoir un ou pluſieurs meetings, des aſſemblées particulieres, & le droit d'envoyer des Députés à l'aſſemblée générale. On pourroit comparer ces *Township* aux *Curies* des Romains. Un plateau très élevé ſur le chemin de Farmington offre aux regards, non ſeulement tous les Hartfords poſſibles, mais toute la partie du continent arroſée par la riviere de ce nom & ſituée entre les deux chaînes de montagnes de l'Eſt & de l'Oueſt. Cet endroit s'appelle *Rocky-Hill*. Les maiſons de Weſt-Hartford, ſouvent diſperſées, quelquefois groupées enſemble, & toujours ornées d'arbres & de

prairies, font du ſeul chemin de Farmington un jardin anglois, tel que l'art auroit peine à en former un pareil. Le peuple qui les habite joint quelqu'induſtrie à ſa riche culture; on y fabrique des draps & autres étoffes de laine, communes, à la vérité, mais d'un bon uſage, & ſuffiſantes pour habiller des gens qui vivent à la campagne; c'eſt-à-dire, dans toute autre ville que Boſton, New-York & Philadelphie. J'entrai dans une maiſon où l'on préparoit & teignoit les draps: ces draps ſont fabriqués par les gens du pays; on les envoie enſuite à ces petites manufactures où ils ſont peignés, foulés & teints pour deux shellings, *Lawfull money*, par *yard* ou verge; ce qui fait à-peu-près trente-cinq ſols de notre monnoie, la livre du Connecticut étant égale à trois piaſtres, & quelque choſe de plus. J'arrivai à Farmington à trois heures après-midi. C'eſt une jolie petite ville, où il y a un beau meeting & cinquante maiſons réunies, toutes propres & bien bâties. Elle eſt ſituée ſur la pente des montagnes: la riviere, qui porte le nom de Farmington, coule au pied de ces montagnes & ſe détourne vers le nord, mais ſans ſe laiſſer apper-

cevoir; ce qui n'empêche pas que la vue du vallon ne ſoit fort agréable. Après être deſcendu de cheval, je profitai du beau tems pour me promener à pied dans les rues, ou plutôt dans les chemins. Je vis, à travers les fenêtres d'une maiſon, qu'on travailloit au métier; j'entrai, & je trouvai qu'on y fabriquoit une eſpece de camelot, ainſi qu'une étoffe de laine rayée en bleu & blanc, pour l'habillement des femmes : ces étoffes ſe vendent trois shellings & demi l'*yard* (*lawfull-money*), ce qui fait à-peu-près quarante-cinq ſols. Les fils & les petits-fils du maître de la maiſon travailloient au métier; un ouvrier peut faire à ſon aiſe cinq yards par jour. Le prix de la matiere premiere n'étant que d'un shelling, la journée peut donc lui rendre dix à douze shellings. En rentrant de cette promenade, je trouvai qu'on m'avoit préparé un fort bon dîner, ſans que j'euſſe encore été obligé de parler à mes hôtes. Après le dîner, comme le jour commençoit à tomber, M. Lewis, qui avoit été dehors pour ſes affaires pendant une partie de la journée, entra dans le *parloir* où j'étois (c'eſt ainſi qu'on appelle en Angleterre & en Amérique, la chambre

où l'on reçoit du monde); il s'assit près du feu, alluma sa pipe, & causa avec moi. Je reconnus bientôt que c'étoit un homme actif & intelligent, qui entendoit bien les affaires publiques & les siennes : il fait le commerce des bestiaux, comme tous les *Farmers* du Connecticut; il étoit alors employé aux approvisionnemens de l'armée, & principalement occupé à faire tuer & saler les bestiaux que l'État de Connecticut devoit faire passer à *Fish-Kill*. En effet, chaque Etat est imposé pour le service de l'armée, non seulement en argent, mais en denrées : ceux de l'est fournissent des bestiaux, du rhum & du sel; & ceux de l'oueſt, des farines & du fourage. M. Lewis a aussi porté les armes pour sa patrie: il s'est trouvé à l'affaire de Long-Island & de Sarratoga, dont il m'a rendu un compte fort exact; dans cette derniere occasion il servoit comme volontaire. A l'heure du thé, Madame Lewis & sa belle-sœur vinrent augmenter la compagnie. Madame Lewis relevoit de couche, & tenoit son enfant dans ses bras; elle est âgée de trente ans à-peu-près, d'une figure très agréable, & d'un maintien si aimable & si

honnête, qu'il ſeroit la décence même dans tous les pays du monde. La converſation ſe ſoutint avec intérêt pendant toute la ſoirée. Mes hôtes ſe retirerent à neuf heures du ſoir; je ne les vis pas le lendemain matin, & je payai mon *bill* aux domeſtiques : il n'étoit ni cher, ni bon marché; c'étoit le prix juſte des choſes, réglé ſans intérêt & ſans complimens.

Je montai à cheval le 18, à huit heures du matin, & au bout d'un mille, je trouvai la riviere de Farmington, que je côtoyai pendant quelque tems. Cette partie de ma route ne m'offrit rien d'intéreſſant, ſi ce n'eſt qu'ayant tiré un coup de piſtolet à un geai, à mon grand étonnement, je le jettai à terre. Cette ſorte d'oiſeau faiſoit depuis pluſieurs jours l'objet de ma curioſité : c'eſt en effet le plus bel animal qu'on puiſſe voir; il eſt tout bleu, mais il réunit toutes les nuances de cette couleur, de telle maniere que l'art ne peut rien inventer de pareil, & qu'il auroit même beaucoup de peine à l'imiter. Je remarquerai en paſſant, que les Américains ne l'appellent pas autrement que l'oiſeau bleu, *blew-bird*. C'eſt pourtant un véritable geai;

mais la partie de la langue créée en Amérique eſt extrêmement pauvre. Tout ce qui n'avoit pas de nom anglois, n'en a reçu ici qu'un ſimplement déſignatif : le geai eſt l'oiſeau bleu, le cardinal l'oiſeau rouge ; tout oiſeau d'eau eſt un canard, depuis la ſarcelle juſqu'au canard de bois & au gros canard que nous n'avons pas en Europe. Ils les appellent canards rouges, *red ducks ;* canards noirs, *black ducks* ; canards de bois, *wood ducks.* Il en eſt de même des arbres : les pins, les cyprès, les ſapins ſont tous compris ſous le nom de *pine-trees* ; & ſi le peuple caractériſe quelqu'arbre en particulier, c'eſt l'uſage auquel on les emploie, comme *wall-nut*, noyer à muraille, parce qu'il ſert à conſtruire des maiſons de bois. Je pourrois citer beaucoup d'autres exemples ; mais il ſuffit d'obſerver que cette pauvreté dans le langage prouve combien l'attention des hommes a été employé aux objets d'utilité, & combien en même tems elle a été circonſcrite & reſſerrée par le ſeul intérêt dominant, celui d'augmenter les richeſſes, plutôt par le travail que par l'induſtrie. Mais pour en revenir à mon geai, je réſolus d'en faire un

trophée à la maniere des ſauvages, en enlevant ſa peau & ſes plumes en guiſe de chevelure; & content de ma victoire, je pourſuivis ma route, qui ne tarda pas à me conduire au milieu des montagnes les plus âpres & les plus difficiles que j'euſſe encore vues: elles ſont couvertes de bois, auſſi anciens que le monde, mais qui ne different cependant pas des nôtres; entaſſées avec confuſion, elles vous obligent à monter & à deſcendre continuellement, ſans qu'au milieu de cette république ſauvage, vous puiſſiez diſtinguer le ſommet qui, dominant ſur les autres, vous annonce au moins qu'il y a un terme à vos travaux. Ce déſordre de la nature me rappella les leçons de celui qu'elle a choiſi pour confident & pour interprète. L'image de M. de Buffon m'apparut dans ces antiques déſerts; il ſembloit être dans ſon propre domaine, & me montrer ſous une croute légere, formée par la deſtruction des végétaux, les inégalités d'un globe de verre, qui, après une longue fuſion, s'eſt lentement refroidi. Les eaux, diſoit-il, n'ont rien fait ici; regardez autour de vous, vous n'y trouverez pas une pierre calcaire; tout eſt quartz,

granit ou silex. J'examinai, j'essayai les pierres avec l'eau-forte, & je conclus ce que l'on ne croit pas assez en Europe, c'est que non seulement il parle bien, mais qu'il a toujours raison.

Tandis que je méditois sur le grand travail de la nature, qui emploie cinquante mille ans à rendre la terre habitable, un nouveau spectacle, bien propre à contraster avec l'objet de mes contemplations, fixa mes regards & excita ma curiosité; c'étoit l'ouvrage d'un seul homme qui, dans l'espace d'une année, avoit abattu plusieurs arpens de bois, & s'étoit construit une maison au milieu d'un terrein assez vaste, qu'il avoit déja défriché. Je voyois pour la premiere fois ce que j'ai vu cent fois depuis. En effet quelques montagnes que j'aie gravies, quelques forêts que j'aie traversées, quelques chemins détournés que j'aie suivis, je n'ai jamais fait trois milles sans trouver un nouvel établissement, ou commençant à se former, ou déja en valeur. Voici comment on procede à ces nouvelles cultures, qu'on appelle *Improvements*, ou *New Setlements*, (amélioration, ou nouveaux établissemens.) Tout homme qui a pu se procurer

un fonds de 6 ou 700 livres de notre monnoie, & qui ſe ſent la force & la volonté de travailler, peut aller dans les bois & y acheter une portion de terre, communément de 150 à 200 acres, qui ne lui revient guere qu'à un dollard ou 100 ſous l'acre, & dont il ne paie qu'une petite partie en argent comptant. Là, il conduit une vache à lait, quelques cochons, ou ſeulement une truie pleine, & deux chevaux médiocres, qui ne lui coûtent pas plus de quatre louis chacun. A ces précautions il joint celle d'avoir quelques proviſions en farine & en cidre. Muni de ce premier capital, il commence par abattre tous les petits arbres, & quelques fortes branches des plus gros; il s'en ſert pour faire les *fences* ou barrieres du premier champ qu'il veut défricher; enſuite il attaque hardiment ces chênes ou ces pins immenſes, qu'on prendroit pour les anciens ſeigneurs du terrein qu'il vient uſurper; il les dépouille de leur écorce, ou les cerne tout autour avec la hache. Ces arbres bleſſés mortellement, ſe voient au printems ſuivant privés de leurs honneurs; leurs feuilles ne pouſſent plus, leurs branches tombent, & bientôt leur tige n'eſt

plus qu'un ſquelette hideux. Cette tige ſemble encore braver les efforts du nouveau Colon; mais pour peu qu'elle offre quelques crevaſſes, quelques fentes, on l'entoure de feu, & la flamme conſume ce que le fer n'a pu détruire. Mais il ſuffit que les petits arbres ſoient abattus & que les grands ayent perdu leur ſeve : lorſque cet objet eſt rempli, le terrein eſt éclairci, *cleared*; l'air & le ſoleil commencent à entrer en commerce avec cette terre toute formée de végétaux détruits, cette terre féconde qui ne demande qu'à produire. L'herbe croît avec rapidité; dès la premiere année les beſtiaux ont de quoi vivre, on les laiſſe ſe multiplier, ou même on en achete de nouveaux, & on les employe à labourer une portion de terrein, dans laquelle on ſeme du grain, qui rend vingt & trente pour un. L'année d'après, nouveaux abattis, nouvelles *fences*, nouveaux progrès: enfin au bout de deux ans, le Colon a de quoi vivre & même de quoi envoyer des denrées au marché; & au bout de quatre ou cinq ans, il acheve de payer ſon terrein, & ſe trouve un cultivateur aiſé. Alors l'habitation, qui n'étoit d'abord qu'une

grande hutte formée par un quarré de troncs d'arbres qu'on avoit placés les uns ſur les autres, & dont les intervales avoient été remplis avec de la terre pêtrie dans l'eau, ſe change en une jolie maiſon de bois, où l'on ſe ménage des appartemens, plus commodes, & certainemeent plus propres que ceux de la plupart de nos petites villes. C'eſt l'ouvrage d'un mois ou de trois ſemaines. La premiere habitation a été celui de deux fois vingt-quatre heures. On me demandera peut-être comment un ſeul homme, ou un ſeul ménage, peut ſe loger ſi promptement. Je repondrai, qu'en Amérique un homme n'eſt jamais ſeul, jamais un être iſolé. Les voiſins, car on en trouve partout, ſe font une partie de plaiſir d'aider le nouveau venu : une piece de cidre bue en commun & gaiement, ou bien un galon de rum, ſont la ſeule récompenſe dont ces ſervices ſoient payés. Tels ſont les moyens par leſquels l'Amérique ſeptentrionale qui n'étoit il y a cent ans qu'une vaſte forêt, s'eſt peuplée de trois millions d'habitans; & tel eſt le bénéfice immenſe aſſuré à l'agriculture, que malgré la guerre non-ſeulement elle ſe ſoutient par-

tout où elle a déja été établie, mais qu'elle s'étend encore dans les lieux qui paroiſſent les moins propres à ſeconder ſes efforts. Il y quatre ans qu'on auroit fait dix milles dans les bois que j'ai traverſés, ſans voir une ſeule habitation.

Harrington eſt le premier *Township* que j'aie trouvé ſur mon chemin. Cet endroit eſt à ſeize milles de Farmington, & à huit de Lichfield. A quatre milles en deçà de cette derniere ville, on paſſe ſur un pont de bois la riviere de *Watersbury*; cette riviere eſt aſſez large, ſans être navigable. Lichfield, ou le *Meeting-houſe* de Lichfield, eſt ſitué ſur un grand plateau plus élevé que les hauteurs qui l'environnent; une cinquantaine de maiſons aſſez raſſemblées, une grande place, ou pour mieux dire, un grand aire au milieu de ces maiſons, ſemble annoncer & préparer les progrès de cette ville, qui eſt déja le chef lieu d'un Comté; car l'Amérique eſt diviſée en diſtricts, que l'on appelle Comtés dans quelques Provinces, à l'exemple de l'Angleterre. C'eſt dans la Capitale de ces Comtés ou diſtricts que ſe tient la cour des *Seſſions*, à laquelle préſident les Shériffs, & où les Grands-

Juges viennent tous les quatre mois terminer les affaires civiles & criminelles. A un demi-mille en deçà de Lichfield, je remarquai sur la droite du chemin une baraque entourée de palissades, qui me parut être un corps-de-garde ; je m'en approchai, & je vis dans cette petite enceinte dix belles pieces de canon de fonte, un obuz & un pierrier. J'appris que c'étoit une partie de l'artillerie de Burgoyne, qui étoit échue en partage à la Province de Connecticut, & qu'on conservoit dans cet endroit comme le plus à portée de l'armée, & en même tems le moins exposé aux incursions des Anglois.

Il étoit quatre heures du soir, & le tems devenoit très mauvais, lorsque j'approchai de la maison d'un particulier appellé *Seymour*, pour lequel M. Lewis m'avoit donné une lettre, m'assurant que je trouverois chez lui une meilleure *accommodation* (c'est l'expression angloise) que dans les auberges du lieu ; mais M. Linch, qui avoit été un peu en avant prendre des informations, me dit que M. Seymour étoit absent, & que, selon toute apparence, sa femme seroit fort embarrassée de

nous recevoir. En effet, les Américaines ſont fort peu accoutumées à ſe donner de la peine, ſoit de corps ou d'eſprit; & le ſoin des enfans, celui de faire le thé & de veiller à la propreté de la maiſon compoſe tout leur département. Je pris mon parti d'aller droit à l'auberge, & j'eus encore le malheur de n'y pas trouver M. Philips, maître de cette maiſon, de ſorte que je fus reçu tout au moins avec indifférence; ce qui arrive ſouvent dans les auberges de l'Amérique, lorſqu'elles ne ſont pas placées dans des endroits très fréquentés; les voyageurs y ſont conſidérés comme des gens qui apportent plus d'embarras que d'argent. La raiſon en eſt, que les maîtres d'auberge ſont tous des cultivateurs aiſés, qui n'ont pas beſoin de ce léger profit: la plupart de ceux qui font ce métier, y ſont même obligés par les loix du pays, leſquelles ont ſagement pourvu à ce que dans quelque chemin que ce fût, on trouvât de ſix milles en ſix milles une *publick-houſe*, ou maiſon publique, nom qu'on donne communément à ces tavernes, et qui déſigne parfaitement l'objet pour lequel elles ont été établies

Une

Une plus grande difficulté que je rencontrai chez Madame Philips, fut de loger neuf chevaux que j'avois avec moi. Le Quartier-maître en fit placer quelques-uns dans l'écurie d'un particulier, & tout fut arrangé à ma satisfaction & à celle de mon hôtesse. Il est bon d'observer que rien n'est plus utile qu'un pareil Officier, tant pour le service de l'État que pour celui de tout voyageur revêtu d'un caractere. J'ai déja parlé des fonctions du Quartier-maître-général; mais je n'ai point dit qu'il constitue dans chaque État un *Deputy-quarter-master-general*, c'est-à-dire, un Vice-Quartier-maître-général; ce dernier nomme dans chaque district un *assistant* qui le représente. Mes chevaux & mes équipages étoient à peine à couvert, qu'il survint une tempête affreuse; mais elle me fut favorable, parce que M. Philips arriva avec elle: alors tout prit une face nouvelle dans la maison; le garde-manger s'ouvrit, les negres redoublerent d'activité, & nous vîmes un souper se préparer sous les auspices les plus heureuses. M. Philips est un Irlandois transplanté en Amérique, où il a déja fait fortune: il paroît homme fin & adroit; il

parle aux étrangers avec précaution, & craint de se compromettre : du reste, il est d'un caractere plus gai que les Américains, même un peu persiffleur, genre peu connu dans cet hémisphere, & qui n'a pas plus obtenu de nom particulier que les différentes especes d'arbres & d'oiseaux. Madame Philips, désormais secondée par son mari, & plus au-dessus de sa besogne, reprit bientôt sa sérénité naturelle. Elle est de famille américaine, vraie *Yankee* (1), comme disoit son mari; sa figure est douce & agréable, & ses manieres répondent parfaitement à sa figure.

Le 19, je partis de Lichfield, entre neuf & dix heures du matin, & je poursuivis ma route dans les montagnes, moitié à pied, moitié à cheval; car ayant pris l'habitude, que j'ai conservée

(1) C'est un nom, qu'on donne par dérision, & même par simple plaisanterie, aux habitans des quatre États de l'Est. On croit qu'il vient d'un peuple sauvage, dont les premiers colons occuperent le territoire, & qui habitoient entre le Connecticut & l'État de Massachusset. On donne de la même maniere le nom de *Buck-skin* aux habitans de la Virginie, parce que leurs ancêtres étoient chasseurs, & vendoient des peaux de chevreuil, ou plutôt de daims; car on verra dans le second voyage, qu'il n'y a pas de chevreuils dans la Virginie.

depuis, de voyager du matin au soir sans m'arrêter, j'avois de tems en tems pitié de mes chevaux, & je leur épargnois sur-tout des descentes, qui paroissoient plutôt faites pour des chevreuils que pour des voitures & des animaux chargés. Le nom de la premiere ville que je rencontrai, annonce que son origine est récente; elle s'appelle *Washington*. Un nouveau comté s'étant formé dans les bois du Connecticut, on lui a donné ce nom respectable, dont la mémoire durera sans doute encore plus longtems que la ville chargée de la perpétuer. Il existe en Virginie un autre comté de *Washington*, & son origine est la même que celle-ci; mais la grande distance qui le sépare de cette nouvelle cité, prévient tous les inconvéniens que l'identité du nom pourroit entraîner. Cette capitale d'un comté naissant a un *Meeting-House*, & sept ou huit maisons rassemblées; elle est dans une jolie situation, & la culture y paroît riche & soignée; un ruisseau, qui coule au fond de la vallée, rend les prairies plus fécondes qu'elles ne le sont ordinairement dans les pays de montagnes (1).

(1) Deux ans après, l'Auteur a repassé dans cet endroit, où il

On compte, de là à *Lichfield*, dix-ſept milles ; il m'en reſtoit encore dix à faire pour arriver à la taverne de *Moor-Houſe*, où je voulois coucher ; mais comme je ne pris pas le plus court chemin, j'en fis bien douze, & toujours dans les montagnes. Celui que je choiſis me conduiſit dans un hameau aſſez conſidérable, appellé *New-Milford-Bordering-Skirt*, ou *confins du comté de Milford ;* & de là dans une vallée ſi profonde & ſi ſauvage, que je me croyois abſolument perdu, lorſqu'un petit éclairci dans le bois me laiſſa appercevoir, d'abord

---

n'avoit vu que peu de maiſons & une ſeule auberge. Le nombre des maiſons étoit presque doublé, & il y avoit trois auberges très bonnes & très proprement arrangées. Il a remarqué le même progrès ſur preſque toutes les routes intérieures, depuis la baie de Chéſapeack juſqu'au *Piſcataqua*, c'eſt-à-dire, dans une eſpace de plus de 200 lieues. Ce progrès eſt dû, en grande partie, aux malheurs de la guerre. En effet, les Anglois étant maîtres de la mer, ſaiſoient ou pouvoient faire des incurſions ſur toutes les côtes ; c'eſt ce qu'ils appelloient *Depredatery expeditions, Expéditions de pillage*. Mais ce mot, honteux à adopter dans le vocabulaire de la guerre, ne déſignoit qu'une petite partie des ravages qu'ils exerçoient ; le meurtre et les incendies en étoient toujours les ſuites funeſtes. Il eſt donc arrivé que les citoyens les plus aiſés, c'eſt-à-dire, ceux qui, réuniſſant le commerce à l'agriculture, avoient leurs plantations près des côtes ou de l'em-

une prairie entourée de barrieres, puis une maiſon, puis une autre, & enfin un vallon charmant, meublé de pluſieurs fermes conſidérables & couvert de beſtiaux. Ce vallon dépend du comté de *Kent :* je le traverſai bientôt, ainſi que le ruiſſeau qui le ſépare ; & après avoir fait encore trois milles dans les montagnes, je me trouvai ſur la rive de *L'houſatonick*, ou autrement dit, la riviere de *Stratford.* Il n'eſt pas beſoin d'avertir que le premier nom eſt le véritable, c'eſt-à-dire, celui qui a été donné par les Sauvages, anciens habitans du pays. Cette riviere n'eſt pas navigable, & on la

---

bouchure des rivieres, les ont abandonnées pour chercher dans l'intérieur des terres des demeures plus tranquilles. Le petit capital qu'ils ont emporté avec eux a été employé à de nouveaux défrichemens, & ces défrichemens n'ont pas tardé à proſpérer. D'un autre côté, les communications par mer étant devenues impoſſibles, il a fallu ſe ſervir de celles de l'intérieur : les chemins ont été mieux accommodés & plus fréquentés ; les auberges ſe ſont multipliées, ainſi que les établiſſemens de tous les ouvriers, utiles aux voyageurs, comme Charons, Maréchaux, &c. Ainſi, outre la liberté & l'indépendance, les États-Unis tireront encore cet avantage de la guerre, que le commerce & la population les auront pénétrés en tout ſens, & que des terres qui ſeroient reſtées longtems en friche, ont été cultivées avec un ſuccès qui ne permet plus de les abandonner.

paſſe aiſément à gué près des forges de M. Bull (*Bull's iron-works*). On tourne enſuite vers la gauche, & on longe ſes bords; mais ſi l'on eſt ſenſible à la belle nature, ſi l'on a appris, en voyant les tableaux de Vernet & de Robert, à en admirer les modèles, on s'arrêtera, on s'oublîra même en regardant le charmant payſage que forme l'enſemble des forges, de la chûte d'eau qui ſert à les exploiter, & de tous les acceſſoires d'arbres & de rochers dont cette ſcène pittoreſque eſt embellie. A peine a-t-on fait un mille, qu'on repaſſe encore la même riviere, mais ſur un pont de bois. On en trouve bientôt une autre, qui ſe jette dans celle appellée *Ten-miles-river* (riviere de dix milles): on ſuit celle-ci l'eſpace de deux à trois milles, & l'on voit enſuite pluſieurs jolies maiſons qui font partie du diſtrict appellé l'*Oblong*. C'eſt une longue & étroite portion de terre, cédée par le Connecticut à l'État de New-York, en conſéquence d'un échange fait entre ces deux États. L'auberge où j'allois eſt dans l'Oblong, mais deux milles plus loin: elle eſt tenue par le Colonel *Moorhouſe*; car en Amérique, rien n'eſt plus

commun que de voir un Colonel aubergiſte. Ce ſont pour la plupart des Colonels de milice, choiſis par la milice elle-même, qui ne manque guere de confier le commandement aux citoyens les plus honnêtes & les plus accrédités.

Je preſſai mes chevaux, & je me hâtai d'arriver pour prévenir un voyageur à cheval qui m'avoit joint en chemin, & qui auroit eu le même droit que moi au logement, ſi nous y étions arrivés enſemble. J'eus la ſatisfaction de le voir pourſuivre ſa route; mais bientôt après j'eus la douleur d'apprendre que l'auberge peu conſidérable où je comptois paſſer la nuit, étoit occupée par treize fermiers & deux cents-cinquante bœufs, qui venoient de *New-Hampshire*. Les bœufs étoient les moins gênans de toute la compagnie: on les avoit conduits à quelque diſtance de là, dans une prairie, où on les avoit livrés à leur bonne foi, ſans laiſſer aucune garde avec eux, pas même celle d'un chien; mais les fermiers, leurs chevaux & leurs chiens étoient poſſeſſeurs de l'auberge. Je m'informai de la raiſon qui les faiſoit voyager ainſi, & j'appris qu'ils conduiſoient à l'armée une

partie du contingent en ſubſiſtance que le New-Hampshire lui fournit. Ce contingent eſt une eſpèce de taxe qui ſe répartit ſur tous les habitans, leſquels ſont impoſés, les uns à cent-cinquante, les autres à cent ou quatre vingt livres de viande, ſelon leurs moyens; de ſorte qu'ils ſe cotiſent entr'eux pour fournir un bœuf plus ou moins gros, il n'importe, parce que chaque animal eſt peſé. La conduite des troupeaux eſt enſuite confiée à quelques fermiers & à quelques valets. Les fermiers ont à-peu-près un dollard par jour; & leur dépenſe, ainſi que celle du troupeau, leur eſt rembourſée à leur retour, ſur les reçus qu'ils ont ſoin de prendre dans toutes les auberges où ils ſe ſont arrêtés. On paie ordinairement depuis ſix juſqu'à dix ſols de France par chaque bœuf pour une nuit; la dînée eſt en proportion.

Je m'informois de ces détails, tandis que mes gens cherchoient à me loger; mais toutes les chambres, tous les lits étoient occupés par les conducteurs de bœufs, & je me trouvois dans la plus grande détreſſe, lorſqu'un grand & gros homme, le principal d'entr'eux, ayant appris qui j'é-

tois, vint à moi, & me dit, que ni lui, ni ſes compagnons ne ſouffriroient jamais qu'un Officier-général Français manquât de lit; & que, plutôt que d'y conſentir, ils coucheroient tous ſur le plancher; qu'ils y étoient accoutumés, & que cela ne leur feroit pas la moindre peine. Je leur répondis que j'étois militaire, & auſſi accoutumé qu'eux à avoir la terre pour lit. Grand débat de politeſſe ſur ce point; la leur étoit ruſtre, mais cordiale & plus touchante que les complimens les mieux tournés. Il en réſulta que j'eus une chambre & deux lits, pour moi & pour mes Aides-de-Camp. Mais notre connoiſſance n'en reſta pas là: après nous être ſéparés, chacun pour ſes affaires, moi, pour m'arranger & pour me repoſer, eux, pour continuer à boire du *grog* (1) & du cidre, je les vis rentrer dans ma chambre. J'étois alors occupé à vérifier ma route ſur la carte du pays; cette carte excita leur curioſité: ils y virent avec ſurpriſe & ſatisfaction les endroits par leſquels ils avoient paſſé. Ils me demanderent ſi on les connoiſſoit en Eu-

(1) Boiſſon faite avec du rum & de l'eau.

rope, & ſi c'étoit dans cette partie du monde que j'avois acheté mes cartes. Ils parurent très contens, lorſque je leur aſſurai que nous connoiſſions auſſi bien l'Amérique que les pays les plus voiſins du nôtre ; mais leur joie n'eut pas de bornes, dès qu'ils reconnurent ſur ma carte le *New-Hampshire*, leur patrie. Ils appellerent auſſi tôt ceux de leurs camarades qui étoient restés dans l'autre chambre, & la mienne ſe trouva remplie de grands hommes, les plus forts & les plus robuſtes que j'aie encore vus en Amérique. Je parus ſurpris de leur taille & de leur ſtature ; ils me dirent que les habitans de New-Hampshire étoient forts & vigoureux ; que cela venoit de pluſieurs raiſons : de ce que l'air y étoit excellent ; de ce que l'agriculture y faiſoit leur ſeule occupation, & ſur-tout de ce que le ſang n'y étoit pas mêlé, ce pays étant habité par des familles d'anciens émigrans venus d'Angleterre. Nous nous ſéparâmes très bons amis, nous touchant, ou plutôt nous ſecouant la main, à la maniere anglaiſe, & ils me dirent qu'ils ſe trouvoient heureux d'avoir eu une occaſion : *to shake hands with a French General ;* ce qui ſignifie

proprement, ſecouer la main d'un Général Français.

Le cheval qui portoit mes porte-manteaux n'ayant pu marcher auſſi vîte que moi, ne me rejoignit que le lendemain matin; de ſorte que ce jour-là, qui étoit le 20 Décembre, je ne pus partir que vers dix heures. A trois milles de *Moor-houſe-tavern*, on trouve une montagne très élevée; on deſcend enſuite, mais un peu moins qu'on a monté; puis on chemine ſur un terrein élevé, laiſſant les grandes montagnes ſur la gauche. Le pays eſt bien cultivé; on y voit de belles fermes & quelques moulins, & malgré la guerre, on y bâtit encore, ſur-tout à *Hopel*, township principalement habité par les Hollandois, ainſi que la plus grande partie de l'État de New-York, cet État ayant appartenu à la république de Hollande, qui l'échangea enſuite avec *Surinam*. Mon deſſein étoit d'aller coucher à cinq milles en-deçà de Fish-Kill, à la taverne du Colonel *Griffin*. Je le trouvai qui coupoit & façonnoit du bois pour faire des barrieres. Il m'aſſura que ſa maiſon étoit pleine; ce que je n'eus pas de peine à croire, car elle étoit très

petite. Je continuai donc ma route, & j'arrivai à Fish-Kill vers quatre heures après-midi. Cette ville, où l'on ne compte guere plus de cinquante maiſons dans l'eſpace de deux milles, eſt depuis longtems le principal dépôt de l'armée américaine : c'eſt là qu'on a placé les magaſins, les hôpitaux, les atteliers d'ouvriers, &c. Mais tous ces établiſſemens forment une ville particuliere, compoſée de belles & grandes barraques, qu'on a conſtruites dans le bois au pied des montagnes ; car les Américains, ſemblables aux Romains à bien des égards, n'ont guere pour quartier d'hiver que des villes de bois, ou des camps barraqués, qu'on peut comparer à ceux que les Romains appelloient *Hiemalia*.

Quant à la position de Fish-Kill, les événemens de la campagne de 1777 avoient prouvé combien il étoit important de l'occuper. Il étoit clair que le projet des Anglois avoit été & pouvoit être encore, de ſe rendre maître de tout le cours de la riviere du nord, & de ſéparer ainſi des États de l'Eſt ceux de l'Oueſt & du Sud. Il falloit s'aſſurer un poſte ſur cette riviere ; on choiſit

Weſtpointe comme le point le plus important à fortifier, & Fish-Kill comme la place la plus convenable pour établir le principal dépôt des vivres, des munitions, &c.; ces deux poſitions ſont liées enſemble. Je parlerai bientôt de celle de Weſtpointe; mais j'obſerverai ici que Fish-Kill a toutes les conditions néceſſaires pour une place de dépôt, parce que cette ville ſe trouve ſituée ſur le grand chemin du Connecticut, & près de la riviere du Nord, & qu'en même tems elle eſt protégée par une chaîne de montagnes inacceſſibles, leſquelles occupent une eſpace de plus de vingt milles entre la riviere de *Croton* & celle de Fish-Kill.

L'approche des quartiers d'hiver & les mouvemens des troupes que cette circonſtance occaſionnoit, rendoient les logemens très rares: j'eus aſſez de peine à en trouver; mais enfin je m'établis dans une mediocre auberge, tenue par une vieille Madame Égremont. La maiſon n'avoit pas la propreté qu'on trouve communément en Amérique; mais le plus grand inconvénient étoit, que pluſieurs carreaux de vitres manquoient. En effet, de

toutes les réparations, celle des fenêtres eſt la plus difficile, dans un pays où les habitations étant éparſes & éloignées les unes des autres, il faut quelquefois envoyer à vingt milles pour avoir un vîtrier. Nous employâmes tout ce qui tomba ſous notre main pour calfater de notre mieux les croiſés, & nous fîmes bon feu. Un moment après, le Docteur de l'hôpital, qui m'avoit vu paſſer, & qui m'avoit reconnu pour un Officier-général français, vint, avec beaucoup de politeſſe, s'informer ſi je n'avois beſoin de rien, & m'offrir tout ce qui pouvoit dépendre de lui. Je me ſuis ſervi du mot anglais *Doctor*, parce que la diſtinction de Chirurgien & de Médecin n'eſt pas plus connue dans l'armée de Washington, que dans celle d'Agamemnon. On lit dans Homere, que le Médecin Macaon panſoit lui-même les bleſſures; mais nos Médecins qui ne ſont pas Grecs, ne veulent pas ſuivre cet exemple. Les Américains ſe conforment à l'uſage antique, & s'en trouvent bien; ils ſont très contens de leurs Docteurs, pour leſquels ils témoignent la plus grande conſidération. Le Docteur Graig, que j'ai connu à Newport, eſt l'ami

intime du Général Washington ; & dernièrement M. de la Fayette avoit pour Aide-de-Camp le Colonel Mac-Henry, qui, l'année paſſée, faiſoit les fonctions de Docteur dans la même armée.

Le 21, à neuf heures du matin, le Quartier-maître de Fish-Kill, qui étoit venu la veille au ſoir, avec toute l'honnêteté poſſible, m'offrir ſes ſervices & placer deux ſentinelles à ma porte, honneur que je refuſai, malgré toutes ſes inſtances, ſe rendit chez moi ; & après avoir pris du thé, ſelon l'uſage, il me conduiſit aux barraques, où je vis les caſernes, les magaſins & les atteliers des différens ouvriers attachés au ſervice de l'armée. Ces barraques ſont de véritables maiſons de bois, bien conſtruites, bien couvertes, ayant des greniers & même des caves ; de ſorte qu'on en prendroit une très fauſſe idée, ſi on en jugeoit par celles qu'on voit dans nos armées, lorſque nous faiſons barraquer les troupes. Les Américains en font quelquefois de plus approchantes des nôtres, mais ſeulement pour mettre les ſoldats à couvert, lorſqu'ils ſont plus à portée de l'ennemi. Ils donnent à celles-ci le nom de hutes, *hutts*, & ils ſont

très adroits à conſtruire les unes & les autres. Il ne leur faut que trois jours pour conſtruire les premiers, à compter du moment qu'ils commencent à abattre les arbres; les autres ſont achevées en vingt-quatre heures. Elles conſiſtent dans de petites murailles faites avec des pierres entaſſées, dont les intervalles ſont remplis avec de la terre paitrie dans l'eau, ou ſimplement avec de la boue: quelques planches forment le toît; mais ce qui les rend très chaudes, c'eſt que la cheminée en occupe le côté extérieur, & qu'on n'y entre que par une petite porte latérale, pratiquée à côté de cette cheminée. L'armée a paſſé des hivers entiers ſous de pareilles huttes, ſans ſouffrir & ſans avoir de maladies. Quant aux barraques, ou plutôt quant à la petite ville militaire de Fish-Kill, on y a ſi bien pourvu à tout ce que le ſervice & la diſcipline de l'armée pourroient exiger, qu'on y a conſtruit une Prevôté & une priſon qui ſont entourées de paliſſades. Il n'y a qu'une porte pour entrer dans l'enceinte de la Prevôté; & devant cette porte on a placé un corps-de-garde. A travers les barreaux dont les fenêtres de la priſon ſont armées, je diſtinguai

tinguai quelques prisonniers portant l'uniforme anglois; c'étoient une trentaine de soldats, ou *torys* enrégimentés. Ces misérables avoient suivi les Sauvages dans l'incursion que ceux-ci venoient de faire par le lac Ontario & la riviere des Mokawks. Ils avoient brûlé plus de deux cents maisons, tué les chevaux et les vaches, & détruit plus de cent mille boisseaux de bled. La potence devoit être le prix de ces exploits; mais les ennemis ayant fait aussi quelques prisonniers, on craignoit les représailles, & on se contentoit de garder ces brigands dans une dure & étroite prison.

Après avoir passé quelque tems à visiter ces différens établissemens, je montai à cheval; &, conduit par un guide de l'État, que le Quartier-maître m'avoit donné, je m'enfonçai dans les bois, & je suivis la route de Westpointe, où je voulois arriver pour dîner. A quatre ou cinq milles de Fish-Kill, je vis quelques arbres abattus & un éclairci dans le bois; m'étant approché davantage, je reconnus que c'étoit un camp, ou plutôt des huttes, habitées par quelques soldats invalides. Ces invalides étoient tous en très bonne santé;

mais il faut ſavoir, que dans les armées américaines, on appelle invalides tous les ſoldats qui ne ſont pas en état de faire leur ſervice. Or, ceux-ci avoient été renvoyés ſur les derrieres, parce que leurs habits étoient véritablement invalides. Ces honnêtes gens, car je ne dirai pas ces malheureux, (ils ſavent trop bien ſouffrir, & ſouffrent pour une cauſe trop noble) n'étoient vraiment pas couverts, pas même de guenilles; mais leur maintien aſſuré, leurs armes en bon état, ſembloient couvrir leur nudité, & ne laiſſer voir que leur courage & leur patience. Ce fut près de ce camp que je rencontrai le Major *Liman*, Aide-de-camp du Général *Heath*, que j'avois connu particuliérement à Newport, & M. de Villefranche, Officier français, ſervant à Weſtpointe en qualité d'Ingénieur. Le Général Heath avoit été inſtruit de mon arrivée par un exprès que le Quartier-maître de Fish-Kill lui avoit dépêché à mon inſçu, & il avoit envoyé ces deux Officiers au-devant de moi. Je continuai de marcher dans les bois & dans un chemin reſſerré des deux côtés par des montagnes très eſcarpées, qui paroiſſent arrangées tout exprès pour

l'habitation des ours, et où en effet ils font de fréquentes promenades pendant l'hiver. On profite d'un endroit où les montagnes s'abaiſſent un peu, pour tourner vers l'Oueſt & s'approcher de la riviere; mais on ne la voit point encore. Je deſcendois lentement ces montagnes, lorſque tout-à-coup au tournant d'un chemin, mes yeux furent frappés du plus magnifique tableau que j'aie vu de ma vie; c'eſt celui que préſente la riviere du Nord, coulant dans un encaiſſement profond formé par les montagnes, à travers leſquelles elle a jadis forcé ſon paſſage. Le fort de Weſtpointe & les batteries formidables dont il eſt defendu, fixent l'attention ſur la rive de l'Oueſt; mais ſi l'on éleve ſes regards, on voit de tous côtés des ſommets élevés, tous hériſſés de redoutes & de batteries. Je ſautai à bas de mon cheval, & je fus longtems à regarder avec ma lunette d'approche, le ſeul moyen qu'on puiſſe employer pour connoître l'enſemble des fortifications dont ce poſte important eſt entouré. Deux ſommets élevés, ſur chacun deſquels on a conſtruit une grande redoute, protegent la rive de l'Eſt. Ces deux ouvrages n'ont

pas reçu d'autres noms que ceux de *redoutes du Nord* & de *redoutes du Midi;* mais depuis le fort de Weſtpointe proprement dit, qui eſt au bord de la riviere, juſqu'au haut de la montagne, au pied de laquelle il a été conſtruit, on compte ſix forts differens, tous en amphithéatre, & protégés les uns par les autres. On me contraignit de quitter cette place où j'aurois volontiers paſſé la journée entiere; & je n'eus pas fait un mille, que je vis pourquoi on m'avoit preſſé d'arriver. En effet, j'apperçus un corps d'infanterie, fort de deux mille cinq-cens hommes à-peu-près, qui étoit en bataille ſur le bord de la riviere. Il venoit de la paſſer pour ſe porter enſuite ſur *King's-Bridge*, & couvrir un grand fourage qu'on ſe propoſoit de faire vers les plaines blanches & juſqu'aux portes de New-York. Le Général Stark, celui qui batit les Anglais à *Bennington*, commandoit ces troupes, & le Général Heath étoit à leur tête; il vouloit me les faire voir avant qu'elles ſe miſſent en marche. Je paſſai devant les rangs, ſalué de l'eſponton par tous les Officiers, & les tambours battant au champ, honneur qu'on rend en Amé-

rique aux Majors généraux dont le grade eſt le premier dans les armées, quoiqu'il ne correſponde qu'à celui de Maréchal-de-Camp. Les troupes étoient mal habillées, mais elles avoient bonne apparence; quant aux Officiers, ils ne laiſſoient rien à deſirer, tant pour leur contenance, que pour leur maniere de marcher & de commander. Après que j'eus paſſé ſur le front de la ligne, elle ſe rompit, défila devant moi, & continua ſa route. Le Général Heath me conduiſit au rivage où ſa barge l'attendoit pour me paſſer de l'autre côté. C'eſt alors qu'une nouvelle ſcène s'ouvrit à mes regards, non moins ſublime que la premiere. Nous deſcendions, le viſage tourné vers le Nord: de ce côté-là, on voit une île couverte de rochers, qui ſemble fermer le canal de la riviere; mais bientôt, à travers l'eſpece d'embraſure que ſon lit a formée en ſéparant des montagnes immenſes, on s'apperçoit qu'elle vient obliquement du côté de l'Oueſt, & qu'elle a tourné tout-à-coup autour de Weſtpointe, pour s'ouvrir un paſſage & ſe hâter de rejoindre la mer, ſans faire déſormais le plus petit détour. Les regards,

en ſe portant vers le Nord, au-delà de *Conſtitution-Iſland* (c'eſt l'île dont je viens de parler) retrouvent encore la riviere, diſtinguent *New-Windſor* ſur ſa rive gauche, puis s'arrêtent ſur différens amphithéatres formés par les apalaches, dont les derniers ſommets, qui terminent la ſcène, ſont éloignés de plus de dix lieues. Nous nous embarquâmes dans la barge, & nous traversâmes la riviere, qui a près d'un mille de largeur. A meſure que nous approchions du rivage oppoſé, le fort de Weſt-pointe qui, vu de la rive de l'Eſt, paroiſſoit humblement ſitué au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux, & ſembloit lui-même le ſommet d'un rocher eſcarpé; ce rocher n'étoit cependant que le bord de la riviere. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places, n'étoient que des embraſures de canons & des batteries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés ſucceſſivement. C'étoit un ſalut militaire, dont le Général Heath vouloit bien m'honorer au nom des Treize-États. Jamais honneur n'a été plus impoſant ni plus majeſtueux; chaque coup de canon, après un

long intervalle, étoit renvoyé par la rive oppoſée avec un bruit preſqu'égal à celui de la décharge même. Si l'on ſe rappelle, qu'il y a deux ans, Weſtpointe étoit un déſert preſqu'inacceſſible, que ce déſert a été couvert de fortereſſes & d'artillerie, par un peuple qui, ſix ans auparavant n'avoit jamais vu de canons; ſi l'on réfléchit que le ſort des Treize-États a dépendu de ce poſte important, & qu'un marchand de chevaux, tranſformé en Général, ou plutôt devenu un héros toujours intrépide, toujours vainqueur, mais achetant toujours la victoire au prix de ſon ſang, que cet homme extraordinaire, à-la-fois l'honneur & l'opprobre de ſa patrie, a vendu & penſé livrer aux Anglais ce *Palladium* de la liberté américaine; ſi l'on rapproche enfin les unes des autres tant de merveilles, dans l'ordre phyſique & dans l'ordre moral, on croira aiſément que ma penſée dut être exercée, & que je ne m'ennuyai pas en chemin.

En deſcendant à terre, ou plutôt en grimpant ſur les rochers, qui s'élevent au bord de la riviere & dont elle arroſe le pied, nous fûmes reçus par

le Colonel Lamb & le Major Bowman, tous deux Officiers d'artillerie, par le Major Fish, jeune homme d'une jolie figure, ſpirituel & inſtruit, & le Major Frank, ci-devant Aide-de-Camp du Général Arnold. Celui-ci venoit d'être jugé & *acquitté honorablement* par un conſeil-de-guerre, qu'il avoit demandé lui-même après l'évaſion & la trahiſon de ſon Général. Il parle bien français, ainſi que le Colonel Lamb; ils l'ont appris tous deux dans le Canada, où ils étoient établis. Le dernier a reçu un coup de fuſil dans la mâchoire à l'attaque de Québec, combattant à côté d'Arnold, & ayant déja pénétré dans la ville. Preſſés par l'heure du dîner, nous allâmes tout de ſuite à la barraque du Général Heath. Le fort, que l'on avoit commencé ſur un plan beaucoup trop étendu, a été reſſerré depuis par M. du Portail; de ſorte que cette barraque ne ſe trouve plus dans ſon enceinte. Il y a autour quelques magaſins, & plus loin, du côté du Nord-Oueſt, des caſernes pour trois ou quatre bataillons; elles ſont conſtruites en bois & pareilles à celles de Fish-Kill. Tandis qu'on ſe diſpoſoit à ſervir, le Général Heath me fit entrer

dans un petit réduit qui lui ſert de chambre à coucher, & il me montra l'inſtruction qu'il avoit donnée au Général Stark pour le grand fourrage dont il l'avoit chargé. Cette expédition exigeoit un mouvement de troupes dans une eſpace de plus de cinquante milles; & je puis aſſurer qu'elle étoit auſſi bien faite qu'aucune inſtruction de ce genre, que j'aie encore vue, manuſcrite ou imprimée. Il me montra auſſi une lettre, par laquelle le Général Washington lui ordonnoit ſeulement d'envoyer ce détachement, & lui en déſignoit l'objet, ſans lui faire part cependant d'une autre opération liée à celle-là, qui devoit avoir lieu ſur la rive droite de la riviere du Nord. D'après différens avis, parvenus par des voies indirectes, le Général Heath ſe perſuadoit que dans le cas où les ennemis raſſembleroient leurs forces pour interrompre le fourrage, M. de la Fayette attaqueroit *Staten-Island*; & il ne ſe trompoit pas; mais M. Washington ſe contentoit d'annoncer quelques mouvemens de ſon côté, ajoutant ſeulement qu'il attendoit une voie plus sûre pour en inſtruire le Général Heath. C'eſt que le ſecret eſt gardé très exactement à l'armée

américaine ; peu de personnes ont part à la confiance du Chef, & en général, on y parle moins que dans les armées françaises des opérations de la guerre, & de ce que l'on appelle chez nous *les nouvelles*.

Le Général Heath est tellement connu dans notre petite armée, que je me dispenserois de donner aucun détail sur lui, si ce Journal, où j'essaie de me rappeller le peu que j'ai vu dans ce pays-ci, n'étoit pas destiné en même tems à contenter la curiosité de quelques personnes qui n'ont pas traversé les mers, & dont je desire amuser les loisirs. Je dirai donc que ce Général est un des premiers qui prirent les armes lors du blocus de Boston, & qu'ayant d'abord joint l'armée, en qualité de Colonel, il fut tout de suite élevé au rang de Général-Major. Il étoit alors bon Fermier, ou riche Gentilhomme; car il ne faut pas perdre de vue, qu'en Amérique, *Farmer* signifie cultivateur, par opposition à *Merchant*, qui est le nom de tout homme qui s'occupe du commerce. Ici, comme en Angleterre, on entend par *Gentleman*, celui qui possede un *freehold*, ou une terre en propriété.

Le Général Heath étoit donc *Farmer*, ou *Gentleman*, & nourriſſoit dans ſes terres un grand nombre de bœufs, qu'il vendoit pour l'approviſionnement des vaiſſeaux. Mais ſon goût naturel le portoit à l'étude de la guerre; il s'y eſt appliqué principalement depuis que le devoir a concouru avec ſon inclination: il a lu nos meilleurs ouvrages de Tactique, & ſur-tout celui de M. de Guibert, dont il fait un cas particulier. Sa fortune lui ayant permis de ſe ſoutenir au ſervice, malgré le défaut de paie, qui a contraint les moins aiſés à l'abandonner, il a fait toute la guerre; mais le haſard n'a pas voulu qu'il ſe trouvât aux occaſions les plus importantes. Sa phiſionomie eſt noble & ouverte; & ſa tête chauve, ainſi que ſa corpulence, lui donnent beaucoup de reſſemblance avec Milord *Granby*. Il écrit bien & facilement; il a de plus une ame ſenſible & un caractere franc & aimable: enfin, s'il n'a pas été à portée de montrer ſes talens dans l'action même, on peut du moins aſſurer qu'il eſt très propre à ce que nous appellons *la partie du cabinet*. Ses biens ſont près de Boſton; il commandoit dans cette place lorſque l'armée de

Burgoyne y fut amenée prisonniere. C'est lui qui mit aux arrêts le Général anglais Philips, qui avoit manqué de respect au Congrès; sa conduite dans cette occasion fut noble & ferme. Lorsque nous arrivâmes à Rhode-Island, il y fut envoyé; & bientôt après, lorsque Clinton se disposa à nous attaquer, il assembla & commanda les milices, qui vinrent à notre secours. Pendant son séjour à Newport, il a vécu honorablement & en grande liaison avec tous les Officiers français. Enfin, au mois de Septembre, le Général Washington ayant appris la trahison d'Arnold, le rappella auprès de lui, & lui donna le commandement de Westpointe; preuve de confiance d'autant plus honorable, qu'il n'y avoit que le plus honnête de tous les hommes qui pouvoit succéder dans ce commandement au plus lâche de tous les traîtres.

Après avoir donné cette idée avantageuse, mais juste, du Général Heath, c'est à moi sans doute à m'applaudir de l'amitié & de la parfaite intelligence qui a régnée toujours entre nous pendant son séjour à Newport, où l'usage que j'ai de la langue anglaise me rendoit l'organe de toutes les

affaires que nous avions à traiter avec lui. Ce fut avec une véritable joie qu'il me reçut à Weſt-pointe ; il me donna un dîner ſimple, mais très bon : il eſt vrai qu'il n'y avoit pas une goutte de vin ; mais je trouve qu'avec de l'excellent cidre & du *towdy* (1), on s'en paſſe très bien. Dès qu'on fut ſorti de table, on ſe hâta de profiter de ce qu'il reſtoit encore de jour pour aller voir les fortifications. Le premier fort que l'on trouve au-deſſus de Weſtpointe, ſur la pente de la montagne, a reçu le nom du Général *Putnam*. Il eſt placé ſur un rocher eſcarpé de tous côtés : les remparts avoient d'abord été conſtruits avec des troncs d'arbres ; on les refait en pierres, & ils ne ſont pas encore entiérement finis. Il y a un magaſin à poudre à l'abri de la bombe, une grande citerne & un ſouterrain pour la garniſon. Au-deſſus de ce fort, & en gagnant le ſommet le plus élevé, on trouve encore, ſur trois ſommets différens, trois fortes redoutes garnies de canons ; chacune de ces redoutes exigeroit un ſiége en forme. Le

(1) Boiſſon faite avec du rum, du ſucre & de l'eau ; c'eſt proprement du punch ſans citron.

jour étant près de finir, je me contentai de juger au coup-d'œil de la maniere très bien entendue dont elles ſe protegent mutuellement. Le fort *Wallis*, où le Général Heath me conduiſit, étoit plus à portée & d'un accès plus facile. Quoiqu'il ſoit placé plus bas que le fort *Putnam*, il domine encore ſur la riviere du côté du Sud. C'eſt une grande redoute pentagone, conſtruite en bois, c'eſt-à-dire, avec d'immenſes troncs d'arbres; elle eſt fraiſée & garnie d'artillerie. Sous le feu de cette redoute, & plus bas, on a fait une batterie de canon pour battre plus obliquement le cours de la riviere. Cette batterie n'eſt point fermée par la gorge; de ſorte que l'ennemi peut bien la prendre, mais jamais la conſerver: ſur quoi je remarquerai que c'eſt la meilleure méthode à ſuivre dans toutes les fortifications de campagne. Les batteries placées dans les ouvrages ont deux inconvéniens; le premier, que pour peu que ces ouvrages ſoient élevés, elles ne ſont pas aſſez raſantes; & le ſecond, que l'ennemi peut attaquer à-la-fois & la redoute & la batterie: au lieu que celle-ci étant extérieure & protégée par la redoute, doit être

attaquée la premiere ; alors elle ſe trouve ſoutenue par des troupes qui n'ont rien à craindre pour elles-mêmes, & dont le feu eſt par conſéquent mieux dirigé & plus meurtrier. Une batterie plus baſſe encore & plus près de la riviere, acheve d'aſſurer la partie du Sud.

En retournant à Weſtpointe, nous vîmes une redoute qu'on a laiſſé dégrader, comme étant inutile, & elle l'eſt effectivement. Nous ne rentrâmes qu'à la nuit : mais ce qui me reſtoit à voir n'exigeoit pas la lumiere du jour; c'eſt un vaſte ſouterrain, pratiqué dans le fort de Weſtpointe, où l'on tient en réſerve non ſeulement les poudres & les munitions néceſſaires à ce poſte, mais encore le dépôt de toute l'armée. Ces magaſins exactement remplis, l'artillerie nombreuſe qu'on voit dans ces différentes fortereſſes, le travail prodigieux qu'il a fallu pour conduire & entaſſer ſur des rochers eſcarpés d'immenſes troncs d'arbres & d'énormes pierres de taille, impriment dans l'eſprit une idée des Américains bien différente de celle que le miniſtere anglais s'eſt efforcé d'en donner au Parlement. Un Français ſeroit ſurpris qu'une

nation, à peine naiſſante, eût dépenſé en deux années plus de douze millions dans ce déſert; il le ſeroit davantage, lorſqu'il ſauroit que ces fortifications n'ont rien coûté à l'État, ayant été conſtruites par des ſoldats, à qui on ne donnoit pas la moindre gratification, & qui ne touchoient pas même leur paie; mais il éprouveroit ſans doute quelque ſatisfaction, en apprenant que ces ouvrages ſi beaux & ſi bien entendus, ont été conçus & exécutés par deux Ingénieurs françois, M. du Portail & M. de Gouvion, qui n'étoient pas plus payés que leurs ouvriers.

Au reſte, dans ce ſéjour tout ſauvage & tout guerrier, où l'on ſe croit au fond de la Thrace, dans l'aſyle du Dieu Mars, on trouve, le ſoir en rentrant, de jolies femmes & de très bon thé. Madame Bowman, femme du Major de ce nom, & une jeune ſœur qui l'avoit ſuivie à Weſtpointe, nous attendoient à notre retour. Elles logeoient toutes deux dans une petite barraque très bien arrangée. La chambre où elles nous reçurent étoit tapiſſée d'un joli papier, meublée de tables de Mohagoney, & même ornée de pluſieurs eſtampes.

Après

Après avoir passé là quelques momens, il s'agissoit de retourner à la barraque du Général Heath, & de s'arranger pour y passer la nuit; ce qui n'étoit pas chose aisée, car dans la soirée la compagnie s'étoit fort augmentée. Le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas & le Chevalier Dupleſſis-Mauduit étoient arrivés à Westpointe : ils avoient dessein de voir ce poste dans le plus grand détail; mais les mouvemens de l'armée américaine les déciderent à partir avec moi, afin de pouvoir joindre M. de la Fayette le lendemain au soir, ou le surlendemain de grand matin. Quoique le Général Heath eût beaucoup de monde à loger, la besogne de son Maréchal-Général-des-Logis ne fut pas difficile : il n'y avoit dans la barraque que trois pieces; la chambre du Général, celle de son Aide-de-Camp que celui-ci voulut bien me céder, & la salle à manger, où l'on étendit à terre des couvertures devant un grand feu. Ce fut là que ces Messieurs passerent une nuit très *confortable* (1), c'est-à-dire, aussi bonne qu'il étoit

(1) Expression très usitée en Amérique, & qui n'a pas besoin de traduction.

poſſible de l'eſpérer. Le coup de canon de réveil n'eut pas de peine à les tirer de leur lit; les couvertures furent enlevées, & la ſalle à manger reprenant ſes droits, fut bientôt meublée d'une grande table, & la table couverte de *beef-ſtakes* (1), que nous mangeâmes de très bon appétit, en avalant de tems en tems une taſſe de thé au lait. Les Européens ne trouveroient pas une convenance bien ſenſible entre cet aliment & cette boiſſon; mais je puis aſſurer que tout cela faiſoit un déjeûner très *confortable*. Ce qui ne l'étoit pas du tout, c'eſt une pluie épouventable, qui avoit commencé pendant la nuit & qui duroit encore, jointe à un vent affreux qui rendoit le paſſage du Ferry très difficile pour nos chevaux, & nous empêchoit de nous ſervir de la voile dans la barge que le Général Heath nous avoit donnée pour nous conduire à Kink's-Ferry. Malgré tous ces obſtacles, nous nous embarquâmes au bruit des canons, qui tirerent encore treize coups, malgré les inſtances que je fis pour l'empêcher. Une circonſtance que j'avois ap-

(1) Tranches de bœuf grillées.

prise donnoit cependant un nouveau prix à ces honneurs ; c'est que les piéces de canon dont j'entendois les décharges, avoient appartenues à l'armée du Burgoyne. Ainsi l'artillerie que le Roi d'Angleterre envoya en 1777 de *Wolwich* en Canada, sert à présent à défendre l'Amérique & à rendre hommage à ses alliés, en attendant qu'elle soit employée au siége de New-York.

Le Général Heath, que ses affaires avoient retenu à Westpointe, me donna le Major Liman pour m'acompagner jusqu'à *Verplank's-pointe* ; nous n'y arrivâmes qu'à midi & demi, après avoir toujours voyagé dans le sein des montagnes immenses qui couvrent ce pays, & ne laissent d'autre intervalle entr'elles que le lit de la riviere. La plus haute de ces montagnes s'appelle *Anthony's-nose*, le nez d'Antoine ; elle s'avance dans la riviere, & l'oblige de détourner un peu son cours. Avant d'arriver à ce point, on voit sur la droite les ruines du fort Clinton : ce fort qui tenoit son nom du Gouverneur de l'Etat de New-York, fut attaqué & pris en 1777 par le Général Clinton, lorsqu'il remonta vers Albany pour essayer de donner la

main à Burgoyne. C'étoit alors la principale défenſe de la riviere; on l'avoit conſtruit ſur un rocher, au pied d'une montague, qu'on croyoit inacceſſible, & il étoit encore défendu par une petite *creek* qui ſe jette dans la grande riviere. Sir Harry Clinton gravit le ſommet de la montagne, portant lui-même le drapeau britannique, qu'il tint toujours élevé, tandis que ſes troupes deſcendoient l'eſcarpement, paſſoient la *creek* & enlevoient le poſte. La garniſon, compoſée de 700 hommes, fut priſe preſque toute entiere. Depuis que la défaite de Burgoyne & l'alliance avec la France ont changé la face des affaires en Amérique, le Général Washington n'a pas jugé à propos de rétablir le fort Clinton; il a préféré de placer ſa communication & de concentrer ſes forces à Weſtpointe, parce que dans cet endroit *l'Hudſon* fait un détour qui empêche les vaiſſeaux de le remonter vent-arriere ou avec la marée, & que l'île *Conſtitution*, qui ſe trouve préciſément à ce détour, dans la direction nord & ſud, eſt parfaitement ſituée pour protéger la chaîne qui ferme le paſſage aux vaiſſeaux de guerre.

Cependant les Anglois avoient conſervé un poſte très important à King's-Ferry : ils y étoient ſuffiſamment fortifiés ; de ſorte qu'à l'aide de leurs vaiſſeaux, ils ſe trouvoient maîtres du cours de la riviere dans l'eſpace de plus de cinquante milles, & repouſſoient ainſi vers le nord la communication trés importante des Jerſeys & du Connecticut. Tel étoit l'état des choſes, lorſqu'au mois de Juin 1779, le Général Waine, qui commandoit dans le *Clove* un corps de 1500 hommes, forma le projet de ſurprendre le fort de *Stoney-Pointe*. Ce fort conſiſtoit dans un retranchement entouré d'abattis qui couronnoit un rocher eſcarpé, & dont le réduit formoit une bonne redoute bien fraiſée. Le Général Waine marcha la nuitt ſur trois colonnes ; la principale étoit commandée par M. de Fleury qui, ſans tirer un coup fuſil, força les abattis & les retranchemens, & entra avec les fuyards dans la redoute (1). L'attaque fut

(1) Cet Officier s'étoit déja diſtingué en pluſieurs occaſions, particuliérement lors de la retraite du Général Sullivan ſur Rhode-Iſland, & à la défenſe de Mad-Iſland. Il avoit paſſé en Amérique en 1777. Depuis il a été Major du régiment de Saintonge, &

ſi vive de la part des Américains, & l'épouvante fut telle de la part des Anglois, que M. de Fleury, qui étoit entré le premier, ſe trouva en un inſtant chargé d'onze épées qu'on lui avoit remiſes en demandant quartier. On doit ajouter à l'honneur de nos alliés, que de ce moment-là il n'y eut plus une goutte de ſang répandu. Les Américains, une fois maîtres de l'une des rives de la riviere. ne tarderent pas à s'aſſurer la poſſeſſion de l'autre. M. de Gouvion conſtruiſit à *Verplanks-Pointe* une redoute où nous abordâmes & où nos chevaux, par un haſard très heureux, ſe trouverent arrivés en même tems que nous. Cette redoute eſt d'une forme particuliere, qui n'eſt guere uſitée qu'en Amérique : le foſſé eſt en dedans du parapet ; ce parapet eſt eſcarpé des deux côtés, & fraiſé à la hauteur du cordon : on a pratiqué au-deſſous des logemens pour les ſoldats. Le milieu de l'ouvrage eſt un réduit conſtruit en bois & en forme de tour quarrée ; il eſt crenelé par-tout

il a ſervi comme Major de brigade dans l'armée de M. le Comte de Rochambeau. A ſon retour en France, il a été fait Colonel du régiment de Pondichéry. Il eſt à préſent dans l'Inde.

& commande le rampart. Un abattis, formé de têtes d'arbres enlâcées, environne le tout, & tient lieu de chemin couvert. On voit aiſément qu'un pareil ouvrage ne peut être inſulté, & qu'il faut abſolument du canon pour le prendre. Or comme celui-ci eſt adoſſé à des montagnes dont les Américains ſont toujours les maîtres, il eſt preſque impoſſible que les Anglois en faſſent le ſiége. Une *creek*, qui ſe jette dans la riviere d'Hudſon & coule au ſud de cette redoute, en rend la poſition encore plus avantageuſe. Le Colonel *Livingſton*, qui commande à King's-Ferry, s'y eſt établi, de préférence à Stoney-Point, parce qu'il s'y trouve plus à portée des plaines blanches, où les Anglois font de tems en tems des incurſions. C'eſt un jeune homme aimable & inſtruit. Avant la guerre, il s'étoit marié en Canada, où il a acquis l'uſage de la langue françoiſe : en 1775, il fut un des premiers à prendre les armes; il combattit ſous les ordres de Mongomery, & s'empara du fort Chambly, tandis que le premier aſſiégeoit Saint-Jean. Il nous reçut dans ſa petite citadelle avec beaucoup de grace & de politeſſe;

mais pour en ſortir avec les honneurs de la guerre, les loix américaines exigeoient que nous fiſſions un déjeûner : c'étoit le ſecond de la journée ; il conſiſta en *beef-ſtakes*, accompagné de thé au lait & de quelques bowls de grog, car la cave du Commandant n'étoit pas mieux fournie que la garde-robe des ſoldats : ceux-ci avoient été envoyés dans cette garniſon, comme étant les plus mal vêtus de l'armée américaine ; ainſi on peut ſe faire une idée de leur habillement.

Vers deux heures après-midi, nous paſsâmes de l'autre côté de la riviere, & nous nous arrêtâmes pour examiner les fortifications de Stoney-Point. Les Américains les ayant trouvées trop étendues, les ont reſſerrées & les ont réduites à une redoute à-peu-près pareille à celle de Verplank, mais pas tout-à-fait ſi bonne. Là, je pris congé de M. Livingſton ; il me donna un guide pour me rendre à l'armée, & je me mis en chemin, précédé par MM. de Noailles, de Damas & de Mauduit, qui voulurent joindre M. de la Fayette dès le ſoir même, quoiqu'il leur reſtât encore trente milles à faire, & de très mauvais chemins à paſſer. Cette

impatience convenoit à merveille à leur âge; mais les nouvelles que j'avois raſſemblées m'ayant prouvé que l'armée ne pouvoit ſe mettre en mouvement que le lendemain, je me décidai à m'arrêter en chemin, content de profiter du peu de jour qui me reſtoit pour faire encore dix ou douze milles. En m'éloignant de la riviere, je me retournois ſouvent pour jouir encore du magnifique ſpectacle qu'elle offre en cet endroit, où elle élargit tellement ſon lit, qu'en regardant du côté du ſud, on croit voir un lac immenſe, tandis que celui du nord n'offre que l'aſpect d'un fleuve majeſtueux. On me fit remarquer une eſpece de promontoire, d'où le Colonel Livingſton penſa prendre, avec une ſeule piéce de canon, la frégate *le Vautour*, qui avoit conduit *André* & qui attendoit *Arnold*. Cette frégate s'étant trop approchée du rivage, échoua à marée baſſe; le Colonel en avertit Arnold, & lui demanda deux piéces de gros canon, aſſurant qu'il les placeroit de façon à la couler bas. Arnold éluda la propoſition ſous de vains prétextes, de ſorte que le Colonel ne put conduire qu'une ſeule piéce de 4, qui étoit alors dans la redoute

de *Verplanck*. Cette piece prolongeoit le vaiſſeau de l'avant à l'arriere, & lui faiſoit tant de dommage, que s'il ne s'étoit pas relevé avec le flot, il auroit été obligé d'amener. Le lendemain, le Colonel Livingſton ſe trouvant ſur le rivage, vit paſſer Arnold dans ſa barge, comme il deſcendoit la riviere pour gagner la frégate. Il aſſure qu'il en conçut un tel ſoupçon, que s'il avoit eu à portée de lui ſes bateaux de garde, il auroit été ſur-le-champ le joindre, & lui demander où il alloit. Il eſt vraiſemblable que cette queſtion l'auroit jetté dans l'embarras, & que le Colonel Livingſton ſe fût confirmé dans ſes ſoupçons, & l'eût arrêté.

Arnold & ſa trahiſon occupoient encore ma penſée, lorſque mon chemin me conduiſit à cette fameuſe maiſon de *Smith*, où il eut ſon entrevue avec André, & où il forma ſon affreux complot. C'eſt dans cette maiſon qu'ils paſſerent la nuit enſemble, & qu'André changea de vêtement; c'eſt là que la liberté de l'Amérique fut marchandée & vendue; & c'eſt là que le haſard, qui décide toujours des plus grands intérêts, déconcerta cet horrible projet, & que, ſatisfait d'immoler l'im-

prudent André, il ne prévint le crime qu'en ſauvant le criminel. En effet, André repaſſoit tranquillement la riviere pour ſe rendre à New-York par les Plaines blanches, ſi les coups de canon tirés ſur la frégate, ne lui avoient fait craindre de rencontrer les troupes américaines. Il crut, à la faveur de ſon déguiſement, trouver plus de sûreté ſur la rive droite : à quelques milles de là, il fut arrêté, à quelques milles plus loin, il trouva la potence.

Smith, plus que ſoupçonné, mais non convaincu d'avoir eu part à ce complot, eſt encore dans les priſons, où la loi le défend contre la juſtice. Mais ſa maiſon paroît avoir éprouvé le ſeul châtiment dont elle étoit ſuſceptible, elle eſt punie par la ſolitude; en effet, elle eſt tellement abandonnée, qu'il n'y eſt pas même reſté un ſeul gardien, quoiqu'il y ait une groſſe ferme qui en dépende. Je pourſuivis mon chemin, mais ſans y pouvoir donner aſſez d'attention pour en conſerver la mémoire : je me ſouviens ſeulement qu'il étoit auſſi ténébreux que mes penſées; il me conduiſit dans une vallée profonde, toute couverte de cy-

près ; un torrent y couloit à travers des rochers ; je le traverſai, & bientôt après la nuit ſurvint. Il me fallut faire encore quelques milles pour parvenir à une auberge où je fus paſſablement logé. Cette auberge eſt ſituée dans le *Haverſtraw* ; elle appartient à un autre *Smith*, mais qui n'a rien de commun avec le premier : il m'aſſura qu'il étoit bon whig, & comme il me donna un aſſez bon ſouper, je le crus aiſément.

Le 23, je partis à huit heures du matin, dans le deſſein d'arriver de bonne heure au camp de M. de la Fayette ; car j'avois appris par des voyageurs, que l'armée ne faiſoit aucun mouvement ce jour là, & je voulois qu'il me préſentât au Général Washington. Le chemin le plus court étoit de paſſer par *Paramus* ; mais le guide qu'on m'avoit donné inſiſta pour que je me détournaſſe vers le nord, prétendant que l'autre chemin n'étoit pas sûr, que cette route étoit infeſtée de torys, & que lui-même l'évitoit toujours lorſqu'il avoit quelques lettres à porter. Je pris donc ſur la droite, & je ſuivis quelque tems le ruiſſeau de *Romopog* ; enſuite je tournai à gauche, & bientôt après je me trouvai dans

le township de *Pompton* & dans la route de *Totohaw :* mais, apprenant qu'elle me menoit tout droit à la grande armée, ſans paſſer par l'avant-garde de M. de la Fayette, je demandai s'il n'y avoit pas quelque chemin de traverſe qui pût me conduire à ſon quartier ; on m'en indiqua un, par lequel, paſſant près d'une eſpece de lac qui forme un point de vue très agréable, & traverſant enſuite de fort beaux bois, j'aboutis à un ruiſſeau qui ſe jette dans *Second-River*, préciſément à l'endroit où M. de la Fayette étoit campé. Ses poſtes garniſſoient le ruiſſeau ; ils étoient bien diſpoſés & en très bon ordre. Enfin j'arrivai au camp ; mais je ne trouvai pas M. de la Fayette ; prévenu de mon arrivée par M. le Vicomte de Noailles, il m'étoit allé attendre à ſept milles de là, au quartier général, vers lequel il croyoit que je m'étois dirigé. Cependant il avoit envoyé au-devant de moi M. Gimat & un de ſes Aides-de-Camp ; mais ils avoient pris les deux chemins qui menent à Paramus ; de ſorte qu'à force de précautions, tant de ſa part que de celle de mon guide, je me trouvai, comme on dit en anglois, tout-à-fait *déſapointé*, car il étoit deux

heures, & j'avois déja fait trente milles ſans m'arrêter. J'avois la plus grande impatience d'embraſſer M. de la Fayette, & de voir le Général Washington; mais je ne pouvois la faire partager à mes chevaux, qui auroient été glacés d'effroi s'ils avoient pu entendre la propoſition qu'on me fit, d'aller tout de ſuite au quartier général, parce que, diſoit-on, je pouvois *peut-être* y arriver encore pour dîner. Quant à moi, j'en voyois l'impoſſibilité; & comme je me trouvois en pays de connoiſſance, je demandai qu'on donnât un peu d'avoine à mes chevaux. Tandis qu'ils prenoient ce léger repas, j'allai voir le camp du *Marquis*; c'eſt ainſi qu'on déſigne M. de la Fayette, la langue angloiſe aimant à abréger, & les titres n'étant pas communs en Amérique. Je trouvai ce camp placé dans une excellente poſition : il occupoit deux hauteurs ſéparées par un petit fond, mais ayant entr'elles une communication très facile; la riviere de Totohaw ou Second-river en protege la droite, & c'eſt là qu'elle fait un coude aſſez conſidérable pour ſe détourner vers le ſud, & ſe jetter enſuite dans la baie de *Newark*. La plus grande

partie du front, & tout le flanc gauche de ce camp, jusqu'à une grande distance, sont couverts par le ruisseau qui vient de Paramus, & se jette dans la même riviere. Cette position n'est pas à plus de vingt milles de l'île de New-York; aussi étoit-elle occupée par l'avant-garde, composée de l'infanterie légere, c'est-à-dire, de l'élite de l'armée américaine: en effet, les régimens qui la composent n'ont point de grenadiers, mais seulement une compagnie d'infanterie légere qui répond à nos chasseurs, & dont on forme des bataillons à l'entrée de la campagne. Cette troupe avoit très bon air; elle étoit mieux habillée que le reste de l'armée; les uniformes, tant des soldats que des Officiers, étoient lestes & militaires, & chaque soldat portoit au lieu de chapeau un casque fait de cuir bouilli, avec un cimier de queue de cheval. Les Officiers sont armés d'espontons, ou plutôt de demi-piques, & les Bas-Officiers de fusils; mais les uns & les autres étoient munis de sabres courts & légers, que M. de la Fayette avoit apportés de France, & dont il leur avoit fait présent. Les tentes, suivant l'usage de l'armée américaine, ne

formoient que deux rangs ; elles étoient très bien alignées, ainſi que celles des Officiers ; & comme la ſaiſon étoit avancée, elles avoient chacune de bonnes cheminées, mais placées différemment des nôtres, car elles ſont conſtruites du côté extérieur, & maſquent l'entrée des tentes ; ce qui a le double effet de prévenir le vent & d'entretenir la chaleur nuit & jour. Je ne vis pas de faiſceaux d'armes, & j'appris que les Américains ne s'en ſervoient pas. Lorſqu'il fait beau, chaque compagnie place ſes fuſils ſur un chevalet ; mais dès qu'il pleut, il faut les remettre dans la tente, ce qui eſt ſans doute un grand inconvénient : on y remédira quand les moyens ſeront plus abondans ; je crains bien que ce ne ſoit pas encore l'année prochaine.

Comme je me promenois ſur le front du camp, je fus joint par un Officier qui me parla très bon françois ; cela n'étoit pas étonnant, puiſqu'il eſt tout auſſi françois que moi ; c'étoit le Major Valgan. Cet Officier eſt venu en Amérique pour des affaires de commerce ; il a eu même à ce ſujet une eſpece de procès avec le Congrès ; mais il a été protégé par

par plusieurs personnes, & particuliérement par M. le Chevalier de la Luzerne : ayant demandé à entrer au service, il a obtenu le grade de Major & le commandement d'un bataillon d'infanterie légere. C'est un homme d'esprit, & on est content de lui dans l'armée américaine. Il me mena dans sa tente, où je trouvai un couvert mis très proprement. Il me proposa à dîner ; mais je ne l'acceptai pas, comptant ne rien perdre à attendre celui que le Général Washington me donneroit. D'après tout ce qu'on sait en Europe sur l'état de détresse de l'armée américaine, il paroîtra peut-être surprenant que telle chose qu'un dîner se trouve chez un simple Major. Sans doute il est impossible de vivre sans argent, lorsqu'il faut acheter ce que l'on mange, & sur cet article les Officiers américains n'ont pas de privilege particulier ; mais il faut savoir qu'ils reçoivent des rations en viande, en rum & en farine ; qu'ils ont dans chaque régiment des boulangers pour cuire leur pain, & des soldats pour les servir ; de sorte qu'un Officier qui entre en campagne avec une tente & suffisamment d'habits, peut fort bien aller jusqu'à

Universitäts BIBLIOTHECA Ottaviensis

l'hiver ſans avoir rien à dépenſer. Le malheur eſt que quelquefois les proviſions manquent, ou n'arrivent pas à tems ; c'eſt alors qu'ils ont réellement à ſouffrir ; mais ce ſont des momens de criſe qui ne ſont pas fréquens, & qu'on peut prévenir par la ſuite, ſi les états s'exécutent, & ſi le Quartier-Maître-général & les Commiſſaires font bien leur devoir. Je laiſſai M. Valgan commencer ſon dîner, & j'allai hâter celui de mes chevaux, afin de me rendre au quartier-général avant la fin du jour. Le Colonel Mac-Henry dont j'ai parlé plus haut, ſe chargea de m'y conduire. Nous cotoyames toujours la riviere que nous laiſſions ſur notre gauche. Après avoir fait deux milles, nous vîmes celle de l'armée. Elle campoit auſſi ſur deux hauteurs & ſur une ſeule ligne, dans une poſition aſſez étendue, mais très bonne, étant adoſſée à un bois, & ayant la riviere devant elle. On ne peut guere paſſer cette riviere qu'à *Totohaw-Bridge* ; mais le local ſeroit tout à l'avantage de l'armée qui défendroit la rive gauche, les hauteurs de ce côté dominant par-tout celles de la rive droite. A deux milles au-delà du pont, on trouve un

meeting-houſe de forme exagone ; c'eſt celle que les Presbytériens hollandois, qui ſont en grand nombre dans les Jerſeys, donnent à leurs Égliſes.

Je pourſuivois mon chemin, cauſant avec M. Mac-Henry, lorſqu'un bruit conſidérable que j'entendis, m'avertit que je n'étois pas loin de la grande cataracte, connue ſous le nom de *Totohaw-Fall.* J'étois partagé entre l'impatience de voir cette curioſité & celle de me trouver auprès du Général Washington ; mais M. Mac-Henry m'ayant dit que je n'aurois pas à me détourner de deux cents pas pour voir la Cataracte, je voulus profiter du beau jour qui luiſoit encore, & effectivement je n'eus pas fait cent pas hors du chemin, que j'eus l'étonnant ſpectacle d'une grande riviere qui ſe précipite de ſoixante-dix pieds de haut, & s'engouffre enſuite dans le creux d'un rocher qui ſemble l'engloutir, mais d'où elle s'échappe en tournant tout court à droite, comme ſi elle s'enfuyoit par une porte dérobée. Il me paroît impoſſible de donner une idée de cette chûte d'eau, autrement que par un deſſin figuré.

Eſſayons cependant de commencer le tableau, & laiſſons à l'imagination le ſoin de l'achever : c'eſt la rivale de la nature, c'eſt quelquefois auſſi ſon amie & ſon interprête. Qu'on ſe figure donc une riviere qui coule entre des montagnes couvertes de ſapins, dont le verd foncé contraſte avec la couleur de ſes eaux, & en rend le cours plus majeſtueux ; qu'on ſe repréſente enſuite un immenſe rocher qui lui fermeroit tout paſſage, ſi par quelque tremblement de terre ou toute autre révolution ſouterraine, il n'avoit pas été ouvert en pluſieurs endroits de ſa cîme à ſa baſe, formant ainſi de longues crevaſſes parfaitement verticales. L'une de ces crevaſſes dont on ne connoît pas la profondeur, peut avoir vingt-cinq ou trente pieds d'ouverture. C'eſt dans cette eſpece de cuve que la riviere ayant franchi une partie du rocher, ſe précipite avec fracas ; mais comme ce rocher traverſe tout ſon lit, elle ne peut ſortir que par celle des deux extrêmités qui lui offre une iſſue. Là, ſe preſente un autre obſtacle ; un nouveau rocher s'oppoſe à ſa fuite, & elle eſt obligée de former un angle droit pour tourner tout court

ſur la gauche. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt qu'après ſon épouvantable chûte, elle n'ecume, ne bouillonne, ni ne tournoie, mais ſort tranquillement par le chemin qui lui eſt ouvert, & gagne en ſilence une vallée profonde, d'où elle pourſuit ſa route vers la mer. Ce calme parfait, après un mouvement ſi rapide, ne peut être expliqué que par l'énorme profondeur de l'antre où elle s'engloutit, & par le frottement extrême qu'elle éprouve dans un eſpace auſſi ſerré. Je n'ai point eſſayé le rocher à l'eau-forte : comme on ne trouve point de pierre calcaire dans ce pays, je le crois de roche dure & de la nature du quartz : mais il offre une particularité digne d'attention, c'eſt que toute ſa ſurface eſt guillochée, c'eſt-à-dire creuſée par petits carreaux comme les anciennes boîtes de Maubois. Etoit-il dans un état de fuſion lorſqu'il a été ſoulevé du ſein de la terre & qu'il a bouché le paſſage de la riviere ? Ces fentes verticales, ces gerçures à la ſurface ſont-elles un effet du réfroidiſſement ? c'eſt ce que je laiſſe aux ſavans à examiner : je dirai ſeulement qu'il n'offre rien de volcanique, &

que dans tout ce pays-là, on ne voit nulle trace de volcan, du moins de ceux qui ſont poſtérieurs aux dernieres époques de la nature.

Quoique M. Mac-Henry ait commencé par être *Docteur* avant d'être Officier, & qu'il ſoit très inſtruit, je ne le trouvai pas fort ſur l'Hiſtoire naturelle, & je préférai de lui faire des queſtions ſur l'armée dont je longeois le front, rencontrant perpétuellement des poſtes qui prenoient les armes, les tambours battant au champ, & les Officiers ſaluant de l'eſponton. Tous ces poſtes n'étoient pas pour la ſûreté de l'armée; il y en avoit beaucoup qu'on employoit à garder des maiſons & des granges qui ſervoient de magaſins. Enfin après avoir dépaſſé de deux milles le flanc droit de l'armée, & après avoir traverſé ſur la droite des bois épais, je me trouvai dans une petite plaine, où je vis une aſſez belle ferme : un petit camp qui ſembloit la couvrir, une grande tente qui étoit étendue dans la cour, & pluſieurs charriots rangés autour, me la firent reconnoître pour le quartier-général de *ſon Excellence*, car c'eſt ainſi qu'on appelle M. Washington à l'armée &

dans toute l'Amérique. M. de la Fayette cauſoit dans la cour avec un grand homme de cinq pieds neuf pouces, d'une figure noble & douce; c'étoit le Général lui-même. Je fus bientôt deſcendu de cheval & à portée de lui. Les complimens furent courts; le ſentiment qui m'animoit & la bienveillance qu'il me témoignoit, n'étoient pas équivoques. Il me conduiſit dans ſa maiſon, où je trouvai qu'on étoit encore à table, quoique le dîner fût fini depuis longtems. Il me préſenta aux Généraux Knox, Waine, Howe, &c. & à ſa *famille*, compoſée alors des Colonels Hamilton & Tighman, ſes Secrétaires & ſes Aides-de-Camp, & du Major Gibbs, Commandant de ſes gardes; car en Angleterre & en Amérique, les Aides-de-Camp, Adjudants & autres Officiers attachés au Général, forment ce qui s'appelle ſa *famille*. On rapporta pour moi & pour la mienne un nouveau dîner; l'ancien fut prolongé pour me tenir compagnie. Quelques verres de Claret & de Madere accélérerent les connoiſſances que j'avois à faire, & bientôt je me trouvai à mon aiſe près du plus grand & du meilleur de tous les hommes. La

bonté & la bienveillance qui le caractériſent ſe font ſentir dans tout ce qui l'environne ; mais la confiance qu'il fait naître n'eſt jamais familiere, parce que le ſentiment qu'il inſpire a dans tous les individus la même origine, une eſtime profonde pour ſes vertus & une grande opinion de ſes talens. Vers neuf heures du ſoir, les Officiers-généraux ſe retirerent & gagnerent leurs quartiers, qui étoient tous aſſez éloignés ; mais comme le Général avoit voulu que je priſſe le mien dans ſa propre maiſon, je reſtai encore quelque tems avec lui, après quoi il me conduiſit dans la chambre qu'il avoit fait préparer pour mes Aides-de-Camp & pour moi : cette chambre faiſoit le quart du logement qu'il occupoit ; il me fit des excuſes ſur le peu d'eſpace dont il pouvoit diſpoſer, mais toujours avec une politeſſe noble qui n'étoit ni gênante ni complimenteuſe.

Le lendemain, on vint à neuf heures, m'avertir que ſon Excellence étoit deſcendue dans le *parloir* : cette piece ſervoit à-la-fois de ſalle d'audience & de ſalle à manger ; j'allai l'y joindre, & je trouvai un déjeûner préparé. Lord *Stirling* vint déjeûner

avec nous : c'eſt un des plus anciens Majors-généraux de l'armée ; ſa naiſſance, ſon titre, & des propriétés aſſez étendues, lui ont donné plus de conſidération en Amérique, que ſes talens ne lui en auroient acquis. On ne lui conteſte point ici le titre de Lord, qui lui a été refuſé en Angleterre ; il a prétendu avoir hérité de ce titre, & il a fait un voyage en Europe pour ſoutenir ſes droits, mais il a perdu ſon procès, une partie de ſes biens a été diſſipée par la guerre & par ſon goût pour la dépenſe ; on l'accuſe d'aimer la table & de boire autant qu'il convient à un Lord, mais plus qu'il ne convient à un Général. Il eſt brave, mais ſans capacité, & il n'a pas été heureux dans les différens commandemens qu'il a eus. A l'affaire de Long-Island, il fut fait priſonnier : au mois de Juin 1777, il ſe compromit près d'Éliſabeth-Town, tandis que le Général Washington faiſoit tête à vingt mille Anglois ſur les hauteurs de Middlebrook ; il perdit deux ou trois cents hommes & trois pieces de canon : à Brandywine, il commandoit la droite de l'armée, ou plutôt le corps de troupe qui fut battu par *Cornwalis* ; mais dans

toutes ces occasions, il a montré beaucoup de courage & de fermeté. J'ai causé longtems avec lui, & je l'ai trouvé homme de bon sens & assez instruit des affaires de son pays. Il est âgé & un peu lourd; avec cela il continuera de servir, parce que le service, quoique peu lucratif, répare un peu le désordre de ses affaires, & que n'ayant pas quitté l'armée depuis le commencement de la guerre, il a au moins pour lui le zele & l'ancienneté; ainsi il conservera le commandement de la premiere ligne que son rang lui donne, mais on évitera de l'employer aux expéditions particulieres (1).

Tandis que nous déjeûnions, on nous amenoit des chevaux, & le Général Washington ordonnoit que l'armée prît les armes & se tînt en parade à la tête du camp. Le tems étoit très mauvais & la pluie commençoit déjà : nous attendîmes une demi-heure; mais le Général voyant qu'elle devoit augmenter plutôt que de finir, prit le parti de monter à cheval. On lui en amena deux dont l'État de Virginie lui avoit fait présent; il en monta un & me

(1) Lord Stirling est mort avant la fin de la guerre.

donna l'autre. M. Linch & M. de Monteſquieu eurent auſſi un très beau cheval de race, & tel que nous n'en avons pu trouver à Newport, pour quelque prix que ce fût. Nous nous rendîmes au camp de l'artillerie, où le Général Knox nous reçut : cette artillerie étoit nombreuſe & les canoniers en très bel ordre, formés en parade à la maniere étrangere, c'eſt-à-dire, chaque canonier à ſon poſte de batterie & prêt à tirer. Le Général eut la bonté de me faire des excuſes de ce que le canon ne tiroit pas pour me ſaluer ; il me dit qu'il avoit mis en mouvement toutes les troupes de l'autre côté de la riviere, & que les ayant prévenues qu'il pourroit marcher lui-même ſur la rive droite, il craignoit de donner l'alarme & de tromper les détachemens qui étoient dehors. Nous gagnâmes enſuite la droite de l'armée, & nous vîmes la ligne de Penſylvanie ; elle étoit compoſée de deux brigades, chaque brigade formant trois bataillons, ſans compter l'infanterie légere, qui étoit détachée avec M. de la Fayette. Le Colonel Waine qui la commandoit étoit à cheval, ainſi que les Brigadiers-généraux & les Colonels. Ils étoient tous

bien montés : les Officiers particuliers avoient auſſi l'air très militaire ; ils étoient bien alignés, & ſaluoient de fort bonne grace. Chaque brigade avoit une bande de muſique ; la marche qu'elles jouoient alors étoit celle du Huron. Je ſavois que cette ligne, quoique manquant encore de beaucoup de choſe, étoit la mieux habillée de l'armée ; de ſorte que ſon Excellence m'ayant demandé ſi je voulois continuer de voir l'armée, ou me rendre par le plus court chemin au camp du *Marquis*, j'acceptai cette derniere propoſition. Les troupes dûrent m'en ſavoir gré, car la pluie avoit redoublé ; on les fit donc rentrer, & nous arrivâmes bien mouillés au quartier de M. de la Fayette, où je me chauffai avec grand plaiſir, prenant de tems en tems ma part d'un grand bowl de grog, qui eſt à poſte fixe ſur ſa table, & dont on offre à chaque Officier qui entre chez lui. La pluie parut ceſſer, ou vouloir ceſſer un moment ; nous en profitâmes pour ſuivre ſon Excellence au camp du Marquis : nous trouvâmes toutes ſes troupes en bataille ſur la hauteur de la gauche, & lui-même à leur tête, exprimant par ſon maintien & ſa phiſionomie, qu'il

aimoit mieux me recevoir là que dans ſes terres d'Auvergne. La confiance & l'attachement des troupes ſont pour lui des propriétés précieuſes, des richeſſes bien acquiſes que perſonne ne peut lui enlever; mais ce que je trouve de plus flatteur encore pour un jeune homme de ſon âge, c'eſt l'influence, la conſidération qu'il a acquiſe dans l'ordre politique comme dans l'ordre militaire. Je ne ſerai pas démenti lorſque je dirai, que de ſimples lettres de lui ont eu ſouvent plus de pouvoir ſur quelques États que les invitations les plus fortes de la part du Congrès. On ne ſait en le voyant ce qu'il faut le plus admirer, qu'un jeune homme ait donné tant de preuves de talens, ou qu'un homme tellement éprouvé, laiſſe encore de ſi longues eſpérances. Heureuſe ſa patrie, ſi elle ſait bien s'en ſervir, plus heureuſe s'il lui devient inutile!

Je diſtinguai avec plaiſir parmi les Colonels, qui étoient très bien montés, & qui ſaluoient de très bonne grace, M. de Gimat, Officier françois, ſur lequel je réclame les droits d'une eſpece de paternité militaire, l'ayant élevé dans mon régi-

ment dès ſa plus tendre jeuneſſe (1). Toute cette avant-garde étoit compoſée de ſix bataillons, formant deux brigades ; mais il n'y avoit qu'un piquet de dragons ou de cavalerie légere, le reſte ayant marché vers le ſud avec le Colonel *Lee*. Ces dragons ſont parfaitement montés, & ne craignent pas les dragons anglois, ſur leſquels ils ont eu pluſieurs avantages ; mais ils n'ont jamais été aſſez nombreux pour former un corps ſolide & permanent. Le piquet que l'on avoit conſervé à l'armée ſervoit alors d'eſcorte au Prévôt, & faiſoit les fonctions de la maréchauſſée, en attendant que l'on en établît une, comme c'étoit le projet.

La pluie ne nous épargna pas plus au camp du Marquis qu'à celui de la grande armée ; de ſorte que notre revue étant faite, je vis avec plaiſir que

(1) M. de Gimat a fait la campagne ſuivante à la tête d'un bataillon d'infanterie légere, & toujours aux ordres de M. de la Fayette. Au ſiége d'York, il attaqua & emporta, conjointement avec le Colonel Hamilton, la redoute que les ennemis avoient à leur gauche. Cette attaque ſe fit en même tems que celle de M. le Baron de Vioménil ſur la redoute de droite, & elle eut le même ſuccès. M. de Gimat y fut bleſſé au pied : à ſon retour en Europe, il a été fait Colonel du régiment de la Martinique.

le Général Washington déterminoit ſon cheval au grand galop pour regagner ſon quartier. Nous nous y rendîmes auſſi vîte que les mauvais chemins pouvoient nous le permettre. A notre retour, nous trouvâmes un bon dîner tout prêt & une vingtaine de convives, parmi leſquels étoient les Généraux Howe & Saint-Clair. Le repas étoit à l'angloiſe, compoſé de huit ou dix grands plats, tant de viande de boucherie que de volaille, accompagnés de légumes de pluſieurs eſpeces, & ſuivis d'un ſecond ſervice de pâtiſſeries, compriſes toutes ſous ces deux dénominations, *pyes* & *powding*. Après ces deux ſervices, on ôta la nappe, & on ſervit des pommes & beaucoup de noix, dont le Général Washington mange ordinairement pendant deux heures, tout en *toſtant* & en faiſant la converſation. Ces noix ſont petites & ſeches, & couvertes d'une écorce ſi dure, que le marteau ſeul peut la caſſer; on les ſert à demi-ouvertes, & on ne finit pas d'en éplucher & d'en manger. La converſation fut tranquille & agréable; ſon Excellence voulut bien entrer avec moi dans quelques détails ſur les principales opérations de la guerre, mais toujours

avec une modeſtie & une conciſion qui prouvoient aſſez que c'étoit par pure complaiſance qu'il conſentoit à parler de lui. Vers 7 heures & demie, nous nous levâmes de table, & auſſi-tôt les domeſtiques vinrent la démonter pour la racourcir & lui faire faire un quart de converſion ; car à l'heure du dîner on la mettoit en diagonale pour avoir plus d'eſpace. Je parus étonné de cette manœuvre, & j'en demandai la raiſon ; on me dit qu'on alloit mettre le couvert pour le ſouper. Au bout d'une demi-heure, je me retirai dans ma chambre, craignant que le Général n'eût quelque choſe à faire, & ne reſtât avec la compagnie par égard pour moi ; mais au bout d'une autre demi-heure, on vint m'avertir que ſon Excellence m'attendoit pour ſouper. Je retournai dans la ſalle à manger, proteſtant de toutes mes forces contre ce ſouper ; mais le Général dit qu'il étoit accoutumé à prendre quelque choſe le ſoir ; que ſi je voulois ſeulement m'aſſeoir, je mangerois quelques fruits & je ferois la converſation. Je ne demandois pas mieux, car alors il n'y avoit plus d'étrangers, & il ne reſtoit que la *famille* du Général. Le ſouper étoit compoſé de trois

ou

ou quatre plats légers, de quelques fruits, & ſurtout d'une grande abondance de noix, qui ne furent pas plus mal reçues le ſoir que le matin. La nappe ayant été bientôt enlevée, quelques bouteilles de bon vin de Bordeaux & de Madere furent placées ſur la table. Tout homme ſenſé penſera ſans doute, qu'étant Officier-général françois, aux ordres du Général Washington, & de plus bon whig, je ne pouvois pas refuſer un verre de vin lorſqu'il me l'offroit ; mais j'avouerai que j'avois peu de mérite à cette complaiſance, & que, moins accoutumé à boire que perſonne, je m'accommode très bien de la *toaſt* angloiſe : on a de très petits verres, on verſe ſoi-même la quantité de vin qu'on veut, ſans qu'on vous preſſe d'en prendre davantage, & la *toaſt* n'eſt qu'une eſpece de refrein placé dans la converſation, pour avertir que chaque individu fait partie de la compagnie, & que le total forme une ſociété. J'obſervai qu'à dîner les toaſts avoient plus de ſolemnité : il y en avoit pluſieurs d'étiquette, & les autres étoient ſuggérées par le Général, & annoncées par celui des Aides-de-Camp qui faiſoit les hon-

neurs du dîner; car chaque jour il y en a un qui ſe place au bout de la table, près du Général, pour ſervir de tous les plats & diſtribuer les bouteilles: or, le ſoir les toaſts étoient indiquées par le Colonel Hamilton, & il les donnoit comme elles lui venoient, ſans ordre & ſans étiquette. A la fin du ſouper, on ne manque guere de demander aux convives de donner un *ſentiment*; c'eſt-à-dire, une femme à laquelle ils ſoient attachés par quelque ſentiment, ſoit amour, amitié ou ſimple préférence. Ce ſouper ou cette converſation duroit communément depuis neuf heures juſqu'à onze heures du ſoir, toujours libre & toujours agréable.

Le 25, le tems devint ſi affreux, qu'il me fut impoſſible de ſortir, même pour aller voir les Généraux, chez qui M. de la Fayette devoit me conduire. Je m'en conſolai aiſément, & je trouvai fort doux de paſſer une journée entiere avec M. Washington, comme s'il étoit à la campagne & qu'il n'eût rien à faire. Les Généraux *Glover*, *Huntington*, & quelques-autres encore, dînerent avec nous, ainſi que les Colonels *Steward* &

Buttler, deux Officiers distingués dans l'armée. Les nouvelles qu'on apprit dans la journée firent renoncer au projet d'entreprendre sur *Staten-Island*. En effet, le fourrage du Général Starke avoit eu un plein succès ; les ennemis n'avoient pas jugé à propos de l'inquiéter, ainsi ils ne s'étoient pas dégarnis du côté où on vouloit les attaquer : d'ailleurs, cette expédition n'auroit jamais été qu'un coup de main, & les chemins abîmés par la pluie, la rendoient très difficile. Il fut donc décidé que l'armée partiroit le surlendemain pour prendre ses quartiers d'hiver, & moi pour continuer ma route, & me rendre à Philadelphie.

Le 26, le tems étant devenu très beau, je montai à cheval, après avoir déjeûné avec le Général. Il eut l'attention de me faire donner ce jour-là le cheval qu'il montoit la surveille, & dont j'avois fait beaucoup d'éloges : je le trouvai aussi bon qu'il est beau ; mais sur-tout parfaitement dressé, bien assis, ayant la bouche bonne, les aides fines & s'arrêtant tout court au galop, sans *gueuler* ni peser sur le mord. J'entre dans ce détail, qui paroît minutieux, parce que c'est le Gé-

néral lui-même qui dreſſe tous ſes chevaux, qu'il eſt très bon & très hardi cavalier, ſautant les barrieres les plus hautes, & allant très vîte, le tout ſans ſe guinder ſur ſes étriers, tirer ſur le bridon, & laiſſer courir ſon cheval comme un égaré, choſe que nos jeunes gens regardent comme une partie ſi eſſentielle de l'équitation angloiſe, qu'ils aiment mieux ſe caſſer les bras & les jambes, que d'y renoncer.

Ma premiere viſite fut chez le General Waine, où M. de la Fayette m'attendoit pour me conduire chez les autres Officiers-Généraux de la ligne. Ceux qui nous reçurent furent le Général Huntington, qui paroît aſſez jeune pour le grade de Brigadier-Général qu'il occupe depuis deux ans; ſon maintien eſt froid & réſervé, mais on n'eſt pas longtems à s'appercevoir qu'il a de l'eſprit & des connoiſſances; le Général Glover, âgé de 45 ans, petit de taille, mais actif & bon militaire; le Général Howe, qui eſt un des plus anciens Majors-Généraux, & qui jouit de la conſidération due à ſon rang, quoiqu'il n'ait pas été heureux à la guerre, où les occaſions ne lui ont pas été favorables, par-

ticuliérement en Géorgie, où il ſe trouvoit commander avec très peu de force, lorſque le Général Prevot vint s'en emparer : il aime la muſique, les arts & le plaiſir, & il a l'eſprit orné. Je reſtai aſſez longtems chez lui, où je vis un jeu de la nature très curieux, & en même tems auſſi hideux qu'il ſoit poſſible : c'eſt un jeune homme, de famille hollandoiſe, dont la tête eſt ſi énormément groſſie, qu'elle a pris toute la nourriture de ſon corps; de ſorte que ſes bras & ſes jambes ſont ſi foibles qu'il ne peut s'en ſervir. Il eſt toujours couché, ſa tête monſtrueuſe étant ſoutenue par un oreiller; & comme il a eu longtems l'habitude de ſe coucher du côté droit, ſon bras droit s'eſt tout-à-fait atrophié : il n'eſt pas abſolument imbécille, mais il n'a pu rien apprendre, & il n'a guere plus de raiſon qu'un enfant de cinq ou ſix ans, quoiqu'il en ait vingt-ſept. Ce dérangement extraordinaire de l'économie animale vient d'une hydropiſie dont il fut attaqué dans ſon enfance, & qui écarta les os qui forment la boîte du cerveau. On ſait que ces os ſont joints enſemble par des ſutures, qui ſe durciſſent & s'oſſifient dans

l'adoleſcence, & ſont molles dans les premieres années de la vie. Une telle exubérance, une ſi grande affluvion d'humeur dans celui de tous les viſceres qui ſemble exiger la proportion la plus juſte, tant pour la vie que pour l'entendement de l'homme, prouvent beaucoup plus la néceſſité de l'équilibre & de la réſiſtance dans les ſolides, que l'exiſtence des cauſes finales.

Le Général Knox, que nous avions rencontré, & qui nous avoit accompagné enſuite, nous ramena au quartier-général, paſſant à travers les bois, pour couper au court & retomber dans un chemin qui conduit à ſa maiſon, où nous voulions voir Madame Knox. Nous la trouvâmes établie dans une petite ferme, où elle avoit paſſé une partie de la campagne; car elle ne quitte pas ſon mari. Un enfant de ſix mois, une petite fille de trois ans formoient, pour le coup, une véritable famille au Général. Pour lui, c'eſt un homme de trente-cinq ans, très gros, mais très diſpos, d'un caractere gai & aimable. Avant la guerre, il étoit Libraire à Boſton, & il s'étoit amuſé à lire quelques livres militaires qui étoient dans ſa boutique.

Telle eſt l'origine des premieres connoiſſances qu'il a acquiſes ſur la guerre, & du goût qu'il a toujours eu depuis pour la profeſſion des armes. Dès la premiere campagne, on lui confia le commandement de l'artillerie, & il s'eſt trouvé qu'on ne pouvoit la mettre en meilleures mains. C'eſt lui que M. du Coudray vouloit ſupplanter, & qui n'eut pas de peine à l'éconduire. Peut-être M. du Coudray fut-il heureux de ſe noyer dans le *Skuyl-Kill*, plutôt que dans les intrigues auxquelles il s'étoit livré, & qui auroient pu produire un très grand mal (1).

---

(1) Le Général Knox, qui a conſervé juſqu'à la paix la même place dans l'armée des Américains, commandoit leur artillerie au ſiege d'York. On ne peut aſſez admirer l'intelligence & l'activité avec laquelle il raſſembla de différens côtés, fit tranſporter, débarquer & conduire aux batteries celle qui étoit deſtinée pour le ſiége, & qui conſiſtoit en plus de trente pieces de canon ou mortiers de gros calibre : cette artillerie a toujours été très bien ſervie, le Général Knox ne ceſſant de la diriger, & prenant ſouvent la peine de pointer lui-même les mortiers. Il n'a preſque jamais quitté les batteries ; & lorſque la ville fut rendue, il eut encore beſoin de la même activité & des mêmes reſſources pour faire évacuer & tranſporter l'artillerie des ennemis, qui conſiſtoit en plus de deux cents bouches à feu, avec

En rentrant au Quartier-Général, nous trouvâmes beaucoup d'Officiers-Généraux & de Colonels avec lesquels nous dinâmes. J'eus occasion de causer plus particuliérement avec le Général Waine ; c'est celui de l'armée américaine qui a le plus servi, & avec le plus de distinction, quoi-

toutes les munitions qui en dépendent. Le grade de Major Général fut la récompense de ses services.

On peut dire, que si dans cette occasion les Anglois furent étonnés de la justesse du tire & de l'exécution terrible de l'artillerie françoise, nous ne le fûmes pas moins des progrès extraordinaires de l'artillerie américaine, ainsi que de la capacité & de l'instruction d'un grand nombre des Officiers qui s'y trouvoient employés.

Quant au Général Knox, ce ne seroit avoir fait que la moitié de son éloge que de s'arrêter à ses talens militaires : homme d'esprit, homme instruit, gai, sincere & loyal, il est impossible de le connoître sans l'estimer, & de le voir sans l'aimer. On a dit dans le texte, qu'avant la guerre il étoit Libraire à Boston : cette maniere de s'exprimer n'est pas exacte ; il faisoit commerce de différens objets, &, suivant l'usage de l'Amérique, il les vendoit en gros & en détail. Les livres faisoient partie de ce commerce, & sur-tout les livres françois, & il s'occupoit plus à les lire qu'à les vendre. Il étoit, avant la révolution, un des principaux citoyens de Boston ; maintenant il appartient au monde entier par sa réputation & ses succès. C'est ainsi que les Anglois, contre leur attente, ont ajouté à l'ornement de l'espece humaine, en réveillant les talens & les vertus où ils ne comptoient trouver qu'ignorance & foiblesse.

qu'il ſoit encore aſſez jeune. Il a de l'eſprit & une converſation agréable & animée. L'affaire de Stoney-Pointe lui a acquis beaucoup de conſidération dans l'armée ; cependant il n'eſt encore que Brigadier-Général : c'eſt que les grades ſupérieurs ſont à la nomination des Etats auxquels les troupes appartiennent, & que celui de Penſylvanie n'a pas jugé à propos de faire de promotion, apparemment par principe d'économie. Le reſte de la journée fut conſacrée à jouir de la préſence du Général Washington, que je devois quitter le lendemain. Il eut la bonté de diriger lui-même mon voyage, d'envoyer à l'avance me faire préparer des logemens, & de me donner un Colonel pour me conduire juſqu'à Trenton. Le lendemain matin on plia tous les bagages du Général, ce qui ne nous empêcha pas de déjeûner, avant de nous ſéparer, lui pour viſiter ſes quartiers d'hiver, & moi pour me rendre à Philadelphie.

Ce ſeroit ici le lieu convenable pour placer le portrait du Général Washington ; mais qu'eſt-ce que mon propre témoignage pourroit ajouter à l'idée qu'on a de lui ? L'Amérique Septentrionale,

depuis Boſton juſqu'à Charles-Town, eſt un grand livre où chaque page offre ſon éloge. Je ſais qu'ayant eu l'occaſion de le voir de près & de l'obſerver, on peut attendre de moi quelques détails plus particuliers; mais ce qui caractériſe le mieux cet homme reſpectable, c'eſt l'accord parfait qui regne entre les qualités phyſiques & morales qui compoſent ſon individu. Une ſeule peut faire juger des autres. Si on vous préſente des médailles de Céſar, de Trajan ou d'Alexandre, vous pouvez en voyant les traits de leur viſage, demander encore quelle étoit leur taille & la forme de leur corps; mais ſi vous découvrez parmi des ruines la tête ou quelque membre d'un *Apollon* antique, ne vous inquiétez pas des autres parties, & ſoyez sûr que tout le reſte eſt d'un Dieu. Que cette comparaiſon ne ſoit pas attribuée à l'enthouſiaſme : je ne veux rien exagérer; je veux exprimer ſeulement l'impreſſion que le Général Washington m'a laiſſée, cette idée d'un enſemble parfait, qui ne peut être produite par l'enthouſiaſme, qui le repouſſeroit plutôt, puiſque le propre de la proportion eſt de diminuer l'idée de la gran-

deur. Brave ſans témérité, laborieux ſans ambition, généreux ſans prodigalité, noble ſans orgueil, vertueux ſans ſévérité, il ſemble toujours s'être arrêté en deçà de cette limite, où les vertus, en ſe revêtant de couleurs plus vives, mais plus changeantes & plus douteuſes, peuvent être priſes pour des défauts. Voici la ſeptieme année qu'il commande l'armée, & qu'il obéit au Congrès; c'eſt en dire aſſez, ſur-tout en Amérique, où l'on ſait tous les éloges que ce ſimple expoſé renferme. Qu'on répete que Condé fut hardi, Turenne prudent, Eugêne adroit, Catinat déſintéreſſé, ce ne ſera pas ainſi qu'on caractériſera Washington; on dira : *A la fin d'une longue guerre civile, il n'eut rien à ſe reprocher.* Si quelque choſe peut être encore plus merveilleux qu'un pareil caractere, c'eſt l'unanimité des ſuffrages en ſa faveur; Guerrier, Magiſtrat, Peuple, tous l'aiment & l'admirent; tous ne parlent de lui qu'avec tendreſſe & vénération. Exiſte-t-il donc une vertu capable d'enchaîner l'injuſtice des hommes? ou la gloire & le bonheur ſont-ils encore trop récemment établis en Amérique, pour que l'envie ait daigné paſſer les mers?

Je n'ai point exclu les formes extérieures, en parlant de cet enſemble parfait dont le Général Washington offre l'idée. Sa taille eſt noble & élevée, bien priſe & exactement proportionnée; ſa phiſionomie douce & agréable, mais telle qu'on ne parlera en particulier d'aucun de ſes traits, & qu'en le quittant, il reſtera ſeulement le ſouvenir d'une belle figure. Il n'a l'air ni grave ni familier; on voit quelquefois ſur ſon front l'impreſſion de la penſée, mais jamais celle de l'inquiétude : en inſpirant le reſpect il inſpire la confiance, & ſon ſourire eſt toujours celui de la bienveillance.

C'eſt ſur-tout au milieu des Officiers-Généraux de ſon armée qu'il eſt intéreſſant de le voir. Général dans une république, il n'a pas le faſte impoſant d'un Maréchal-de-France qui donne l'*ordre*; héros dans une république, il excite une autre ſorte de reſpect qui ſemble naître de cette ſeule idée, que le ſalut de chaque individu eſt attaché à ſa perſonne. Au reſte, je dois dire dans cette occaſion, que les Officiers-Généraux de l'armée américaine ont un maintien très militaire & très décent; que même tous les Officiers que leurs

fonctions mettent en évidence, joignent beaucoup de politeſſe à beaucoup de capacité; enfin, que le quartier-général de cette armée n'offre l'image ni de l'inexpérience ni du beſoin. Quand on voit le bataillon des Gardes du Général, campé dans l'enceinte de ſa maiſon, neuf chariots deſtinés à porter ſes équipages, rangés dans ſa cour, un grand nombre de palefreniers gardant de très beaux chevaux appartenans aux Officiers-Généraux & à leurs Aides-de-Camp; lorſqu'on obſerve l'ordre parfait qui regne dans cette enceinte, où les gardes ſont exactement poſées, & où les tambours battent un réveil & une retraite particuliere, on eſt tenté d'appliquer aux Américains ce que Pyrrus diſoit des Romains : *En vérité, ces gens-là n'ont rien de barbare dans leur diſcipline !*

On voit que j'ai peine à quitter le Général Washington ; prenons donc bruſquement notre parti, & ſuppoſons-nous en chemin. Me voilà voyageant avec le Colonel *Moyland*, que ſon Excellence m'avoit donné, malgré moi, pour m'accompagner, & que j'aurois voulu voir bien loin, parce qu'en voyage, on ne ſauroit être trop

à ſon aiſe. Cependant il falloit tirer parti de cette ſituation : je me mets à le queſtionner, lui à me répondre, & la converſation s'engageant peu-à-peu, je reconnois que j'ai affaire au plus galant homme poſſible ; à un homme inſtruit qui a longtems habité en Europe, & qui a parcouru la plus grande partie de l'Amérique ; je le trouve d'une politeſſe parfaite, parce qu'elle n'étoit point gênante, enfin je finis par le prendre dans la plus grande amitié. M. Moyland eſt Catholique irlandois, il a même un frere qui eſt Évêque à *Cork* ; il en a quatre autres, dont deux font le commerce, l'un à Cadix, l'autre à l'Orient ; le troiſieme eſt en Irlande avec ſa famille, & le quatrieme ſe deſtine à la Prêtriſe. Pour lui, il eſt venu il y a quelques années s'établir en Amérique, où il a d'abord fait le commerce ; enſuite il a ſervi dans l'armée comme Aide-de-Camp du Général, & il a mérité le commandement de la cavalerie légere : Pendant la guerre il s'eſt marié dans les Jerſeys, à la fille d'un riche Négociant, qui habitoit autrefois à New-York, & qui vit maintenant dans une terre peu éloignée du chemin que nous devions prendre

le lendemain. Il me proposa d'y aller coucher, ou tout au moins dîner; je m'en excusai, toujours par la crainte d'avoir à faire des complimens, de gêner les autres & de me gêner moi-même; il n'insista pas. Je poursuivis mon chemin, traversant tantôt de très beaux bois, tantôt des terres bien cultivées & des hameaux habités par des familles hollandoises. Un de ces hameaux, qui forme un petit township, porte le beau nom de *Troye*: là, le pays est plus ouvert, & continue ainsi jusqu'à *Morris-Town*. Cette ville, célebre par les quartiers-d'hiver de 1779, est à-peu-près à vingt-trois milles de *Prakeneſs*; c'est le nom du quartier général que je venois de quitter: elle est située sur une hauteur, au pied de laquelle coule le ruisseau appellé *Vipenny-river*; les maisons en sont jolies & bien bâties; il peut y en avoir 60 ou 80 autour du meeting. Je ne comptois m'arrêter à Morris-Town que pour faire manger mes chevaux: en effet, il n'étoit que deux heures & demie; mais en entrant dans l'auberge de M. *Arnold*, je vis une salle-à-manger ornée de glaces & de beaux meubles de Mohagoney, & sur-tout un couvert

mis pour douze perſonnes. J'appris que tout cela étoit préparé pour moi ; & ce qui me paroiſſoit encore plus touchant, c'eſt qu'un dîner correſpondant étoit tout prêt à ſervir. Je devois ces préparatifs aux bontés du Général Washington & aux précautions du Colonel Moyland, qui avoit envoyé à l'avance avertir de mon arrivée. Il auroit été de mauvaiſe grace de laiſſer ce dîner aux frais de M. Arnold, qui eſt un honnête homme & un bon wigh, & qui n'a rien de commun avec *Benedict Arnold ;* il auroit été encore plus gauche de payer le feſtin ſans le manger. Mon conſeil fut donc bientôt aſſemblé ; je réſolus de dîner & de coucher dans cette bonne auberge. On me demandera pourquoi ces douze couverts ? c'eſt qu'on attendoit encore le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, &c. ; mais ces jeunes voyageurs, qui avoient compté ſur leur ſéjour à l'armée pour être témoins de quelques combats, voulurent ſe dédommager, en allant au bord de la riviere, enviſager l'île de New-York, & eſſayer s'ils ne pourroient pas ſe faire tirer quelques coups de fuſil. M. de la Fayette les avoit conduits lui-même, en

ſe

ſe faiſant eſcorter par une vingtaine de dragons. Ils différerent donc d'un jour leur voyage à Philadelphie, & je n'eus pour convives qu'un Secrétaire & un Aide-de-Camp de M. de la Fayette, qui arriverent comme j'étois à table, très diſpoſés à y figurer pour les abſens.

Après le dîner, j'eus la viſite du Général *Saintclair*; je l'avois déja vu à l'armée, & il en étoit parti la veille pour venir coucher à Morris-Town. C'eſt lui qui commandoit ſur le lac *Champlain*, lors de l'évacuation de *Ticonderoga*: il s'éleva alors un cri terrible contre lui, & il fut mis au conſeil de guerre; mais il en ſortit *honorablement acquitté*, non ſeulement parce que ſa retraite eut les ſuites les plus heureuſes, Burgoyne ayant été forcé de capituler, mais parce qu'il fut prouvé qu'on l'avoit laiſſé manquer de toutes les choſes néceſſaires à la défenſe du poſte dont il étoit chargé. Il eſt né en Écoſſe, où il a encore ſa famille & ſes biens; on le regarde comme un bon Officier, & certainement ſi la guerre continue, il jouera un rôle principal dans l'armée.

Je partis de Morris-Town, le 28, à huit heures

du matin, par un tems très nébuleux, qui ne m'empêcha cependant pas de voir, à droite du chemin, les huttes que les troupes occuperent pendant l'hiver de 1779 à 1780. A quelques milles de là, nous rencontrâmes un homme à cheval, qui venoit au-devant du Colonel Moyland, & qui lui remit une lettre de sa femme. Après l'avoir lue, il me dit avec une politesse très européenne, qu'il falloit toujours faire la volonté des femmes; *que la sienne n'avoit point admis mon excuse: That she admitted no excuse*, & qu'elle m'attendoit à dîner; au reste, il m'assura qu'il me feroit prendre un chemin qui ne me détourneroit pas d'un mille, tandis que mes gens poursuivroient leur route & iroient m'attendre à *Sommerset-court-house*. J'avois trop bien fait connoissance avec mon Colonel, & j'étois trop content de lui pour me refuser à cette invitation; je le suivis donc, & après avoir traversé un bois, je me trouvai sur une hauteur dont la position me frappa au premier coup d'œil. Je dis au Colonel Moyland, que je serois bien trompé, si cet endroit-là n'offroit pas un camp avantageux: il me répondit que

c'étoit précisément celui de *Middlebrook*, où le Général Washington avoit arrêté les Anglois, lorsqu'au mois de Juin 1778, sir William Howe voulut traverser les Jerseys pour passer la *Delaware* & prendre *Philadelphie*. Continuant mon chemin & regardant autant que ma vue pouvoit s'étendre, la seule figure du terrein me fit penser que la droite, que je ne voyois pas, ne devoit pas être très bonne; j'appris encore avec plaisir, que le Général Washington y avoit fait construire deux fortes redoutes. On me permettra cette courte réflexion, que pour les militaires, la meilleure façon de s'instruire, en suivant sur le terrein les campagnes des grands Généraux, n'est pas de se faire montrer & expliquer les différentes positions: il vaut beaucoup mieux, avant de savoir tous ces détails, se porter sur les lieux, regarder de tous côtés, & se proposer à soi-même des especes de problêmes sur la nature du terrein & sur le parti qu'on en peut tirer; ensuite on compare ses idées avec les faits, & on se trouve à portée de rectifier les unes & d'apprécier les autres.

En descendant des hauteurs, nous prîmes un peu

ſur la gauche, & nous nous trouvâmes au bord d'un ruiſſeau qui nous conduiſit dans une vallée profonde. Les différentes caſcades que forme ce ruiſſeau en coulant, ou plutôt en ſe précipitant ſur des rochers ; les vieux ſapins dont il eſt environné, & dont une partie étant tombée de vétuſté, embarraſſe ſon cours ; quelques uſines deſtinées à faire valoir des mines de cuivre, mais à demi-détruites par les Anglois ; ces débris de la nature & ces ravages de la guerre, compoſoient le tableau le plus poétique, ou, ſuivant l'expreſſion angloiſe, le plus romaneſque ; car c'eſt préciſément ce qu'on appelle en Angleterre *a romantick proſpect*. C'eſt là que le beau-pere du Colonel Moyland a fait accommoder un petit aſyle champêtre, où ſa famille va chercher la fraîcheur dans les jours de l'été, & reſte quelquefois pendant la nuit pour entendre chanter le *mocking-bird*, ou l'oiſeau-moqueur, car le roſſignol ne chante pas en Amérique. On ſait que les grands muſiciens ſe trouvent plutôt dans les cours des Deſpotes que dans les républiques. Ici, le chantre de la nuit n'eſt ni le gracieux *Millico*, ni le pathétique *Tenducci* ; c'eſt le

bouffon *Caribaldi*. Il n'a point de chant, & par conſéquent point de ſentiment qui lui ſoit propre ; il contrefait le ſoir tout ce qu'il a entendu dans la journée. A-t-il écouté l'alouette, ou la grive, c'eſt l'alouette ou la grive que vous entendez ; quelques ouvriers ſont-ils venus travailler dans le bois, ou bien a-t-il approché de leur maiſon, il chantera préciſément comme eux : ſi ce ſont des Écoſſois, il vous répétera l'air d'une romance douce & plaintive ; s'ils ſont Allemands, vous reconnoîtrez la groſſe gaieté d'un Souabe, ou d'un Alſacien. Quelquefois il pleure comme un enfant, quelquefois il rit comme une jeune fille : enfin rien n'eſt plus divertiſſant que cet oiſeau-comédien ; mais il ne repréſente qu'en été, & je n'ai pas eu le bonheur de l'entendre.

Lorſqu'on a fait deux milles dans cette eſpece de gorge, les bois commencent à s'éclaircir, & l'on ſe trouve bientôt au-delà des montagnes. On me fit voir ſur la croupe de ces montagnes, du côté du ſud, les huttes qu'une partie de l'armée avoit occupées en 1779, après la bataille de *Monmouth*. Nous ne tardâmes pas à arriver chez le

Colonel Moyland, ou plutôt chez le Colonel *Vanhorn* ſon beau-pere. Ce manoir, car cette maiſon repréſente aſſez bien ce qu'on appelle en Angleterre *a Manor*, eſt dans une jolie poſition : il eſt entouré de quelques arbres ; un tapis de gaſon en décore l'entrée, & ſi ce gaſon étoit mieux ſoigné, on ſe croiroit plutôt dans le voiſinage de Londres que dans celui de New-York. M. Vanhorn vint au-devant de moi : c'eſt un grand & gros homme, de près de ſoixante ans, mais vigoureux, diſpos & de bonne humeur ; on l'appelle *Colonel*, parce qu'il l'étoit de la milice du pays, ſous le gouvernement des Anglois. Quelque tems avant la guerre, il réſigna ſa place : il étoit alors commerçant & cultivateur, paſſant l'hiver à New-York & l'été à la campagne ; mais depuis la guerre il a quitté cette ville, & s'eſt retiré dans ſon manoir, toujours fidele à ſa patrie, ſans ſe rendre odieux aux Anglois, auxquels il a laiſſé deux de ſes fils qui font le commerce à la Jamaïque, mais qui doivent, ſi la guerre continue, vendre leurs habitations, & venir rejoindre leur pere. Rien ne prouve mieux l'honnêteté de ſa conduite que l'eſ-

time qu'on conserve pour lui dans les deux partis opposés. Placé à dix milles de Staten-Island, près du *Raritan*, d'*Amboy* & de *Brunswick*, il s'est trouvé souvent au milieu du théatre de la guerre ; de sorte que tantôt il a reçu chez lui les Américains, tantôt les Anglois. Il lui est même arrivé dans le même jour, de donner à déjeûner à Milord Cornwalis, & à dîner au Général *Lincoln*. Lord Cornwalis, informé que ce dernier avoit couché chez M. Vanhorn, vint pour le surprendre & l'enlever; mais Lincoln, averti à tems, se retira dans les bois. Lord Cornwalis fut surpris de ne pas le trouver ; il demanda si le Général américain n'étoit pas caché dans la maison. Non, répliqua simplement M. Vanhorn. Sur votre honneur, dit Cornwalis. — Sur mon honneur, & si vous en doutez, cherchez par-tout, voilà les clefs. Je m'en rapporte à vous, répondit Cornwalis, & il demanda à déjeûner ; au bout d'une heure il s'en retourna. Lincoln, qui étoit caché près de là, revint aussi-tôt, & dîna tranquillement avec ses hôtes.

La connoissance que je fis avec M. Vanhorn

ayant été prompte & cordiale, il me conduisit aussi-tôt dans le parloir, où je trouvai sa femme, ses trois filles, une voisine & deux jeunes Officiers. Madame Vanhorn est une vieille femme qui, par sa figure, son accoûtrement & son maintien, ressemble parfaitement à un tableau de Vandyck. Elle fait exactement les honneurs de sa maison, sert à table sans dire mot, & le reste du tems elle est là comme un portrait de famille. Ses trois filles ne sont pas mal : l'aînée, Madame de Moyland, étoit grosse de six mois ; la cadette n'a que douze ans, mais la seconde est en âge d'être mariée. Elle paroissoit en grande familiarité avec un des jeunes Officiers, lequel étoit dans un négligé très recherché, & représentoit fort bien un agréable *country-squire* ; à table, il lui épluchoit ses noix, & lui prenoit souvent les mains. Je crus que c'étoit un mari en herbe, mais l'autre Officier, avec qui j'eus occasion de causer, parce qu'il nous accompagna le soir, me dit qu'il ne croyoit pas qu'il fût question de mariage entr'eux. Je ne parle de ces bagatelles, que pour faire voir l'extrême liberté qui regne dans ce pays-ci entre les personnes

de différent ſexe, tant qu'elles ne ſont pas mariées. Ce n'eſt pas un crime à une fille d'embraſſer un jeune homme ; c'en ſeroit un à une femme mariée d'avoir ſeulement le deſſein de plaire. Mme *Carter*, jeune & jolie femme, dont le mari eſt intéreſſé dans les approviſionnemens de l'armée, & habite à préſent à Newport, m'a conté qu'un matin étant entrée dans *l'office*, c'eſt-à-dire dans la ſecrétairerie de ſon mari, ſans être parée, mais dans un déshabillé françois aſſez élégant, un Fermier de l'État de Maſſachuſſet, qui étoit là pour affaire, parut ſurpris de la voir, & demanda qui étoit cette Demoiſelle. On lui dit que c'étoit Madame Carter. *Bon !* répond-il aſſez haut pour qu'elle l'entendît, *quand on eſt femme & mere, on n'eſt pas ſi bien miſe* (1).

(1) Le véritable nom de M. Carter, & celui qu'il porte maintenant en Angleterre, eſt *Church*. Il eſt d'une très bonne famille de ce pays, & il tenoit les livres d'un de ſes oncles, négociant conſidérable, lorſque quelques échecs qu'il avoit reçus dans ſa fortune particuliere, & le deſir de voyager le déterminerent à paſſer en Amérique. Il débarqua à Charles-Town, & vint de là à Philadelphie. C'étoit l'epoque de la formation du Congrès & de la diſpoſition générale à ſoutenir la guerre. M. Church, bon wihg, c'eſt-à-dire, bon An-

A trois heures après midi je remontai à cheval, avec le Colonel Moyland & le Capitaine Hern, un des jeunes Officiers avec lesquels j'avois dîné. Il sert dans la cavalerie légere, & par conséquent dans le régiment du Colonel Moyland. Sa taille & sa figure, que j'avois déja remarquées, parurent encore avec plus d'avantage quand il fut à cheval. J'observai qu'il étoit placé d'une maniere très noble & très aisée, & tout-à-fait conforme à nos principes d'équitation. Je lui demandai où il avoit fait ses exercices; il me dit que c'étoit à son propre régiment; que l'envie d'instruire ses cavaliers l'avoit engagé à s'instruire lui-même, qu'il s'occupoit de les dresser, & que la position qu'il avoit étoit celle qu'il s'efforçoit de leur donner. Quoiqu'il n'eût que vingt-un ans, il avoit déja acquis de

---

glois, se rangea du parti opprimé. Le Congrès qui rassembloit déja des troupes, manquoit de poudre, & de deux moyens très nécessaires pour s'en procurer. Il ne savoit comment faire passer un agent en Europe pour en acheter, & il n'avoit pas d'argent. M. Church, qui étant un Anglois, ne pouvoit courir que le risque d'être pris, & qui possédoit quatre mille guinées, offrit sa personne & sa bourse. Il s'embarqua, & à peu de distance de la côte, il fut pris par un croiseur anglois, & conduit à Boston. Le Général Gages, qui avoit

l'expérience, & il s'étoit distingué l'année précédente, dans une occasion où un petit nombre de chevaux-légers américains en battit un beaucoup plus considérable de dragons anglois. Je causai longtems avec lui, & il me parla toujours avec une modestie & une grace qui réussiroient en Eu-

---

quelque soupçon de sa mission secrette, le traita assez mal, & entre autres menaces qu'il lui fit, il lui annonça qu'il ne lui rendroit pas sa liberté : mais M. Church lui dit qu'il n'avoit aucun droit sur celle d'un citoyen anglois qui s'étoit trouvé passager sur un vaisseau américain ; il le menaça, à son tour, de l'attaquer en Angleterre, & de le poursuivre en justice, à quelqu'époque que ce fût, s'il osoit, dans cette occasion, le retenir prisonnier. M. Gages eut peur & fléchit, & M. Church alla rejoindre le Congrès, qui l'employa depuis en qualité de Commissaire pour la liquidation des comptes de l'armée du nord. C'est pour remplir cette mission qu'il alla à Albany, où il fit connoissance avec Miss Schuyler, qu'il épousa. Cette personne, qui joint à l'esprit & aux qualités estimables qu'elle tient de son pere, toutes les graces de son sexe & de son âge, étoit à Boston avec son mari lorsque nous débarquâmes à Rhode-Island. M. Church y vint pour traiter quelques affaires avec l'Administration de notre armée. La connoissance qu'il avoit déja de notre langue, & sur-tout ses talens, sa capacité & sa probité, le rendirent très utile. En 1781, il devint l'ami & l'associé du Colonel Wadsworth, & c'est à ces deux étrangers que nous sommes particuliérement redevables d'avoir été pourvus de tous nos besoins en vivres, fourrages, voitures, chevaux, &c.

rope auprès de tous les militaires, & qui, ſelon toute apparence, n'auroient pas moins de ſuccès à Paris que dans les camps.

A peine avions-nous fait trois milles, que nous nous trouvâmes dans le chemin de Prince-Town & ſur les bords du Rariton, qu'on paſſe aiſément à gué ou ſur un pont de bois. A deux milles plus loin, nous traversâmes le *Mill-ſtone*, dont nous cotoyâmes la rive gauche juſqu'à Sommerſet-Court-houſe. De tous les endroits de l'Amérique où j'ai paſſé, celui-ci eſt le plus decouvert; on y trouve de jolies petites plaines, où l'on peut faire camper depuis quinze juſqu'à vingt mille hommes. Le Général Howe n'en avoit guere moins lorſqu'il paſſa le Rariton en 1778 : il appuya ſa droite à un bois, derriere lequel coule le Mill-ſtone; ſa gauche s'étendoit auſſi vers d'autres bois. Alors le Général Washington occupoit le camp de Middlebrook, & le Général Sullivan, à la tête de 1500 hommes ſeulement, étoit à ſix milles de l'armée & à trois milles de la gauche des ennemis. Dans cette poſition, il étoit à portée de les inquiéter ſans ſe compromettre, parce qu'il avoit derriere

lui les montagnes du *Saourland*. Ceux qui, pendant la guerre, ont parcouru le Saourland, croiront aiſément que le pays auquel les Allemands émigrés ont donné ce nom, ne doit pas être d'un accès bien facile. Ce fut à Sommerſet-Courthouſe que je trouvai mes gens : ils m'avoient attendu dans une aſſez bonne auberge ; mais comme il me reſtoit encore un peu de jour, & que j'avois calculé ma journée du lendemain, qui exigeoit que je gagnaſſe du chemin dans celle-ci, je réſolus de continuer ma route. La nuit, qui ſurvint bientôt, m'empêcha de faire d'autres obſervations ſur le pays. Après avoir paſſé encore une fois le Mill-ſtone, & nous être tirés heureuſement d'un horrible bourbier, nous nous arrêtâmes à *Greeg-Town*, où nous couchâmes à Skillman's-tavern, auberge aſſez médiocre, mais tenue par de bonnes gens. Le Capitaine Hern continua ſa route. Celle que nous fimes le lendemain offroit des objets très intéreſſans : nous devions voir deux endroits, qui ſeront toujours chers aux Américains ; puiſque c'eſt là que les premiers rayons de l'eſpérance ont brillé à leurs yeux, ou pour mieux dire, que le

ſalut de la patrie s'eſt opéré. Ces lieux célebres ſont Prince-Town & Trenton; je ne dirai pas que j'allai les viſiter, car ils ſe trouvoient préciſément ſur mon chemin. Qu'on juge donc de l'humeur que je dus avoir, lorſque je vis s'élever un brouillard ſi épais que je ne diſtinguois pas les objets à cinquante pas de moi; mais j'étois dans le pays où il ne faut déſeſpérer de rien. Le ſort de ma journée fut ſemblable à celui de l'Amérique; tout-à-coup le brouillard ſe diſſipa; je vis que je voyageois ſur la rive droite du Mill-ſtone, dans une vallée aſſez reſſerrée. A deux milles de Greeg-ſtone, on ſort de cette vallée, en montant ſur la hauteur de *Rocky-hill*, où l'on trouve quelques maiſons raſſemblées. *Kings'-Town* eſt à un mille plus loin, toujours ſur le Mill-ſtone; le chemin de *Maiden-head* y aboutit, & cette communication eſt facilitée par un pont qu'on a conſtruit ſur le ruiſſeau. C'eſt là que le Général Washington fit halte après l'affaire de Prince-Town. Il avoit marché depuis minuit juſqu'à deux heures après midi, preſque toujours en combattant: il voulut raſſembler ſes troupes & leur donner du repos. Cependant il

ſavoit que le Lord Cornwalis venoit à lui par le chemin de Maidenhead; mais il ſe contenta d'enlever quelques planches du pont, & lorſqu'il vit paroître l'avant-garde des Anglois, il continua tranquillement ſa marche ſur Middlebrook. Au-delà de Kings-Town le pays commence à être plus ouvert, & continue ainſi juſqu'à Prince-Town. Cette ville eſt ſituée ſur une eſpece de plateau peu élevé, mais qui domine de tous côtés: elle n'a qu'une rue, formée par le grand chemin; les maiſons ſont au nombre de 60 ou 80, toutes aſſez bien bâties; mais on y fait peu d'attention, parce que les regards ſont tout de ſuite appellés par un immenſe bâtiment qu'on voit d'aſſez loin: c'eſt un College que l'État de Jerſey a fait conſtruire quelques années avant la guerre. Comme cet édifice n'eſt remarquable que par ſa grandeur, il eſt inutile de le décrire; on ſe ſouviendra ſeulement, quand il ſera queſtion du combat, qu'il ſe trouve ſur la gauche du chemin en allant à Philadelphie, qu'il eſt placé vers le milieu de la ville, dans un endroit iſolé, & qu'on y entre par une grande cour quarrée entourée de hautes paliſſades. L'objet

qui excitoit le plus ma curiosité, quoique très étranger aux lettres, m'ayant conduit à la porte même du college, je descendis de cheval pour parcourir un moment ce vaste édifice. Je fus joint presqu'aussi-tôt par M. *Witherspoon*, Président de l'Université; c'est un homme âgé de soixante ans au moins : il est Membre du Congrès, & très considéré dans sa patrie. En m'abordant il me parla françois, mais je m'apperçus aisément qu'il avoit acquis l'usage de cette langue, plutôt par la lecture que par la conversation; ce qui ne m'empêcha pas de lui répondre & de continuer à l'entretenir en françois, car je voyois qu'il étoit bien aise de montrer ce qu'il en savoit. C'est une attention qui coûte peu, & qu'on n'a pas assez en pays étranger. Répondre en anglois à quelqu'un qui vous parle françois, c'est lui dire, vous ne savez pas ma langue aussi bien que je sais la vôtre; encore arrive-t-il souvent qu'on se trompe dans ce calcul. Pour moi, j'aime toujours mieux mettre l'avantage de mon côté, & combattre sur mon terrein. Ce fut donc en françois que je conversai avec le Président : je sus de lui que ce college est une

Université

Univerſité complette ; qu'il peut contenir deux cents éleves, & davantage, en comptant les externes ; que la diſtribution des études eſt faite de telle maniere, qu'il n'y a qu'une ſeule claſſe pour les *Humanités*, laquelle correſpond à nos quatre premieres claſſes ; que deux autres ſont deſtinées à perfectionner les jeunes gens dans l'étude du latin & du grec ; une quatrieme à la phyſique, aux mathématiques, à l'aſtronomie, &c. enfin une cinquieme à la philoſophie morale. Avec une dépenſe annuelle de 40 guinées, les parens peuvent entretenir leurs enfans dans ce college. Le logement & les maîtres emploient la moitié de cette ſomme ; le reſte ſuffit pour la nourriture ; ſoit qu'on la prenne au college même, ſoit qu'on paie penſion à quelques particuliers de la ville. Depuis la guerre, cet utile établiſſement eſt tombé en décadence ; il n'y avoit que quarante étudians lorſque je l'ai vu. On avoit raſſemblé un aſſez grand nombre de livres ; la plupart ont été diſperſés. Les Anglois ont même enlevé de la chapelle le portrait du Roi d'Angleterre, & les Américains ſe ſont aiſément conſolés de cette perte, en diſant qu'ils

ne vouloient pas de Roi chez eux, pas même en peinture. Il reſte encore une très belle machine aſtronomique ; mais comme elle n'étoit pas en état pour lors, & que d'ailleurs elle ne differe pas de celle que j'ai vu depuis à Philadelphie, je me diſpenſerai d'en parler. J'avoue auſſi que j'étois un peu preſſé de chercher les traces du Général Washington, dans un pays où tout rappelloit ſes ſuccès. Je paſſai donc bruſquement du Parnaſſe à la guerre, & des mains du Préſident Witherſpurn dans celles du Colonel Moyland. Tous les deux étoient également ſur leur terrein ; de ſorte que tandis que le premier me tiroit par le bras droit, en diſant, c'eſt ici la claſſe de philoſophie, l'autre me tiroit par le bras gauche, en diſant, c'eſt là que cent-quatre-vingt Anglois ont mis bas les armes.

Tous ceux qui, depuis le commencement de la guerre, ſe ſont ſeulement donné la peine de lire les gazettes, peuvent ſe rappeller que le Général Washington ſurprit la ville de Trenton le 25 Décembre 1776 ; qu'auſſi-tôt après cette expédition, il ſe retira de l'autre côté de la Delaware, mais qu'ayant un peu augmenté ſes forces, il la

repaſſa de nouveau & vint camper à Trenton. Lord Cornwalis avoit alors raſſemblé ſes troupes, diſperſées auparavant dans leurs quartiers d'hiver. Il marcha contre Washington, qui fut obligé de mettre *l'Aſſampik*, ou la riviere de Trenton entre les ennemis & lui. De cette façon, la ville ſe trouvoit entre les deux armées; les Américains occupant la rive gauche de la Creek, & les Anglois la rive droite. Cependant l'armée de Cornwalis ſe renforçoit tous les jours; deux brigades parties de Brunswik étoient prêtes à le joindre; & il n'attendoit que leur arrivée pour attaquer. D'un autre côté, le Général Washington ſe trouvoit dépourvu de vivres, & privé de toute communication avec le fertile pays des Jerſeys & les quatre États de l'Eſt. Telle étoit ſa poſition, lorſque le 2 Janvier, à une heure après minuit, il ordonna de tenir les feux bien allumés & de laiſſer quelques ſoldats pour les entretenir, tandis que le reſte de l'armée marcheroit par ſa droite pour rabattre enſuite ſur la gauche, paſſer derriere l'armée angloiſe & rentrer dans les Jerſeys. Il fallut ſe jetter conſidérablement ſur la droite, afin de gagner *Allenſtown*

& les ſources de l'Aſſampik, & enſuite retomber ſur Prince-Town. Ce fut à-peu-près à un mille de cette ville que l'avant-garde du Général Washington, en entrant dans le grand chemin, trouva le Colonel *Mawhowd* qui marchoit tranquillement à la tête de ſon régiment pour ſe rendre à Maidenhead, & de là à Trenton. Le Général *Mercer* l'attaqua ſur-le-champ, mais il fut repouſſé par le feu des ennemis : alors il voulut charger à la bayonnette, & malheureuſement en ſautant un *foſſé*, il fut enveloppé & poignardé par les Anglois. Les troupes, qui n'étoient pour la plupart que des milices, furent découragées par la perte de leur Chef, & ſe retirerent dans les bois, attendant le reſte de l'armée, qui arriva bientôt après. Mais le Colonel Mawhowd avoit continué ſa route vers Maidenhead; de ſorte que le Général Washington n'eut plus à faire qu'au 48e régiment, dont une partie s'étoit portée ſur le grand chemin au bruit de la premiere attaque. Il pouſſa vivement ces troupes, les diſſipa & leur fit cinquante ou ſoixante priſonniers. Cependant le Général Sullivan s'avançoit à grands pas, laiſſant ſur ſa gauche

le chemin de Prince-Town, dans le deſſein de tourner cette ville, & de couper aux troupes qui l'occupoient la retraite qu'elles pouvoient avoir encore ſur Brunſwik. Deux cents Anglois s'étoient jettés dans un bois par lequel il devoit paſſer, mais ils n'y tinrent pas longtems, & ils revinrent en déſordre à *Naſſaw-Hall*; c'eſt le nom du college dont j'ai parlé. Ils auroient pu s'en emparer & y faire une vigoureuſe défenſe. Il y a toute apparence que leurs Officiers perdirent la tête; car au lieu d'entrer dans la maiſon, ou ſeulement dans la cour, ils reſterent dans une eſpece de rue aſſez large, où ils furent environnés & obligés de mettre bas les armes, au nombre de cent-quatre-vingt, non compris quatorze Officiers. Pour le Général Washington, après avoir pris ou diſſipé tout ce qui étoit devant lui, il raſſembla ſes troupes, marcha à Kings-Town, où il fit halte, comme je l'ai dit plus haut, pour continuer enſuite ſa marche ſur Midle-Brook; ayant fait ainſi près de trente milles dans un jour, mais regrettant encore que ſes troupes fuſſent trop fatiguées pour marcher juſqu'à Brunſwik, dont il ſe

ſeroit emparé alors ſans aucune difficulté. Lord Cornwalis n'eut rien de plus preſſé que d'y revenir avec toute ſon armée. De ce moment la Penſylvanie fut en sûreté, les Jerſeys ſe trouverent évacués, & les Anglois réduits aux ſeules villes de Brunſwik & d'Amboy, où ils furent toujours ſur la défenſive, ne pouvant ſortir, pas même pour aller au fourrage, ſans être repouſſés & très maltraités par les milices du pays. Ainſi les grands événemens de la guerre ne ſont pas toujours les grandes batailles, & l'humanité peut ſe conſoler par cette ſeule réflexion, que l'art de la guerre n'eſt pas néceſſairement un art meurtrier, que l'habileté des chefs épargne la vie des ſoldats, & que l'ignorance ſeule eſt prodigue de ſang.

L'affaire de Trenton; qui donna origine à celle-ci, ne coûta pas plus cher, & fut peut-être plus glorieuſe, ſans être plus utile. *Addiſſon* diſoit en parcourant les divers monumens de l'Italie, qu'il croyoit marcher ſur une terre *claſſique ;* pour moi, je voyageois ſur une terre toute guerriere, & la matinée devoit m'offrir deux champs de bataille. J'arrivai de bonne heure à Trenton, n'ayant rien

remarqué d'intéreſſant ſur la route, ſi ce n'eſt un beau pays qui répond par tout à la réputation dont jouiſſent les Jerſeys, car on les appelle *le jardin de l'Amérique*. En approchant de Trenton, le chemin deſcend un peu, & laiſſe voir, à l'eſt de la ville, le verger où les Heſſois ſe raſſemblerent à la hâte & ſe rendirent priſonniers. C'eſt à-peu-près tout ce que l'on peut dire de ce combat, que les Gazettes ont amplifié de part & d'autre. On ſait que le Général Washington, à la tête de trois mille hommes ſeulement, paſſa la Delaware par un tems affreux, la nuit du 24 au 25 Décembre; qu'il ſépara ſes troupes en deux colonnes, dont une ſe détourna pour prendre un chemin ſur la gauche qui conduit au grand chemin de Maidenhead, tandis que l'autre marchoit le long de la riviere, droit à Trenton; que la grande garde des Heſſois fut ſurpriſe, & que la brigade eut à peine le tems de prendre les armes. L'artillerie étoit parquée près d'une Égliſe; on voulut atteler les chevaux, mais l'avant-garde des Américains qui avoit pouſſé le piquet, tira ſur eux & les tua preſque tous. Le Général Washington arriva avec la Colonne de

droite ; on entoura les Heſſois, qui tirerent quelques coups de fuſil, ſans ordre & au haſard. Le Général Washington les laiſſa faire, mais il profita du premier moment où le feu ſe rallentit pour leur envoyer un Officier, qui leur parla en françois, car notre langue eſt celle qui ſupplée à toutes les autres. Les Heſſois entendirent fort bien ſa propoſition ; on leur promit de ne point piller les effets qu'ils avoient laiſſés dans leurs maiſons, & ils rendirent auſſi-tôt leurs armes, qu'à peine ils avoient eu le tems de prendre. Il eſt certain que leur poſition n'étoit pas bonne ; j'ai même peine à comprendre que ce fût un champ de bataille indiqué en cas d'alarme. Il eſt sûr qu'ils auroient eu une retraite aſſurée en paſſant le pont qui eſt ſur la creek au ſud de la ville, mais l'avant-garde de la colonne de droite s'en étoit emparée. Tel fut, en peu de mots, cet événement, qui n'eſt pas honorable pour les Heſſois, qui n'eſt pas déshonorant non plus, mais qui prouve ſeulement qu'il n'exiſte pas de troupes ſur leſquelles on puiſſe compter, lorſqu'elles ſe ſont laiſſées ſurprendre.

Après avoir vu tant de combats, il étoit juſte

que je ſongeaſſe à dîner. Je trouvai mon quartier-général très bien établi dans une belle auberge tenue par M. *William*. L'enſeigne de cette auberge eſt un emblême philoſophique, ou ſi vous voulez, politique; elle repréſente un caſtor qui travaille avec ſes petites dents à abattre un gros arbre, & au-deſſous eſt écrit, *perſeverando*. A peine étois-je deſcendu de cheval que je reçus la viſite de M. Livingſton, Gouverneur des *deux Jerſeys*. C'eſt un vieillard conſidéré, & qui paſſe pour avoir beaucoup d'eſprit. Il voulut bien m'accompagner dans une petite promenade que je fis avant dîner, pour reconnoître les environs de la ville & voir le camp que les Américains avoient occupé avant l'affaire de Prince-Town. Je revins dîner avec le Colonel Moyland, M. de Gimat & deux Aides-de-Camp de M. de la Fayette; qui étoient arrivés quelque tems avant moi. Nous étions tous gens de connoiſſance, très contens de nous trouver enſemble & de dîner à notre aiſe, lorſqu'un Juge de Paix, qui étoit à Trenton pour affaire, & un Capitaine de l'artillerie américaine, vinrent ſe mettre à table avec nous, ſans aucune cérémonie;

l'uſage du pays étant, que les voyageurs qui ſe rencontrent à l'heure du repas mangent enſemble. Le dîner étoit fort bon : je leur en fis les honneurs ; mais ils ne parurent pas s'appercevoir que je l'avois commandé. Il y avoit du vin, choſe rare & chere en Amérique ; ils en burent modérément & ſe leverent de table avant nous. J'avois donné ordre qu'on mît tout le dîner ſur mon compte ; ils l'apprirent en partant, & ſe mirent en marche ſans me rien dire à ce ſujet. J'ai eu ſouvent occaſion d'obſerver, qu'en Amérique il y a plus de cérémonies que de complimens. Toute la politeſſe eſt en formule, comme de boire à la ſanté des convives, d'obſerver les rangs, de céder la droite, &c. Mais on ne fait de tout cela que ce qu'on en a appris, & le ſentiment ne peut rien ſuggérer. En un mot, la politeſſe eſt ici comme la religion en Italie, toute en pratique & rien en principe.

A quatre heures, je me remis en marche, après m'être ſéparé, non ſans regret, du bon Colonel Moyland. Je m'acheminai vers Briſtol, paſſant la riviere à trois milles au-deſſous de Trenton : à ſix milles de là on traverſe un bois ; après l'avoir paſſé,

on ſe rapproche de la Delaware, dont on ne s'écarte plus juſqu'à Briſtol. Il étoit nuit lorſque j'arrivai dans cette ville. L'auberge où je deſcendis eſt tenue par M. *Bennezet*, François d'origine, & d'une famille très conſidérée parmi les *Quakers :* mais celui-ci eſt un déſerteur de cette communion; il eſt Anglican, & il n'a conſervé des principes reçus parmi ſes freres, que celui de faire payer plus cher que les autres : au reſte ſon auberge eſt belle, les fenêtres donnent ſur la Delaware, & la vue en eſt ſuperbe, car cette riviere a plus d'un quart de lieue de large & coule dans un très beau pays.

Je partis de Briſtol, le 30 Novembre, entre neuf & dix heures du matin, & j'arrivai à Philadelphie à deux heures après midi. Le chemin qui conduit à cette ville eſt très large & très beau; on traverſe pluſieurs bourgs ou villages, & on ne fait pas cinq cents pas ſans voir de belles maiſons de campagne. A meſure qu'on avance, on trouve la culture plus riche & mieux ſoignée; on voit ſurtout beaucoup de vergers & de pâturages; enfin tout annonce le voiſinage d'une grande ville, &

ce chemin reſſemble aſſez à ceux qui conduiſent à Londres. A quatre milles de Briſtol, on paſſe ſur un bac ou ferry la creek de *Neshaminy*. Elle eſt aſſez large, & coule dans une telle direction, qu'elle forme une eſpece de preſqu'île du pays qui eſt entr'elle & la Delaware. Il me parut, par l'inſpection du pays & par celle de la carte, que lors de la retraite de Clinton, le Général Washington auroit pu paſſer les ſources de cette riviere, pour la côtoyer enſuite & s'approcher de la Delaware : elle auroit ſervi à couvrir ſon flanc droit; de cette façon, il lui auroit été libre de s'approcher de la Delaware & de la paſſer auſſi-tôt que Clinton. M. de Gimat, à qui je fis cette obſervation, me répondit que le Général Washington, n'ayant jamais été sûr du moment où les Anglois évacueroient Philadelphie, craignoit de s'éloigner de Lancaſtre, où il avoit tous ſes magaſins. La ville de Francfort, qui eſt à quinze milles de Briſtol & à cinq de Philadelphie, eſt aſſez conſidérable : une creek coule au devant de cette ville; on la paſſe ſur deux ponts de pierre, car elle ſe diviſe en deux branches, dont l'une me paroît artificielle & deſti-

née à faire tourner un grand nombre de moulins, qui fourniſſent de la farine à Philadelphie. Ces moulins, néceſſaires à la ſubſiſtance des deux armées, ont fait longtems de la ville de Francfort l'objet d'une longue contention, qui a donné lieu à pluſieurs petits combats; mais la poſition eſt telle, qu'elle n'étoit avantageuſe pour aucun des deux partis; car la riviere coule dans un fond, & le terrein eſt également élevé ſur les deux rives.

Plus on avance vers Philadelphie, plus on reconnoît les traces de la guerre. Les débris des maiſons abattues ou brûlées ſont les monumens que les Anglois ont laiſſés derriere eux; mais ces débris n'offrent que l'image d'un malheur paſſager, & non celle d'une longue adverſité: à côté des édifices détruits, ceux qui exiſtent encore annoncent la proſpérité & l'abondance. On croit voir la campagne après un orage; quelques arbres ſont renverſés, mais les autres ſont encore couverts de fleurs & de verdure. Avant d'entrer à Philadelphie, on traverſe les lignes que les Anglois avoient faites dans l'hiver de 1777 à 1778; elles ſont encore reconnoiſſables en beaucoup d'endroits. La

partie de ces lignes que je vis alors, eſt celle de la droite; le flanc en eſt appuyé à une groſſe redoute, ou batterie quarrée, qui commande auſſi la riviere. Quelques parties du parapet ont été conſtruites avec une recherche qui multiplie le travail plus qu'elle ne fortifie les ouvrages : elles ſont faites en forme de *ſcie*, c'eſt-à-dire, compoſées d'une ſuite de petits redans, dont chacun ne peut contenir que trois hommes. Dès que j'eus paſſé ces lignes, pluſieurs grands édifices frapperent ma vue; les deux principaux étoient un corps de caſerne bâti par les Anglois, & un grand hôpital conſtruit antérieurement aux frais des Quakers. Inſenſiblement je me trouvai dans la ville, & après avoir ſuivi trois ou quatre rues très larges & parfaitement droites, j'arrivai à la porte de M. le Chevalier de la Luzerne.

Il y avoit juſtement vingt jours que j'étois parti de Newport, & pendant ces vingt jours, je n'en avois ſéjourné qu'un à Voluntown, & trois à l'armée américaine. Je n'étois donc pas fâché de prendre des quartiers de rafraîchiſſement, & je n'en pouvois pas deſirer de plus agréables que la maiſon

du Chevalier de la Luzerne. J'eus tout le tems de cauſer avec lui avant le dîner, car à Philadelphie comme à Londres, on ne dîne qu'à cinq heures, & ſouvent à ſix. J'aurois autant aimé que la compagnie ne fût pas aſſez nombreuſe pour me mettre à portée de faire connoiſſance avec une partie de la ville ; mais notre Miniſtre tient un état conſidérable, & donne fréquemment de grands dîners, de ſorte qu'il eſt difficile de ne pas tomber dans ces eſpeces de *guet-àpens*. Les convives dont je me rappelle les noms, étoient M. *Governor Morris*, jeune homme plein d'eſprit & de vivacité, mais mutilé malheureuſement, ayant perdu une jambe par accident ; ſes amis l'ont félicité ſur cet événement, parce que, diſoient-ils, il ſe livreroit entiérement aux affaires publiques : M. *Powel*, poſſeſſeur d'une fortune conſidérable, ſans avoir part au gouvernement, ſon attachement à la cauſe commune ayant paru juſqu'ici un peu équivoque : M. *Penbelton*, grand Juge de la Caroline, homme d'une taille très haute & d'une figure très diſtinguée ; il eut le courage de faire pendre trois *torys* à Charles-Town, peu de jours avant que la ville ſe

rendît : auſſi a-t-il été en danger de perdre la vie & obligé de s'échapper des mains des Anglois, quoique compris dans la capitulation : le Colonel *Lawrens*, fils de M. Lawrens, ci-devant Préſident du Congrès, & maintenant détenu dans la tour de Londres; il parle très bien françois, ce qui n'eſt pas étonnant, puiſqu'il a été élevé à Genève; mais il l'eſt davantage qu'étant marié à Londres, il ait quitté l'Angleterre pour ſervir l'Amérique; il s'eſt diſtingué en pluſieurs occaſions, particuliérement à *German-Town*, où il a été bleſſé : M. *Wright*, Chapelain du Congrès, homme d'une belle figure & d'un caractere doux & tolérant : le Général *Mifflin*, dont les talens ont brillé également dans la guerre & dans la politique; il a été Quartier-Maître-Général de l'armée, mais il a quitté cette place pour quelques préférences que le Général Green avoit obtenues ſur lui : Dom *Franceſco*, chargé des affaires d'Eſpagne; je crois que c'eſt tout ce qu'on en peut dire : M. *de Ternan*, Officier françois au ſervice américain; il avoit été chargé de quelques commiſſions en Amérique; après les avoir faites, il a pris

pris de l'emploi dans l'armée : c'eſt un jeune homme qui a beaucoup d'eſprit & de talens ; il deſſine bien & parle l'anglois comme ſa propre langue ; il a été fait priſonnier à Charles-Town (1) : le dernier dont je me rappelle le nom, eſt le Colonel *Armand*, c'eſt-à-dire, M. *de la Rouerie*, neveu de M. *de la Belinaye*. Il a été célebre en France par ſa paſſion pour Mademoiſelle *B****. il l'eſt en Amérique par ſon courage & ſa capacité (2). Sa famille l'ayant obligé de renoncer à un attachement dont elle craignoit les conſéquences, il alla s'enſevelir dans une célebre & profonde retraite ; mais il en ſortit bientôt pour paſſer en Amérique, où il s'eſt ſoumis à une abſtinence plus glorieuſe & à des mortifications plus méritoires,

(1) Il eſt à préſent Colonel au ſervice de Hollande, dans la légion de Maillebois.

(2) M. le Marquis de la Rouerie étoit très jeune alors ; ſa conduite a montré depuis, que la nature en lui donnant une ame ſenſible & paſſionnée, ne lui avoit pas fait un préſent qui dût toujours lui être funeſte : la gloire & l'honneur en ont empl yé toute l'activité ; & c'eſt une obſervation qui trouveroit place dans l'Hiſtoire auſſi bien que dans ce Journal, qu'en portant en Amérique le courage héroïque & chevaleresque de l'ancienne Nobleſſe françoiſe, il a

Son caractere eſt gai, ſon eſprit eſt agréable, & perſonne ne voudroit qu'il ſe fût voué au ſilence.

Tels étoient ceux de nos convives avec leſquels je fis connoiſſance; car je ne parle pas de M. de Dannemours, Conſul de France à Baltimore; de M. de Marbois, Secrétaire d'Ambaſſade, & de la *famille* de M. le Chevalier de la Luzerne, qui eſt aſſez conſidérable. Le dîner fut ſervi à l'américaine, ou, ſi l'on veut, à l'angloiſe; c'eſt-à-dire, compoſé de deux ſervices, l'un comprenant les entrées, le rôti & les entremêts chauds; l'autre, les pâtiſſeries ſucrées & les confitures: quand celui-ci eſt enlevé, on ôte la nappe, & on ſert des pommes, des châtaignes & des noix: c'eſt alors qu'on porte les ſantés; le café qui vient après, ſert de ſignal pour

---

tellement ſu ſe plier en même tems aux mœurs républicaines, que, loin de ſe prévaloir de ſa naiſſance, il n'a voulu s'y faire connoître que ſous ſon nom de Baptême: de là vient qu'on l'a toujours appellé le Colonel Armand. Il a commandé une légion, qui fut détruite en Caroline, à la bataille de Cambden & dans le reſte de cette campagne malheureuſe. En 1781, il paſſa en France, y acheta tout ce qui étoit néceſſaire pour armer & équiper une nouvelle légion, & de retour en Amérique, il en fit l'avance au Congrès. Lorſque la paix s'eſt faite, il avoit été élevé au rang de Brigadier-Général.

ſortir de table. Ces ſantés, ou *toaſts*, comme je l'ai dit plus haut, n'ont aucun inconvénient, & ne ſervent qu'à prolonger la converſation, qui eſt toujours plus animée à la fin du repas : elles n'obligent à faire aucun excès ; en quoi elles different beaucoup des ſantés allemandes & de celles qu'on porte encore dans nos garniſons & dans nos provinces. Mais un uſage abſurde & vraiment barbare, c'eſt qu'au commencement du repas, & la premiere fois qu'on boit, on interpelle chaque individu ſucceſſivement pour boire à ſa ſanté. Il y a de quoi mourir de ſoif pour l'acteur de cette ridicule comédie, tandis qu'il eſt obligé de chercher autour d'une table les noms ou les regards de vingt-cinq ou trente perſonnes, & de quoi mourir d'impatience pour les malheureux à qui il s'adreſſe ; car ils ne peuvent donner une attention bien légitime aſſurément à ce qu'ils mangent & à ce qu'on leur dit, étant ſans ceſſe appellés de droite & de gauche, ou tiraillés par les gens cruellement charitables, qui veulent bien les avertir des politeſſes qu'ils reçoivent. Les Américains les plus civils ne ſe contentent pas de cet appel général ;

à chaque fois qu'ils boivent, ils en font de partiels, comme, par exemple, de quatre ou cinq perſonnes à-la-fois. Un autre uſage acheve de déſeſpérer les étrangers, pour peu qu'ils ſoient diſtraits & de bon appétit : les attaques générales & particulieres finiſſent par de véritables duels. On vous dit du bout d'une table à l'autre : *Monſieur, voulez-vous permettre que je boive un verre de vin avec vous?* Cette propoſition eſt toujours acceptée, & n'admet pas même l'excuſe du grand Couſin, *on ne boit pas ſans connoître.* Alors il faut ſe faire paſſer une bouteille, puis regarder ſon ennemi, car je ne ſaurois donner un autre nom à celui qui exerce un tel empire ſur ma volonté; on attend qu'il ſe ſoit verſé du vin à ſon tour & qu'il ait pris ſon verre, puis on boit triſtement avec lui, comme un ſoldat de recrue imite les tems d'exercice qui lui ſont montrés par ſon caporal. Au reſte, je dois cette juſtice aux Américains, qu'ils ſentent eux-mêmes le ridicule de ces uſages que la Vieille-Angleterre leur a donnés & qu'elle a quittés depuis. Ils ont propoſé au Chevalier de la Luzerne de s'en diſpenſer, ſachant bien que ſon exemple auroit le

plus grand poids ; mais il a voulu s'y conformer & il a très bien fait. Plus les François ſont en poſſeſſion de donner leurs uſages aux autres peuples, plus ils doivent éviter d'avoir l'air de changer ceux des Américains. Heureuſe notre nation, ſi ſes Ambaſſadeurs & ſes Voyageurs avoient toujours un ſi bon eſprit, & s'ils ne perdoient jamais de vue que, de tous les hommes, ceux qui doivent avoir le maintien le plus négligé, ſont les maîtres à danſer!

Après ce dîner, que j'ai peut-être prolongé trop longtems à la maniere de ce pays-ci, le Chevalier de la Luzerne me mena faire des viſites. La premiere fut chez M. Reed, Préſident de l'État : cette place répond à celle de Gouverneur dans les autres provinces, ſans avoir pourtant la même autorité ; car le gouvernement de la Penſylvanie eſt tout-à-fait démocratique, & conſiſte uniquement dans l'aſſemblée générale, ou ſi l'on veut, dans la Chambre des Communes. Celle-ci nomme un Conſeil exécutif, compoſé de douze Membres qui ont un pouvoir très limité, & qui ſont obligés de rendre compte à l'aſſemblée, dans laquelle ils

n'ont point de voix. M. Reed a été Officier-Général dans l'armée américaine ; il y a montré du courage, & il a eu un cheval tué ſous lui dans une eſcarmouche près de *White-Marsh*. C'eſt lui que le Gouverneur *Johnſtone* eſſaya de corrompre en 1778, lorſque l'Angleterre envoya des Commiſſaires pour traiter avec le Congrès ; mais cette démarche s'étoit bornée à quelques inſinuations dont on avoit chargé une Madame Ferguſon. M. Reed, qui eſt un homme d'eſprit, un peu intriguant & ſur-tout avide de la faveur populaire, fit beaucoup d'éclat, publia & exagéra les offres qu'on lui avoit faites. Comme il étoit lié intimément avec le Général Washington, il lui étoit aiſé de juſtifier l'importance qu'il cherchoit à ſe donner. Les plaintes de Madame Ferguſon, qui avoit été compromiſe, une déclaration publique du Gouverneur Johnſtone, dont l'objet étoit de nier les faits, mais qui ne ſervoit qu'à les prouver ; diverſes accuſations & réfutations imprimées & rendues publiques, n'eurent d'autre effet que de ſeconder les vues de M. Reed & de le faire parvenir à ſon but, qui étoit de jouer un premier rôle dans ſa pa-

trie. Malheureuſement ſes prétentions, ou ſon intérêt, l'ont conduit à ſe déclarer l'ennemi de M. *Franklin*. Lorſque j'étois à Philadelphie, il n'étoit queſtion de rien moins que de rappeller cet homme reſpectable; mais le parti françois, ou celui du Général Washington, ou pour mieux dire encore, le parti vraiment patriote, a prévalu, & on s'eſt contenté d'envoyer en France un Officier chargé de repréſenter le mauvais état de l'armée, & de demander des habillemens, des tentes & de l'argent dont elle avoit grand beſoin. Le choix tomba ſur le Colonel Lawrens.

M. Reed habite une belle maiſon, arrangée & meublée à l'angloiſe. Je trouvai chez lui Madame Washington, qui arrivoit de Virginie & qui alloit joindre ſon mari, comme elle a coutume de le faire à la fin de chaque campagne. C'eſt une femme de 40 à 45 ans, un peu graſſe, mais fraîche & d'une figure agréable. Après avoir paſſé un quart d'heure chez M. Reed, nous allâmes voir M. Huntington, Préſident du Congrès: nous le trouvâmes dans ſon cabinet, éclairé par une ſeule chandelle. Cette ſimplicité rappelloit celle des Fabricius & des Phi-

lopemènes. M. Huntington eſt un homme droit ; qui n'épouſe aucun parti, & ſur lequel on peut compter. Il eſt né dans le Connecticut, & il étoit délégué pour cet État, lorſqu'il fut élu Préſident.

Ma journée ayant été ſuffiſamment employée, le Chevalier de la Luzerne me ramena dans la maiſon où il m'avoit fait préparer un logement. C'étoit celle du Miniſtre d'Eſpagne, où il y avoit pluſieurs appartemens vacans ; car M. *Miralès* qui l'occupoit, mourut il y a un an à Moris-Town. Son Secrétaire eſt reſté chargé des affaires, maître de la maiſon, & très content d'avoir *l'Incarico*, qui emporte avec ſoi, outre la correſpondance, une table entretenue aux frais du Roi d'Eſpagne. Le Chevalier de la Luzerne, quoique très bien & très agréablement logé, n'avoit pas d'appartemens à donner ; cependant il m'en fit arranger un le lendemain, ce qui contribua beaucoup à mon bonheur pendant mon ſéjour à Philadelphie. Je me trouvois placé juſtement entre M. de Marbois & lui, & à portée de cauſer avec eux à tous les inſtans de la journée.

Celle du 22 commença, ainſi que toutes les

journées américaines, par un grand déjeûner. Comme on dîne très tard chez le Chevalier de la Luzerne, quelques longes de veau, quelques gigots de mouton & autres bagatelles de ce genre, ſe gliſſent toujours parmi les taſſes de thé & de café, & ne manquent pas d'être très bien accueillies. Après ce léger repas, qui ne dura guere qu'une heure & demie, nous allâmes voir les Dames, ſuivant l'uſage de Philadelphie, où la matinée eſt l'heure la plus convenable pour faire des viſites. Nous commençâmes par Madame *Beech*; elle méritoit tout notre empreſſement, puiſqu'elle eſt fille de M. Franklin. Simple dans ſes manieres comme ſon reſpectable pere, elle en a auſſi la bienfaiſance. Elle nous mena dans une chambre toute remplie d'ouvrages récemment faits par les Dames de Philadelphie : ces ouvrages n'étoient ni des veſtes brodées au tambour, ni des garnitures de filet, ni même de l'or parfilé; c'étoit des chemiſes pour les ſoldats de Penſylvanie. Les Dames en avoient acheté la toile ſur leurs propres penſions, & elles s'étoient fait un plaiſir de les couper & de les coudre elles-mêmes. Sur chaque che-

miſe étoit marqué le nom de la Dame ou de la Demoiſelle qui l'avoit faite, & le nombre des chemiſes montoit à 2200. Sans doute c'eſt ici la place d'une réflexion bien *morale* ou bien *triviale* ſur la différence de nos mœurs avec celles de l'Amérique; mais moi, je penſe qu'en pareille occaſion, nos Dames françoiſes en feroient autant, & j'oſe croire encore que de tels ouvrages inſpireroient des vers auſſi agréables que ceux dont on accompagne les envois annuels de berceaux, de caroſſes, de maiſons, de châteaux, &c. péniblement & gauchement fabriqués en parfilage. C'eſt, il faut l'avouer, une ſource abondante d'idées très ingénieuſes; mais le bon tems en eſt paſſé, & elles commencent à s'épuiſer. Au reſte ſi quelque philoſophe ſévere veut cenſurer les mœurs françoiſes, je ne lui conſeille pas de s'adreſſer à Madame P***, chez qui je fus conduit en ſortant de chez Madame Beech. C'eſt la femme agréable de Philadelphie; elle a le goût auſſi délicat que la ſanté: enthouſiaſte à l'excès de toutes les modes de France, elle n'attend que la fin de cette petite révolution-ci pour en faire

une plus importante dans les mœurs de ſa nation.

Après avoir rendu un hommage légitime à cette excellente patriote, je m'empreſſai de faire connoiſſance avec M. *Morris*. C'eſt un négociant très riche; c'eſt par conſéquent un homme de tous les pays, car le commerce a par-tout le même caractere. Il eſt libre dans les monarchies, il eſt égoïſte dans les républiques; étranger, ou, ſi l'on veut, citoyen dans tout l'univers, il exclut également les vertus & les préjugés qui s'oppoſent à ſon intérêt. On aura peine à croire qu'au milieu des déſaſtres de l'Amérique, citoyen d'une ville à peine échappée des mains des Anglois, M. Morris poſſede une fortune de huit millions. Cependant c'eſt dans les criſes les plus fâcheuſes que les grandes fortunes ſe forment & s'élevent. Les retours heureux de pluſieurs vaiſſeaux, les courſes encore plus heureuſes des corſaires qu'il a armés, ont accru ſes richeſſes au-delà de ſon attente, ſi ce n'eſt au-delà de ſes ſouhaits. En effet, il eſt ſi accoutumé au ſuccès de ſes corſaires, que lorſqu'on le voit le Dimanche plus ſérieux qu'à l'ordinaire, on conclut

qu'il n'eſt point arrivé de priſe la ſemaine précédente. Cet état floriſſant du commerce, tant à Philadelphie que dans la baie de Maſſachuſſet, eſt abſolument dû à l'arrivée de l'eſcadre françoiſe. Les Anglois ont abandonné toutes leurs croſieres pour la bloquer dans Newport, & encore y ont-ils bien mal réuſſi, car ils n'ont pas pris une ſeule chaloupe venant à Rhode-Iſland ou à Providence. M. Morris eſt un gros homme fort ſimple dans ſes manieres, mais ſon eſprit eſt fin & délié, ſa tête parfaitement organiſée, & il entend les affaires publiques auſſi bien que les ſiennes: il étoit membre du Congrès en 1776. On doit le compter parmi les perſonnages qui ont eu le plus d'influence dans la révolution de l'Amérique. Il eſt ami de M. Franklin, & ennemi décidé de M. Reed. Sa maiſon eſt belle & reſſemble parfaitement aux maiſons de Londres; il y vit ſans faſte, mais non pas ſans dépenſe; car il n'épargne rien de ce qui peut contribuer à ſon bonheur, & à celui de Madame Morris, à laquelle il eſt très attaché. Républicain zélé & philoſophe épicurien, il a toujours joué un premier

rôle à table & dans les affaires (1). J'ai déja parlé de M. Powel; il faut à préſent parler de ſa femme; & en effet, il ſeroit difficile de ſéparer l'une de l'autre, deux perſonnes qui, depuis vingt ans, vivent enſemble dans la plus douce union; je ne dirai pas comme mari & femme, ce qui n'emporteroit pas en Amérique l'idée d'une parfaite égalité, mais comme deux amis ſingulierement aſſortis par l'eſprit, les goûts & les connoiſſances. M. Powel, comme je l'ai dit plus haut, a voyagé en Europe, & en a rapporté le goût des beaux-arts : ſa maiſon eſt ornée d'eſtampes précieuſes & de bonnes copies de pluſieurs tableaux d'Italie. Madame Powel n'a pas voyagé, mais elle a beaucoup lu, & avec profit : il ſeroit peut-être injuſte de dire qu'elle differe en ce point de la plupart des Dames américaines; mais ce qui la particulariſe le plus, c'eſt

(1) M. Morris a depuis rempli pendant trois ans la place de *Financier* ou Contrôleur-Général, qui a été créée pour lui. Il avoit pour Adjoint M. *Governor Morris*, dont il a été parlé plus haut, & qui a bien juſtifié l'opinion qu'on avoit de ſes talens. On peut aſſurer que l'Europe offre peu d'exemples d'une perſpicacité & d'une facilité pareille à la ſienne : elle s'adapte avec le même ſuccès aux affaires, aux ſciences & aux lettres,

le goût qu'elle a pour la converſation, & l'uſage vraiment européen qu'elle y ſait faire de ſon eſprit & de ſes connoiſſances.

Je crains que mes Lecteurs, ſi j'en ai jamais, ne faſſent cette réflexion très naturelle; c'eſt que les viſites ſont par-tout bien ennuyeuſes, & comme on ne peut prévenir les François, en fait d'épigramme, qu'en ſe preſſant beaucoup, je veux prendre l'avance ſur eux. Je les avertis cependant que je les tiens quittes d'un long dîner que le Chevalier de la Luzerne donna ce jour-là aux Délégués du Sud. J'aurai occaſion de parler ailleurs de quelques-uns de ces Délégués, & ceux qui ne me la fourniront pas, méritent d'être paſſés ſous ſilence.

Dans la crainte que les délices de Capoue ne me fiſſent oublier les campagnes d'*Annibal* & de *Fabius*, je voulus monter à cheval, dès le 2 Décembre, pour aller voir le champ de bataille de *Germantown*. On peut ſe rappeller qu'en 1777, après la défaite de Brandy-Wine, l'armée américaine ne jugea pas à propos de défendre Philadelphie, & qu'elle ſe retira ſur la haute *Skuylkill*, tandis que les Anglois s'emparoient ſans réſiſtance

de la capitale de la Penſylvanie. Fiers de leurs ſuccès, & remplis de cette confiance qui les a toujours trompés, ils avoient partagé & diſperſé leurs forces : la plus grande partie de leurs troupes campoit ſur la Shuylkill, à quatre milles de Philadelphie ; une autre occupoit la ville de Germantown, à huit milles au nord de cette place, & ils venoient de faire un détachement conſidérable ſur *Billingsport* pour favoriſer le paſſage de leur flotte, qui eſſayoit inutilement de remonter la Delaware. Dans cette circonſtance, le Général Washington jugea que c'étoit le tems de faire reſſouvenir les Anglois qu'il exiſtoit encore une armée américaine. On ne ſait ce qu'il faut louer davantage, ou de la ſage intrépidité du Chef, ou de la réſolution que montra ſon armée en allant attaquer ces mêmes troupes dont elle n'avoit pu ſoutenir le choc un mois auparavant. Germantown eſt une longue ville ou bourg, qui conſiſte dans une ſeule rue, & qui reſſemble aſſez à la Villette ou à Vaugirard. De la premiere maiſon au ſud, à la derniere du côté du nord, il y a près de trois quarts de lieue. Le corps anglois qui occupoit cette ville, ou plutôt

qui la couvroit, étoit campé près des dernieres maiſons du côté du nord, & placé de façon que la rue ou le grand chemin partageoit le camp par le milieu. Ces troupes pouvoient monter à trois ou quatre mille hommes. Le Général Washington, qui occupoit une poſition à dix milles de là, près de *Shippack-creek*, partit de ſon camp vers minuit, & marcha ſur deux colonnes, dont l'une devoit tourner Germantown du côté de l'eſt, l'autre du côté de l'oueſt : deux brigades de la colonne de droite avoient ordre de former le corps de réſerve & de ſe ſéparer de cette colonne au moment de l'attaque, pour ſuivre la grande rue de Germantown. Il ſurvint un brouillard très épais qui favoriſa la marche de l'armée, mais qui rendit l'attaque plus difficile, parce qu'il fut impoſſible de concerter les mouvemens & les déploiemens des troupes. Les milices marchoient ſur la droite & ſur la gauche, extérieurement aux deux colonnes, n'étant point compromiſes, & longeant toujours les bois, tant du côté de Francfort, que de celui de la Skuylkill. Le Général Washington fit halte un moment avant le jour, à une croiſée de chemin qui n'étoit

pas

pas éloignée d'un demi-mille du *Piquet*, ou poſte avancé des ennemis. Là, il apprit par un dragon anglois qui s'étoit enivré & égaré, que le détachement de Billingsport venoit de rentrer. Cette nouvelle inattendue ne lui fit pas changer de deſſein; il continua ſa route à la tête de la colonne de droite, & tomba ſur le piquet des Anglois, qui fut ſurpris, mis en déroute & pouſſé juſqu'au camp, où il porta la premiere nouvelle de l'arrivée des Américains. On prit les armes, & on ſe replia à la hâte, laiſſant les tentes tendues & tous les équipages à l'abandon. Il falloit profiter de ce moment, & les François n'y auroient pas manqué; on auroit eu même bien de la peine à les empêcher, ou de ſuivre les ennemis trop loin, ou de ſe diſperſer pour piller le camp. C'eſt ici que l'on peut juger du caractere américain; peut-être cette armée, malgré ſa lenteur dans ſes manœuvres & ſon inexpérience à la guerre, méritera-t-elle les éloges des Européens. Le Général Sullivan, qui commandoit la colonne de droite, en forma tranquillement & lentement les trois brigades de tête; & après les avoir miſes en bataille, il traverſa le camp des Anglois, ſans

qu'aucun ſoldat s'arrêtât pour piller : il s'avança ainſi, laiſſant les maiſons sur la gauche & pouſſant devant lui tout ce qui faiſoit réſiſtance dans les enclos & dans les jardins ; enfin il pénétra dans la ville même, où il fut engagé pendant quelque tems avec les troupes qui défendoient une petite place près du marché.

Tandis que les choſes réuſſiſſoient ainſi vers la droite, le Général Washington, à la tête de la réſerve, eſpéroit de voir arriver ſa colonne de gauche & pourſuivoit ſa marche par la grande rue. Mais un feu de mouſqueterie, qui ſortoit d'une grande maiſon ſituée à portée de piſtolet de la rue, arrêta tout court la tête de ſes troupes. Il fut réſolu d'attaquer cette maiſon ; mais il falloit du canon, car on ſavoit qu'elle étoit bâtie en pierre, & qu'on ne pouvoit y mettre le feu. Malheureuſement on n'avoit que du canon de ſix : le Chevalier Dupleſſis-Mauduit en conduiſit deux pieces près d'une autre maiſon, qui n'étoit pas à deux cents pas de la premiere. Ce canon ne fit aucun effet : il perçoit les murailles, mais ne les abattoit pas. Le Chevalier de Mauduit, plein de cette ardeur qui, à l'âge de

seize ans, lui fit entreprendre le voyage de la Grèce pour voir les champs de bataille de *Platée* & des *Thermopyles*, & à celui de vingt, l'engagea à chercher des lauriers en Amérique, résolut alors d'attaquer de vive force cette maison, qu'il ne pouvoit réduire à coups de canon. Il proposa au Colonel Lawrens de prendre avec lui quelques hommes déterminés, & d'aller tout près de là enlever dans une grange de la paille & du foin, qu'ils amasseroient près de la porte principale pour y mettre le feu. On peut concevoir que cette idée se soit offerte à deux jeunes gens bien valeureux; mais il est difficile de croire que de ces deux nobles aventuriers, l'un soit à présent en chemin pour la France, & l'autre bien portant à Newport (1). M. de Mauduit, ne doutant pas qu'on apportât derriere lui toute la paille de la grange, s'en alla droit à une fenêtre du rez-de-chaussée qu'il enfonça, & sur laquelle il monta. A la vérité, il fut reçu à-peu-près comme cet amant qui, montant

(1) M. Lawrens a été depuis la victime d'une valeur trop inconsidérée : il a été tué en Caroline, dans une escarmouche de peu d'importance, & peu de tems avant que la paix fût signée.

par une échelle pour voir ſa maîtreſſe, trouva le mari qui l'attendoit ſur le balcon : je ne ſais ſi on lui demanda auſſi ce qu'il faiſoit là, & s'il répondit *je me promene*; mais ce que je ſais, c'eſt que tandis qu'un galant homme, le piſtolet à la main, lui propoſoit de ſe rendre, un autre moins honnête entra bruſquement dans la chambre, tira un grand coup de fuſil, lequel renverſa, non M. de Mauduit, mais l'Officier qui vouloit le prendre. Après ces légeres mépriſes & cette petite conteſtation, l'embarras étoit de ſe retirer. Il falloit s'expoſer au feu meurtrier qui ſortoit du premier & du ſecond étage : d'un autre côté, on avoit pour ſpectateurs une partie de l'armée américaine, & il auroit été ridicule de revenir en courant. M. de Mauduit, en véritable François, aima mieux s'expoſer à la mort qu'au ridicule : mais les balles reſpecterent nos préjugés ; il revint ſain & ſauf, & M. Lawrens, qui ne s'étoit pas plus preſſé que lui, en fut quitte pour une légere bleſſure à l'épaule. Je ne veux pas omettre une circonſtance qui prouve encore à quoi tient ſouvent la vie des militaires. Le Général Washington penſa que ſi l'on ſommoit le Commandant de

ce poſte, il ne feroit pas difficulté de ſe rendre : on propoſa à M. de Mauduit, de prendre avec lui un tambour, & de faire cette ſommation ; mais il fit obſerver qu'il parloit mal anglois & ne ſeroit peut-être pas entendu ; on envoya un Officier américain qui, précedé d'un tambour, & tenant un mouchoir blanc à la main, ne devoit pas courir le moindre riſque : les Anglois ne répondirent à cet Officier que par des coups de fuſil, & il fut étendu ſur le carreau.

Cependant les ennemis commençoient à ſe rallier : l'armée angloiſe avoit marché de ſon camp près de la Skuilkill pour ſecourir Germantown, & Cornwalis arrivoit à courſe de Philadelphie avec les grenadiers & chaſſeurs, tandis que le corps de réſerve des Américains perdoit ſon tems près de la maiſon de pierre, & que la colonne de gauche ſe trouvoit à peine en meſure d'attaquer. La partie étoit devenue trop inégale ; il fallut ſonger à la retraite : elle s'exécuta en bon ordre, & le Général Washington alla prendre une excellente poſition à quatre milles de Germantown ; de ſorte que le ſoir de la bataille, il ſe trouva ſix milles plus près des

ennemis qu'il n'étoit auparavant. La capacité qu'il venoit de montrer dans cette occasion, la confiance qu'il avoit inspirée à une armée qu'on croyoit découragée, & qui, semblable à l'hydre de la fable, reparoissoit avec une nouvelle tête plus menaçante encore, étonnerent les Anglois & les tinrent en respect, jusqu'à ce que la défaite de Burgoyne donnât un autre aspect à leurs affaires. C'est ce qu'on peut dire de plus favorable sur cette journée, malheureusement trop sanglante pour l'avantage que l'on en a retiré. Les militaires qui verront le local ou qui auront sous les yeux un plan exact, penseront, je crois, que l'entreprise a manqué parce qu'on lui a donné trop d'étendue. Le projet de battre d'abord le corps avancé, ensuite l'armée, & de s'emparer après de Philadelphie, étoit absolument chimérique. En effet, la ville de Germantown ayant plus de deux milles de longueur, présentoit trop d'obstacles aux attaquans, & trop de points de ralliement aux Anglois : d'ailleurs, ce n'est pas dans les pays coupés & sans avoir de cavalerie, qu'on gagne de ces grandes batailles qui détruisent ou dissipent les armées. Si le Général

Washington ſe fût contenté de marcher ſur Whitemarsh, & de couvrir ſa marche par un gros corps de troupes, qui ſe ſeroit avancé juſqu'à Germantown, il auroit ſurpris l'avant-garde angloiſe, & l'auroit forcée de ſe retirer avec perte; & ſi, content de cette eſpece de leçon, donnée à une armée victorieuſe, il ſe fût replié ſur la nouvelle poſition qu'il vouloit occuper, il auroit parfaitement rempli ſon objet, & tout l'honneur de la journée lui ſeroit reſté. Mais ſuppoſant le projet d'attaque tel qu'il fut adopté, il me paroît qu'on a fait deux fautes, aſſez excuſables, à la vérité: l'une de perdre ſon tems à mettre en bataille la colonne du Général Sullivan, au lieu de marcher tout de ſuite au camp ennemi; l'autre de s'amuſer à attaquer la maiſon de pierre. La premiere faute paroîtra très pardonnable à ceux qui ont vu les troupes américaines, telles qu'elles étoient alors: ils ſavent qu'elles n'avoient nulle inſtruction, & qu'elles étoient ſi mal diſciplinées, qu'elles ne pouvoient ni conſerver le bon ordre un marchant en colonne, ni ſe déployer enſuite quand le cas l'auroit exigé; car l'expérience, qui eſt toujours brouillée

avec M. de Menil-Durand, nous apprend que l'ordre profond eſt celui qui eſt le plus ſujet au déſordre & à la confuſion, & qui demande par conſéquent le plus de flegme & de diſcipline. La ſeconde faute ſe juſtifiera par l'eſpérance qu'on eut toujours de s'emparer de la maiſon de pierre dont on meſuroit l'importance ſur l'obſtination que les ennemis mettoient à la défendre. Il eſt sûr qu'il y avoit deux meilleurs partis à prendre; le premier de pourſuivre ſon chemin ſans s'inquiéter d'un feu de mouſqueterie, qu'on auroit toujours aſſez ralenti en détachant quelques fuſiliers pour tirer ſur les fenêtres; & le ſecond, celui de laiſſer le village ſur la gauche, pour y rentrer trois cents pas plus loin. Alors on ſe ſeroit contenté de s'emparer d'une autre maiſon vis-à-vis de celle que les ennemis occupoient: quoique cette maiſon ne ſoit pas tout-à-fait auſſi haute que la premiere, le feu qui en ſeroit ſorti auroit ſuffi pour contenir les Anglois & aſſurer la retraite en cas de beſoin.

En me permettant cette ſorte de cenſure, je ſens combien je dois me défier de mes propres lumieres, ſur-tout n'ayant pas été préſent à l'action;

mais j'ai fait les mêmes obſervations à MM. Lawrens, de Mauduit & de Gimat, & il m'a paru qu'ils ne pouvoient les réfuter. On fait la part que les deux premiers ont eue à ce combat; le troiſieme a vu pluſieurs fois le champ de bataille avec le Général Washington, qui lui a expliqué les mouvemens des deux armées, & il eſt plus en état que perſonne de bien entendre & de bien rendre ce qu'il a entendu.

Lorſque j'eus aſſez examiné la poſition de Germantown, je retournai à Philadelphie par le plus court chemin, & plus vîte encore que je n'étois venu, car il faiſoit un froid très piquant, & d'ailleurs je n'avois que le tems néceſſaire pour m'habiller & pour aller dîner avec le Chevalier de la Luzerne chez les Délégués des États du nord. Il faut ſavoir que les Délégués, ou ſi l'on veut, les Membres du Congrès, ont une taverne à eux, où ils donnent de fréquens repas; mais pour ne pas raſſembler trop de monde à-la-fois, ils ſe diviſent en deux parties, & comme on le voit, d'une maniere aſſez géographique, la ligne de démarcation étant de l'eſt à l'oueſt. Le dîner fut bon & ſimple,

& la réception qu'on nous fit, honnête & cordiale, mais sans cérémonie. Deux Délégués faisoient les honneurs, chacun à un bout de la table. M. *Duane*, Député de l'État de New-York, occupoit cette place du côté où j'étois. C'est un homme gai & ouvert, qui parle volontiers, & boit aussi sans répugnance. Je causai quelque tems, mais moins que je ne l'aurois voulu, avec M. *Charles Thompson*, Secrétaire du Congrès. Il passe avec raison pour un des hommes les plus instruits de son pays: quoiqu'il soit homme de cabinet & peu répandu dans la société, ses manieres sont polies & aimables. M. *Samuel Adams*, Député pour Massachussett-Bay, n'étoit point à ce dîner: en sortant de table, j'allai le voir. Lorsque j'entrai chez lui, je le trouvai tête-à-tête avec une jeune fille de quinze ans qui lui préparoit son thé: on ne sera pas scandalisé, si l'on sait qu'il a soixante ans au moins. Personne n'ignore en Europe, qu'il a été un des premiers auteurs de la révolution présente. J'ai éprouvé près de lui cette satisfaction qu'on a rarement dans le monde & même au théatre, de trouver la personne de l'acteur correspondante au rôle qu'il joue. Je vis

un homme tout entier à ſon objet, qui ne me parloit que pour me donner une bonne opinion de ſa cauſe & une grande idée de ſa nation. Son extérieur ſimple & meſquin ſembloit fait pour contraſter avec la force & l'étendue de ſes penſées; elles étoient toutes tournées vers la république, & ne perdoient pas de leur chaleur pour être exprimées avec méthode & préciſion, comme une armée qui marche à l'ennemi n'a pas l'air moins audacieux pour obſerver les loix de la tactique. Parmi pluſieurs faits qu'il me cita en l'honneur de ſon pays, j'en rapporterai un qui mérite de paſſer à la poſtérité: Deux jeunes ſoldats avoient déſerté de l'armée, & ils étoient retournés à la maiſon paternelle. Leur pere, indigné de cette action, les chargea de fers, & les conduiſit lui-même au Lord Stirling leur Général. Celui-ci fit ce que tout autre auroit fait à ſa place; il leur pardonna. Le pere, auſſi patriote, mais moins ſévere qu'un Romain, fut heureux de conſerver ſes enfans; cependant il en parut étonné; & s'approchant du Général: *Mylord*, lui dit-il, les larmes aux yeux, *c'eſt plus que je n'avois eſpéré: it is more than I hop'd.* Je quittai à regret M. Adams,

me promettant bien de le revoir encore, & ma ſoirée ſe termina par une viſite au Colonel *Bland*, Délégué de la Caroline. C'eſt un grand & bel homme, qui a voyagé dans les Indes occidentales, où il a appris le françois. On le dit bon militaire; maintenant il ſert ſa patrie dans le Congrès, & la ſert bien. En effet, les Délégués du ſud ont beaucoup de crédit; ils travaillent ſans relâche à attirer à eux l'attention du Gouvernement, & à éloigner toute idée d'acheter la paix à leurs dépens.

Le 3, il fit un ſi vilain tems, qu'il me fut impoſſible de ſortir; cependant je n'eus pas à me plaindre de l'emploi de cette journée : je la paſſai toute entiere à cauſer avec M. le Chevalier de la Luzerne & M. de Marbois, ou à lire des papiers intéreſſans qu'ils voulurent bien me confier. M. Huntington m'avoit prévenu que le lendemain matin, il me feroit voir la ſalle où le Congrès s'aſſemble : je m'y rendis à dix heures, & je le trouvai qui m'attendoit, accompagné de pluſieurs Délégués. Cette ſalle eſt ſpacieuſe ſans magnificence; ſon plus bel ornement eſt le portrait du Général Washington, plus grand que nature : il eſt repréſenté

en pied, dans cette attitude noble & douce qui lui eſt naturelle; des canons, des drapeaux & tous les attributs de la guerre forment les acceſſoires du tableau. On me conduiſit enſuite dans la ſalle de la Secrétairerie, qui n'a rien de remarquable que la maniere dont elle eſt meublée; les drapeaux pris ſur les ennemis y ſervent de tapiſſerie. De là, on paſſe dans la bibliotheque, qui eſt aſſez grande, mais qui n'eſt pas remplie, à beaucoup près; le peu de livres dont elle eſt compoſée, m'a paru bien choiſi. C'eſt dans l'ancien Hôtel-de-Ville que le Congrès a fait ſon établiſſement: cet édifice eſt aſſez beau; l'eſcalier ſur-tout eſt large & noble. Quant aux ornemens extérieurs, ils ne conſiſtent que dans la décoration de la porte, & dans pluſieurs tables de marbre placées au-deſſous des croiſées. J'ai remarqué une recherche dans les combles, qui m'a paru nouvelle; les cheminées ont été réléguées aux deux extrêmités du bâtiment, qui eſt un quarré long, & elles ont été conſtruites de maniere qu'elles ſont liées enſemble en forme d'arcade, repréſentant ainſi une eſpece de portique.

Après avoir pris congé du Préſident & des Dé-

légués, je retournai chez le Chevalier de la Luzerne; & comme il faiſoit un verglas affreux, je reſtai chez moi. J'y reçus la viſite de M. Wilſon, Avocat célebre, & auteur de pluſieurs pamphlets ſur les affaires préſentes. Il poſſede dans ſa bibliotheque nos meilleurs auteurs ſur le Droit public & la Juriſprudence; les œuvres du Préſident Monteſquieu & du Chancelier d'Agueſſeau y tiennent le premier rang, & il en fait ſon étude journaliere. Après le dîner, qui fut un dîner privé & à la françoiſe, j'allai voir Madame Bingham, jeune & jolie femme, âgée ſeulement de dix-ſept ans: ſon mari qui étoit là, ſuivant l'uſage américain, n'en a guere plus de vingt-cinq; il a été Agent du Congrès à la Martinique, & il en eſt revenu ſachant aſſez bien le françois, & ayant conçu beaucoup d'attachement pour M. de Bouillé. Je paſſai le reſte de la ſoirée chez Madame Powel, où je comptois bien trouver une converſation agréable; mon attente ne fut pas trompée, & je m'y oubliai aſſez longtems.

Le 5, j'allai encore à l'Hôtel-de-Ville, mais c'étoit pour aſſiſter à l'aſſemblée de l'État de Penſylvanie; car la ſalle où cette eſpece de Parlement

s'aſſemble, eſt dans le même édifice que celle du Congrès. J'étois avec M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, M. de Gimat, & tout ce qu'il y avoit de François ou de *Gallo-Américains* à Philadelphie. Nous nous plaçâmes ſur un banc vis-à-vis la chaire de l'Orateur : il avoit à ſa droite le Préſident de l'Etat ; la place des Clercs ou des Greffiers étoit le long d'une grande table qui eſt devant l'Orateur. Les débats rouloient ſur quelques tranſgreſſions, dont on accuſoit la commiſſion de la Tréſorerie. Le Conſeil exécutif fut mandé & entendu. Il n'y eut guere que le Général Mifflin qui parla ; il le fit avec eſprit & avec grace, mais avec une intention marquée de contredire le Préſident de l'État, qui n'eſt pas de ſes amis. Sa maniere de s'exprimer, ſes geſtes, ſon maintien, l'air d'aiſance & de ſupériorité qu'il conſervoit toujours, me retraçoient parfaitement ces Membres de la Chambre des communes, qui ſont accoutumés à donner le ton aux autres & à faire tout plier ſous leur opinion. L'affaire n'ayant pu être terminée dans la matinée, l'Orateur quitta la chaire ; la Chambre ſe forma en comité & s'ajourna.

La matinée n'étoit pas encore avancée, & j'avois de quoi la bien employer : j'étois attendu en trois endroits ; chez un amateur d'hiſtoire naturelle, chez un Anatomiſte & au College, ou plutôt à l'Univerſité de Philadelphie. Je commençai par le cabinet d'hiſtoire naturelle. Cette collection, aſſez petite & aſſez meſquine, eſt très renommée en Amérique, parce qu'elle n'y a pas de rivale ; elle a été formée par un Peintre Genevois, appellé M. *Cimetiere*, nom qui conviendroit mieux à un Médecin qu'à un Peintre. Ce galant homme eſt venu à Philadelphie, il y a vingt ans, pour y faire des portraits, & depuis il n'en eſt pas ſorti ; il y vit toujours garçon & toujours étranger, choſe très rare en Amérique, où l'on ne tarde pas à acquérir les deux titres de mari & de citoyen. Ce que j'ai vu de plus curieux dans ce cabinet, c'eſt une grande quantité de *vis*, eſpece de coquillage aſſez commune, dans leſquelles s'eſt moulée exactement une pierre très dure, ſemblable au *Jade*. Il ne me paroît pas douteux que ces pétrifications ſe ſoient formées par le tranſport ſucceſſif de molécules lapidifiques qui ont été voiturées par les eaux, & aggrégées

aggrégées par le concours de l'air fixe. Après avoir fatigué mes jambes & satisfait mes yeux, comme cela arrive toujours dans les cabinets d'histoire naturelle, je jugeai à propos de quitter la terre pour le ciel; c'est-à-dire en style vulgaire, que j'allai à la bibliotheque de l'Université voir une machine très ingénieuse, qui représente tous les mouvemens célestes. Je me hâte d'annoncer que je n'en ferai pas la description; car rien n'est si fatiguant ni si ennuyeux que la description d'une machine quelconque: il me suffit d'assurer qu'une partie de celle-ci expose parfaitement sur un point vertical tous les mouvemens des planettes dans leur orbite; & que l'autre, destinée seulement à représenter celui de la lune, montre de la maniere la plus sensible ses phases, ses nœuds & ses différentes latitudes. Le Président du college, & M. de *Rittenhausen*, qui a inventé & exécuté cette machine, se donnerent la peine de m'en expliquer tous les détails: ils parurent très contens de ce que je savois assez d'anglois & d'astronomie pour les entendre: sur quoi je dois observer que le dernier article est plus à la honte des Américains qu'à ma louange, l'Alma-

nach étant à-peu-près le ſeul livre d'aſtronomie qui ſoit étudié à Philadelphie. M. de Rittenhauſen eſt d'une famille allemande, comme ſon nom ſeul l'indique ; mais il eſt né à Philadelphie, où ſa profeſſion eſt d'être Horloger. C'eſt un homme très ſimple & très modeſte : ce n'eſt pas un Mathématicien de l'ordre des Euler & des d'Alembert ; mais il en ſait aſſez pour bien connoître les mouvemens des corps céleſtes. Quant à ſon talent pour les méchaniques, il ne faut pas chercher à en rendre raiſon ; on ſait que c'eſt celui de tous qui doit le moins à l'étude, & le plus à la nature : c'eſt même une choſe digne d'obſervation que, malgré le peu de rapport que l'on apperçoit entre cette diſpoſition particuliere & la délicateſſe de nos ſens, ou la perfection de nos organes, il arrive plus ſouvent qu'on naiſſe méchanicien que peintre ou muſicien. L'éducation, la rigueur même de l'éducation, a fait ſouvent des Artiſtes célebres dans ces derniers genres, & l'on n'a pas d'exemple qu'elle ait fait un Machiniſte.

Cette matinée ſembloit vouée aux ſciences, & mes courſes étoient une eſpece d'Encyclopédie : en

effet, je ne quittai la bibliotheque de l'Univerſité que pour me rendre chez un célebre Anatomiſte, appellé le docteur *Shovel*. Voici, en peu de mots, ſon hiſtoire. Il eſt né en Angleterre, il y a plus de ſoixante-dix ans : après y avoir fait ſes premieres études en médecine & en chirurgie, il alla en France pour ſe perfectionner ſous M. Winsloo. En 1734, il paſſa aux Indes occidentales, où depuis il a pratiqué la médecine, tantôt à la Barbade, tantôt à la Jamaïque ; mais toujours appliqué, toujours laborieux. Pendant la guerre de 1744, le haſard voulut qu'on amenât à la Barbade une priſe ſur laquelle il y avoit beaucoup de cire. M. Shovel profita de cette heureuſe occaſion pour faire divers eſſais d'anatomie en cire ; & il a ſi bien réuſſi, qu'il a pouſſé cet art au plus haut point de perfection. En le voyant, on a peine à comprendre qu'il ait pu accorder tant de patience & d'obſtination avec ſa vivacité naturelle ; car il ſemble que le ſoleil du tropique ait conſervé en lui toute la chaleur de la jeuneſſe. Il parle avec feu, & s'exprime en françois auſſi facilement que s'il étoit encore dans nos écoles de chirurgie. Du reſte, c'eſt un parfait original ;

ſon goût dominant eſt celui de la diſpute; il étoit Whig lorſque les Anglois étoient à Philadelphie, & il eſt devenu Tory depuis qu'ils en ſont partis; il ſoupire toujours après l'Europe, ſans ſe décider à y retourner, & déclamant ſans ceſſe contre les Américains, il reſte parmi eux. Son intention, en venant ſur le continent, étoit de rétablir ſa ſanté, afin de ſe mettre en état de traverſer les mers: c'étoit vers le tems où la guerre s'eſt allumée: depuis, il croit qu'il ne lui eſt plus libre de partir, quoique perſonne ne l'en empêche. Quant à moi, je le trouvai plus curieux que ſes anatomies qui, à la vérité, m'ont paru ſupérieures à celles de l'inſtitut de Bologne, mais inférieures à celles de Mademoiſelle *Biheron*, la cire ayant toujours un luiſant qui s'éloigne de la nature.

A la fin de cette matinée, j'étois comme une abeille qui eſt ſi chargée de miel qu'elle peut à peine regagner ſa ruche. Je revins chez le Chevalier de la Luzerne, la mémoire bien meublée; & après avoir pris une autre nourriture que celle de l'eſprit, je conſacrai ma ſoirée à la ſociété. J'étois prié à prendre du thé chez le Colonel Bland, c'eſt-

à-dire, à me trouver à une eſpece d'aſſemblée qui reſſemble aſſez aux *converſations* d'Italie ; car ici, le thé tient lieu de *rinfreſco*. M. *Rowley*, Gouverneur de la Géorgie, M. *Izard*, M. *Arthur Lee*, les deux derniers récemment arrivés d'Europe, M. de la Fayette, MM. de Noailles, de Damas, &c. étoient du nombre des invités. La ſcene étoit ornée par pluſieurs Dames ou Demoiſelles, parmi leſquelles Miſs Shippen, fille du Docteur Shippen & couſine de Madame Arnold, méritoit d'être diſtinguée. On voit qu'en Amérique les crimes des individus ne rejailliſſent pas ſur leur famille : non ſeulement le frere du Docteur Shippen avoit marié ſa fille au traître Arnold, peu de tems avant ſa défertion ; mais on croit généralement qu'étant Tory lui-même, il avoit inſpiré ſes ſentimens à ſa fille, & que les charmes de celle-ci, qui eſt auſſi très jolie, n'ont pas peu contribué à entraîner vers le crime une ame corrompue par l'avarice avant d'être dominée par l'amour.

De retour chez le Chevalier de la Luzerne, nous nous raſſemblâmes tous les Militaires françois & gallo-américains, & nous primes nos arrangemens

pour un voyage très agréable que nous commençâmes le lendemain. En effet, le 6 au matin, M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles, le Comte de Damas, le Chevalier Dupleſſis-Mauduit, MM. de Gimat & de Neville, Aides-de-Camp de M. de la Fayette, M. de Monteſquieu, M. Linch & moi, nous nous mîmes en marche pour aller à trente milles de Philadelphie voir le champ de bataille de *Brandy-Wine*. M. de la Fayette ne l'avoit pas revu depuis qu'à l'âge de vingt ans, après s'être ſéparé de ſa femme, de ſes amis, des plaiſirs du monde & de ceux de la jeuneſſe, il avoit, à mille lieues de ſa patrie, verſé la premiere goutte de ſang qu'il offroit à la gloire, ou plutôt à cette cauſe ſi noble qu'il a toujours ſoutenue depuis avec le même zèle, mais avec plus de bonheur. Nous paſsâmes la Skuylkill au ſud de Philadelphie, au même ferry où M. du Coudray ſe noya en 1777. Nous reconnûmes là les traces de quelques retranchemens que les ennemis avoient enlevés après s'être rendus maîtres de Philadelphie; & prenant enſuite ſur la gauche, nous trouvâmes à quatorze milles la petite ville de *Cheſter*. Elle eſt bâtie à l'endroit où la creek de

ce nom se jette dans la Delaware. C'est une espece de port où les vaisseaux qui remontent cette riviere relâchent quelquefois. Les maisons, qui peuvent être au nombre de quarante ou cinquante, sont jolies & bâties de pierres ou de briques. En sortant de Chester & en suivant le chemin de Brandy-Wine, on passe le pont de pierre où M. de la Fayette, tout blessé qu'il étoit, arrêta les fuyards & fit les premieres dispositions pour rallier l'armée derriere la creek. Le pays qui est au-delà n'offre aucune particularité; il ressemble au reste de la Pensylvanie, c'est-à-dire, qu'il est alterné de bois & de terreins défrichés. Il étoit déja tard lorsque nous arrivâmes à portée du champ de bataille. Comme nous ne pouvions le voir que le lendemain matin, & que nous étions trop nombreux pour rester ensemble, il fallut nous séparer en deux divisions. MM. de Gimat & de Mauduit, & mes deux Aides-de-Camp, resterent avec moi dans une auberge, à trois milles en-deçà de Brandy-Wine; & M. de la Fayette, accompagné des autres voyageurs, alla plus loin demander l'hospitalité à un Quaker nommé *Benjamin Ring*, chez

qui il avoit logé avec le Général Washington la veille de la bataille. J'allai le joindre de bonne heure le lendemain matin, & je le trouvai en grande amitié avec ſon hôte qui, tout Quaker qu'il étoit, paroiſſoit enchanté de recevoir chez lui le *Marquis*. Nous montâmes à cheval à neuf heures, munis d'un plan fait ſous les yeux du Général Howe, & gravé en Angleterre; mais nous tirâmes encore plus de lumieres d'un Major américain, à qui M. de la Fayette avoit donné rendez-vous. Cet Officier avoit été préſent au combat, & ſon habitation ſe trouvant ſur le champ de bataille même, il le connoiſſoit mieux que perſonne.

On doit ſe ſouvenir qu'en 1777, les Anglois ayant eſſayé inutilement de traverſer les Jerſeys pour ſe rendre par terre à Philadelphie, avoient été obligés de ſe rembarquer & de doubler les caps, afin d'entrer dans la baie de Cheſapeak, & de la remonter enſuite juſqu'à l'embouchure de la riviere *d'Elk*. Ils y arriverent le 25 Août, après une navigation pénible en mer, mais heureuſe dans la baie, qu'ils remonterent beaucoup plus facilement qu'ils ne s'en étoient flattés eux-mêmes. Tan-

dis que la mer, les vents & trois cents vaiſſeaux, aidoient aux manœuvres de l'armée ennemie, M. Washington étoit reſté quelques jours à Midlebrook, dans une des poſitions les plus embarraſſantes où un Général puiſſe ſe trouver. Au nord, les troupes de Burgoyne, après avoir pris Ticonderoga, s'avançoient vers Albany; au ſud, une armée angloiſe de quinze mille hommes étoit embarquée & pouvoit ſe porter, ou dans la baie de Cheſapeak, comme elle le fit, ou pénétrer par la Delaware, ou rentrer dans la riviere d'Hudſon, & la remonter juſqu'à Weſtpointe, pour donner la main à Burgoyne & couper l'armée américaine qui, de ce moment-là, auroit été pour jamais ſéparée des États de l'eſt & du nord. De toutes les chances, celle-ci étoit ſans doute la plus fâcheuſe; auſſi M. Washington n'abandonna-t-il ſa poſition qu'après avoir eu des nouvelles certaines que la flotte angloiſe avoit doublé le cap *May*. Qu'on ſe repréſente la ſituation dans laquelle ſe trouve un Général, lorſqu'obligé de comprendre dans ſon plan de défenſe un pays immenſe & une longue étendue de côtes, il ne ſait pas même, à cinquante

lieues près, où ſe porte ſon ennemi; & que, n'apprenant plus de ſes nouvelles, ni par des patrouilles, ni par des détachemens, ni même par des couriers, il ſe voit réduit à obſerver la bouſſole & à conſulter les vents avant de former une réſolution. Dès que le mouvement des ennemis fut décidé, le Général Washington ne tarda pas à mettre en marche ſon armée; je devrois dire ſes ſoldats, car un nombre de ſoldats, quelque conſidérable qu'il ſoit, ne forme pas toujours une armée. La ſienne étoit de 12,000 hommes au plus. C'eſt à la tête de ces troupes, la plupart récemment levées, qu'il traverſa en ſilence la ville de Philadelphie, tandis que le Congrès ordonnoit de combattre, & cependant faiſoit tranſporter plus loin dans les terres les archives & les papiers publics, projet ſiniſtre du ſuccès qui devoit ſuivre ſes conſeils.

L'armée paſſa la Skuylkill & vint occuper un premier camp près de *Wilmington*, ſur le bord de la Delaware. Cette poſition avoit un double objet: en effet, les vaiſſeaux de guerre, après avoir conduit le Général Howe juſqu'à la riviere d'Elk, avoient deſcendu la baie de Cheſapeak, puis re-

monté enſuite la Delaware ; & ſecondés de quelques troupes de débarquement, ils paroiſſoient vouloir en forcer les paſſages. Cependant le Général Washington ne tarda pas à s'appercevoir que la poſition qu'il avoit priſe devenoit tous les jours plus dangereuſe. Les Anglois ayant achevé leur débarquement, étoient prêts à s'avancer dans le pays ; ſon flanc droit étoit expoſé, & il découvroit à-la-fois Philadelphie & tout le Comté de Lancaſter. Il fut donc réſolu que l'armée repaſſeroit la creek de Brandy-Wine, & prendroit un camp ſur la rive gauche de cette riviere. Celui qu'on choiſit étoit certainement le meilleur qu'on pût prendre pour en diſputer le paſſage. La gauche étoit très bonne & ſe trouvoit appuyée à des bois fourrés qui ſe prolongeoient juſqu'à l'endroit où la creek ſe jette dans la Delaware. En approchant de ſon confluent, cette creek devient de plus en plus encaiſſée & difficile à guéer : ſur les deux rives, les hauteurs ſont également élevées ; mais par cela même l'avantage reſtoit toujours à celui qui défendoit le paſſage. Une batterie de canon, avec un bon parapet, etoit dirigé vers le gué de

Chadd'sford (1), & tout paroiſſoit en ſûreté de ce côté-là ; mais vers la droite le terrein étoit ſi couvert, qu'il étoit impoſſible de juger les mouvemens des ennemis & de les côtoyer, en cas qu'ils vouluſſent, comme ils ne manquerent pas de le faire, détacher un corps de troupes par leur gauche pour paſſer la riviere plus haut. La ſeule précaution qui fût permiſe conſiſtoit donc à placer cinq ou ſix brigades en échelons pour veiller ſur cette partie-là. Le Général Sullivan en eut le commandement ; il reçut ordre de côtoyer les ennemis s'ils venoient à marcher par leur gauche, & dans la ſuppoſition qu'ils réuniroient leurs forces du côté de Chadd'sford, de paſſer lui-même la riviere & de faire une puiſſante diverſion ſur leur flanc.

Lorſqu'un Général a ſu tout prévoir, qu'il a fait les meilleures diſpoſitions poſſibles, & que

(1) Dire ou écrire le gué de Chadds'ford, c'eſt faire un pléonaſme dont les oreilles accoutumées à la langue angloiſe ſeront choquées ; car *ford* en cette langue, eſt la même choſe que *gué* en françois ; mais ceux qui ne ſavent pas l'anglois, chercheront inutilement ſur la carte le gué de Chadd ; & dans le cas préſent, la clarté eſt préférable à la régularité.

dans l'action, ſon activité, ſon jugement & ſon courage répondent à la ſageſſe des meſures qu'il a priſes, n'a-t-il pas déja triomphé aux yeux de tout juge impartial ? & ſi, par des malheurs imprévus, le laurier qu'il a mérité vient à tomber de ſes mains, n'eſt-ce pas à l'Hiſtoire à le ramaſſer ſoigneuſement pour le replacer ſur ſa tête ? Eſpérons qu'elle s'acquittera de ce devoir mieux que nous, & voyons comment de ſi ſages diſpoſitions furent déconcertées par les mépriſes de quelques Officiers & l'inexpérience des troupes.

Le 11 Septembre, le Général Howe occupa les hauteurs ſur la droite de la creek : il y forma en bataille une partie de ſes troupes, & fit dreſſer quelques batteries vis-à-vis le gué de Chadd'sford, tandis que ſes troupes légeres attaquoient & pouſſoient devant elles un corps de chaſſeurs, (*Rifle-men*) qui avoit paſſé ſur la rive droite pour obſerver de plus près ſes mouvemens. Le Général Waſhington voyant que la canonade ſe prolongeoit, ſans que les ennemis ſe diſpoſaſſent à paſſer la riviere, jugea qu'ils avoient un autre objet. Il étoit inſtruit qu'une grande partie de leur armée s'étoit

portée plus haut ſur la creek & menaçoit ſa droite; il ſentit combien il étoit important de conſerver un œil attentif ſur tous les mouvemens de ce corps; mais le pays étoit ſi fourré, que les patrouilles ne pouvoient rien découvrir. Il faut obſerver que le Général Washington n'avoit qu'un très petit nombre d'hommes à cheval, & qu'il les avoit envoyés ſur la droite du côté de *Dilworth*, pour éclairer cette partie-là. Il ordonna à un Officier qu'il croyoit intelligent, de paſſer la riviere, & de faire en ſorte de ſavoir au juſte quel chemin prenoit le Lord Cornwalis; car c'étoit lui qui commandoit ce corps ſéparé: l'Officier revint, & aſſura que Cornwalis marchoit par ſa droite pour rejoindre *Knypauzen* du côté de Chadd'sford. Suivant ce rapport, l'attaque paroiſſoit déterminée vers la gauche. Un autre Officier fut encore envoyé: celui-là rapporta que Cornwalis avoit changé de direction, & qu'il s'avançoit à grands pas par le chemin qui mene au gué de *Jeffries*, à deux milles plus haut que *Birmingham's-church*. Auſſi-tôt le Général Sullivan eut ordre d'y marcher avec toutes les troupes de la droite. Malheureuſement les chemins étoient mal

reconnus & n'étoient pas du tout ouverts : le Général Sullivan eut beaucoup de peine à traverſer les bois, & lorſqu'il en ſortit pour gagner une petite hauteur qui eſt près de Birmingham'schurch, il trouva que les colonnes angloiſes montoient la même hauteur du côté oppoſé. Ce n'étoit pas une petite affaire de mettre en bataille des troupes comme les ſiennes ; il n'eut le tems ni de choiſir ſa poſition, ni de former ſa ligne. Les Anglois gagnerent la hauteur, pouſſerent les Américains ſur les bois, & les ſuivirent juſqu'à la liſiere de ces bois, où ils acheverent de les diſperſer.

Pendant le peu de tems que dura cette eſpece de déroute, Lord Stirling & M. *Conway* avoient eu celui de former leur brigade dans un terrein aſſez avantageux : c'eſt une eſpece de mamelon, couvert en partie par les bois auxquels il eſt adoſſé. Ces mêmes bois protégeoient ſa gauche, & ſur la droite du mamelon, mais un peu en arriere, ſe trouvoit la ligne de Virginie, qu'on avoit miſe en bataille ſur un lieu un peu élevé & au bord d'une eſpece de futaie. La colonne de gauche des ennemis, qui n'avoit pas été engagée avec Sullivan, ſe

déploya rapidement & marcha à ces troupes avec autant d'ordre que de vivacité & de courage. Les Américains firent un feu très vif, qui n'arrêta pas les Anglois, & ce ne fut que lorsque ceux-ci furent à vingt pas d'eux, qu'ils lâcherent pied & se jetterent dans les bois. Lord Stirling, M. de la Fayette & le Général Sullivan lui-même, après la défaite de sa division, étoient venus combattre avec ce corps de troupes, dont le poste étoit le plus important & la résistance plus longue. C'est là que M. de la Fayette fut blessé à la jambe gauche; il étoit pour lors occupé à rallier les troupes, qui commençoient à s'ébranler. Sur la droite, la ligne de Virginie fit quelque résistance; mais les Anglois avoient gagné une hauteur d'où leur artillerie les prenoit en écharpe : ce feu dut être très vif, car la plupart des arbres portent l'empreinte des boulets ou des balles de cartouches. Les Virginiens plierent à leur tour, & la droite fut alors entiérement découverte.

Quoiqu'il y eût près de trois milles de là à Chadd'sford, le Général Knypauzen entendit le bruit de l'artillerie & de la mousqueterie, &, jugeant

jugeant que l'affaire étoit ſérieuſement engagée, la confiance qu'il avoit dans les troupes angloiſes & Heſſoiſes lui fit conclure qu'elles étoient victorieuſes. Vers cinq heures du ſoir, il deſcendit des hauteurs ſur deux colonnes (1), l'une au gué de *John*, qui tourna la batterie des Américains, & l'autre plus bas, au gué de Chadd'sford. Celle-ci marcha droit à la batterie & s'en empara : alors le Général Waine, dont la brigade étoit en bataille, la gauche à une hauteur & la droite tirant vers la batterie, replia cette droite & garnit les hauteurs, faiſant ainſi une eſpece de changement de front. Dans un pays où il n'y a ni colonnes ouvertes ni poſitions ſucceſſives à prendre en cas de malheur, il eſt difficile de faire aucune diſpoſition de retraite. Les différens corps qui avoient été battus ſe précipiterent tous dans le chemin de Cheſter, où ils ne firent qu'une colonne, l'artillerie, les bagages

(1) Pluſieurs perſonnes, entr'autres des Officiers anglois priſonniers que j'ai queſtionnés, aſſurent que le corps de Knypauzen ne paſſa la riviere que ſur une ſeule colonne au gué de Chadd ; mais qu'il ſe ſepara enſuite en deux parties, dont l'une tourna la batterie, & l'autre l'attaqua de front.

& les troupes étant confuſément mêlés. A l'entrée de la nuit, le Général Waine ſuivit auſſi ce chemin, mais en meilleur ordre, & les Anglois, contens de leur victoire, n'inquiéterent pas ſa retaite.

Telle eſt l'idée que je me ſuis faite de la bataille de Brandy-Wine, d'après ce que j'ai entendu dire au Général Washington lui-même, à MM. de la Fayette, de Gimat & de Mauduit, & aux Généraux Waine & Sullivan. Je dois cependant obſerver qu'on ne s'accorde pas généralement ſur quelques détails : pluſieurs perſonnes prétendent, par exemple, que Knypauzen, après avoir paſſé la riviere, continua de marcher ſur une ſeule colonne qui ſe dirigea ſur la batterie, & le plan anglois ne marque que celle-là ; mais il donne une fauſſe direction à cette colonne, & d'ailleurs, le Général Washington & le Général Waine m'ont aſſuré qu'il y en avoit eu deux, & que celle de gauche avoit tourné la batterie, qui ſans cela, n'auroit pas été emportée. Il eſt également difficile de reconnoître ſur le plan tout le terrein ſur lequel Cornwalis a combattu. Les relations des deux côtés ne donnent guere plus de lumieres ;

ainſi j'ai été obligé de conclure d'après les différens récits, & de n'en ſuivre aucun.

Tandis que nous examinions le champ de bataille dans le plus grand détail, nos domeſtiques étoient allés à Cheſter nous faire préparer un dîner & un logis ; nous les ſuivîmes d'aſſez près, & nous y arrivâmes à quatre heures après-midi. Le chemin ne me parut pas long, car le haſard ayant un peu ſéparé du reſte de la troupe M. de la Fayette, le Vicomte de Noailles & moi, nous commençâmes une converſation fort agréable, qui ne finit qu'à Cheſter. Je leur fis obſerver qu'après n'avoir parlé d'autre choſe que de guerre pendant trois heures, nous avions tout de ſuite changé d'objet pour ne nous entretenir que de Paris & de toutes ſortes de détails relatifs à nos ſociétés particulieres. Cette tranſition étoit toute françoiſe, mais elle ne prouve pas que nous aimions moins la guerre que les autres peuples ; elle prouve ſeulement que nous aimons mieux nos amis. A peine fûmes-nous arrivés à Cheſter, que nous vîmes deſcendre des barges ou bateaux de l'État, que le Préſident nous envoyoit pour nous ramener à Phila-

delphie, notre projet étant de remonter le lendemain la Delaware, pour examiner les forts de *Redbank* & de *Mifflin*, ainſi que tous les autres poſtes qui avoient ſervi à la défenſe de cette riviere. Un Officier de la marine américaine, qui étoit venu ſur ces barges & qu'on avoit chargé de nous conduire, nous apprit que le matin même il étoit arrivé à Philadelphie deux vaiſſeaux qui venoient de l'Orient, après une traverſée de trente-cinq jours. L'eſpérance d'avoir quelques lettres ou quelques nouvelles d'Europe, penſa nous faire rompre nos projets & nous décider à partir ſur-le-champ pour Philadelphie; mais comme il faiſoit très beau tems, & que le lendemain matin nous devions avoir la marée pour nous, ce qui rendoit notre voyage beaucoup plus facile, nous réſolûmes de reſter à Cheſter, & M. de la Fayette ſe contenta d'envoyer un homme à cheval à Philadelphie, pour demander des nouvelles & rapporter ſes lettres en cas qu'il en eût. Ce courier fut de retour avant neuf heures; il n'étoit porteur que d'un ſeul billet de M. de la Luzerne, par lequel nous apprîmes qu'il n'étoit arrivé aucune lettre par

ces vaiſſeaux ; mais que les Capitaines aſſuroient que M. de Caſtries étoit Miniſtre de la Marine.

Pendant que le courier alloit & revenoit, nous nous étions rendus à l'auberge où l'on avoit préparé notre dîner & nos logis. L'extérieur de cette maiſon n'étoit pas impoſant, & pluſieurs perſonnes faiſoient déja des diſpoſitions pour s'établir ailleurs, lorſqu'après un plus mûr examen, nous trouvâmes qu'il y avoit une place très ſuffiſante pour douze maîtres, à-peu-près autant de domeſtiques & dix-neuf chevaux. Notre compagnie s'étoit augmentée du Major que nous avions rencontré ſur le champ de bataille de Brandy-Wine, & de l'Officier qui nous avoit amené les barges. On nous ſervit un excellent dîner, & on nous donna de très bon vin (1). Le thé, qui ſuivit de près le dîner, réuſſit

(1) On a oublié d'avertir dans la premiere édition de ces voyages, que ſi l'Auteur a parlé ſouvent des auberges & de la chere qu'il y a faite, ce n'eſt pas ſans deſſein qu'il eſt entré dans ces détails, qu'on trouve pourtant dans tous les Journaux, & qui leur donnent cet air de ſimplicité & même de naïveté qui juſqu'ici avoit paru conſtituer le caractere de ce genre d'ouvrage. En effet, ſon objet a toujours été de donner une idée juſte de l'état où étoit alors le pays dans lequel il voyageoit, ſoit que le peu de reſſource que ce pays offroit

auſſi bien; de ſorte que toute la jeuneſſe avec laquelle je voyageois fut de très bonne humeur, & tellement en gaîté, qu'elle ne ceſſa de rire, de chanter & même de danſer pendant toute la ſoirée. Les gens de la maiſon, qui ne voyoient dans cette compagnie que deux Officiers-Généraux, l'un François & l'autre Américain, accompagnés de leur *famille*, & non une ſociété d'amis joyeux de ſe trouver réunis dans un autre hémiſphere, ne comprenoient pas qu'on pût être ſi gai ſans être ivre, & nous croyoient des gens deſcendus de la lune. Cette ſoirée, qui fut prolongée juſqu'à onze heures, ſe termina heureuſement; car nous eûmes de très bons lits, & tels qu'on les pourroit trouver dans une maiſon de campagne bien meublée. Nous les quittâmes à ſix heures du matin, pour nous

---

peignit les malheurs de la guerre, ou la ſimplicité d'un nouvel établiſſement, ſoit que l'aiſance, le luxe même, qu'il rencontroit quelquefois, établiſſent un contraſte frappant avec la détreſſe générale, ou avec l'opinion qu'on ſe formoit en Europe d'un peuple qu'on croyoit encore dans l'enfance. Le vin étant un article de luxe en Amérique, & même en Angleterre, dès qu'on en a trouvé dans une auberge, c'eſt à-peu-près comme ſi on obſervoit en voyageant en France, qu'on a logé dans des chambres meublées de damas &

raſſembler dans la ſalle à manger, où l'on avoit préparé, aux lumieres, un très bon déjeûner. A ſept heures, nous nous embarquâmes, & traverſant la Delaware, en la remontant un peu, nous abordâmes à *Billings'port*. C'eſt un fort qui a été conſtruit en 1779, pour appuyer la gauche de la premiere barriere des chevaux de friſe, deſtinés à fermer le paſſage de la riviere. Ce poſte ne fut d'aucune utilité, car les fortifications ayant été commencées ſur un plan trop étendu pour le nombre de troupes dont on pouvoit diſpoſer, on jugea à propos de l'abandonner. Depuis on les a réduites, & on a d'autant mieux fait, qu'on s'eſt éloigné ainſi de quelques points par leſquels le fort étoit commandé. La ſituation préſente des affaires n'attirant point l'attention de ce côté-là, les fortifications ſont un peu négligées. Il y avoit pour toute batterie un aſſez bon obuſier de fonte & cinq pieces de

ornées de glace; ou encore, qu'on a rencontré ſur ſon chemin des gens qui, avec une curioſité très avide, & un très grand beſoin de juger, ont pourtant trouvé bon qu'on les mît à portée de ſatisfaire l'un & l'autre; car tout ce qui eſt rare eſt également digne d'obſervation.

canon de 18, que le Major *Amſtrong*, qui commande ſur la riviere, & qui étoit venu me recevoir, fit tirer à mon arrivée. Lorſqu'on aura plus d'argent & de loiſir, on fera bien de ne pas négliger ce poſte, ainſi que tous ceux qui peuvent ſervir à la défenſe de la riviere. En effet, cette guerre-ci une fois terminée, on ne verra plus d'armées européennes ſur le continent, & tout ce qu'on aura à craindre de l'Angleterre, en cas qu'on vienne à ſe brouiller avec elle, ſe bornera à quelques expéditions maritimes, dont l'unique but ſera de détruire des vaiſſeaux, de ravager le pays, & même de brûler les villes qui ſe trouveront à portée de la mer. Malheureuſement Billing'sport appartient à l'État des Jerſeys, qui n'en peut tirer aucun avantage; & celui de Penſylvanie, dont il feroit la ſûreté, n'a d'autres voies à employer que ſes propres inſtances & les recommandations du Congrès, qui ne ſont pas toujours écoutées. Quoi qu'il en ſoit, Philadelphie a pris d'autres précautions pour ſa défenſe. Celles-ci ne dépendent que de l'État de Penſylvanie, & cet avantage ſe trouve réuni à celui d'une excellente poſition, dont on ne tardera pas

à faire un fort inexpugnable ; je veux parler du fort Miffliu, où nous allâmes en fortant de Billing's-port, & toujours en remontant la riviere. L'île fur laquelle ce fort a été conftruit, & celle appellée *Mud-Iſland*, appuient la droite d'une feconde barriere de chevaux de friſe, dont la gauche eſt défendue par celui de *Redbank ;* mais il faut obſerver que la barriere ne fermoit que le grand canal de la riviere, ſeul chemin par lequel on croyoit que les vaiſſeaux puſſent paſſer. Près de la rive droite ſe trouve une île, longue à-peu-près de deux milles, & dont le ſol, ainſi que celui de la plupart des îles de la Delaware, eſt ſi bas, qu'à marée haute, on ne voit que la tête des roſeaux dont elle eſt couverte ; ſon nom eſt *Hog-Island.* Entre cette île & le continent, un petit paſſage reſte ouvert ; mais on s'étoit toujours perſuadé qu'il n'y avoit pas aſſez d'eau pour qu'aucun bâtiment portant du canon pût y paſſer. A l'extrêmité de ce canal & en le remontant, on laiſſe ſur ſa gauche un terrein marécageux, tellement entouré par des creeks & des navilles, qu'il forme une véritable île, appellée *Province-Island.* Ce poſte

étoit au pouvoir des ennemis : ils y avoient établi des batteries qui incommodoient celles de l'île Mifflin, mais pas assez cependant pour forcer les Américains à l'abandonner.

L'armée angloise se trouvoit alors dans une singuliere position : elle avoit acheté & maintenu la possession de Philadelphie au prix de deux batailles sanglantes ; mais elle restoit enfermée entre la Skuylkill & la Delaware, ayant devant elle l'armée de Washington qui la tenoit en respect, & derriere elle plusieurs forts occupés par les Américains, qui lui fermoient ainsi le passage de la Delaware. Cependant il falloit nourrir une grande ville & une armée entiere ; il étoit donc nécessaire de s'ouvrir le chemin de la mer, & de s'assurer la navigation de la riviere. Toutes les fois qu'on se rappelle les obstacles innombrables que les Anglois ont eu à surmonter dans la guerre présente, on a peine à s'expliquer les succès qu'ils ont obtenus ; mais si l'on vient à réfléchir à tous les événemens imprévus qui ont trompé l'attente des Américains & déconcerté les mesures les mieux prises, on demeure persuadé qu'ils étoient voués à

la deſtruction, & que l'alliance de la France a pu ſeule opérer leur ſalut. Dans ce voyage, en particulier, chaque inſtant m'en offroit la preuve. Lorſqu'on me montra la place où l'*Auguſta*, vaiſſeau de ſoixante-quatre canons, avoit pris feu & ſauté en l'air en voulant forcer les chevaux de friſe, & que plus loin j'appercevois les reſtes du *Merlin*, vaiſſeau de vingt-deux canons, qui, dans la même action, s'échoua & fut brûlé par les Anglois eux-mêmes, tandis que les Heſſois perdoient inutilement cinq ou ſix cens hommes devant le fort de Redbank, il me ſembloit voir l'armée angloiſe affamée dans Philadelphie, ſe retirer honteuſement & péniblement à travers les Jerſeys, & mon imagination jouiſſoit déja du triomphe des Américains. Mais tout-à coup la ſcène changeoit à mes yeux, & je ne voyois plus que la fatalité, qui raſſembla vers le canal de Hog-Island les eaux contrariées depuis longtems par les chevaux de friſe; & je me rappellois avec douleur que, le 15 Novembre, trois ſemaines après les attaques infructueuſes dont je viens de parler, les Anglois réuſſirent à faire paſſer ſur la barre de ce canal le *Vigilant* & un

autre petit vaiſſeau de guerre ; qu'ils remonterent ainſi la riviere, & tournerent le fort Mifflin dont ils prirent les batteries à revers, & qu'alors il n'y eut plus d'autre parti à prendre que d'abandonner de toute part la défenſe des chevaux de friſe, pour ſe retirer précipitamment par la rive gauche de la Delaware.

Les Américains, inſtruits par une triſte expérience, ont prévenu pour l'avenir le malheur qui leur a coûté ſi cher. Je vis avec plaiſir qu'on travailloit à étendre les fortifications de l'île Mifflin, de façon que le fort ſera fermé de toute part, & de toute part auſſi environné de la Delaware qui lui ſervira de foſſé : des ſouterrains à l'épreuve de la bombe devant encore offrir un aſyle aſſuré à la garniſon, on pourra déſormais conſidérer ce fort comme inexpugnable. C'eſt M. du Portail qui en a donné le plan ; le Major Amſtrong me le fit voir ſur le lieu même, & je trouvai qu'il répondoit parfaitement à la juſte réputation de ſon auteur.

Il nous reſtoit à viſiter le fort de Redbanck : pour y aborder, il fallut traverſer de nouveau le canal de la Delaware, qui a dans cet endroit près

d'un mille de largeur. Celui qui devoit nous en faire les honneurs étoit impatient d'y arriver. Nous nous étions fait un amuſement de l'aſſurer que la matinée étant déja avancée & la marée prête à deſcendre, nous ſerions obligés d'omettre Redbanck, & de retourner tout droit à Philadelphie. Ce conducteur, que nous nous plaiſions à tourmenter, étoit M. Dupleſſis Mauduit, qui, à-la-fois Ingénieur & Officier d'artillerie, avoit été chargé alors d'arranger ce poſte & de le défendre, ſous les ordres du Colonel *Green*. En deſcendant de notre bateau, il nous propoſa de nous conduire chez un Quaker, dont la maiſon eſt à une demi-portée de fuſil du fort, ou plutôt des reſtes du fort; car il eſt actuellement détruit, & il en reſte à peine les reliefs. Cet homme, nous dit M. de Mauduit, eſt un peu tory; j'ai été obligé de lui abattre ſa grange & de couper ſes arbres fruitiers; mais il ſera bien aiſe de voir M. de la Fayette, & il nous recevra bien. Nous le crûmes ſur ſa parole; mais jamais attente ne fut mieux trompée. Nous trouvâmes notre Quaker aſſis au coin de ſon feu, occupé à nétoyer des herbes : il reconnut M. de

Mauduit, qui lui nomma M. de la Fayette & moi ; mais il ne daigna pas lever ſes yeux, ni répondre à aucun des propos de notre introducteur, qui furent d'abord des complimens & enſuite des plaiſanteries. Après le ſilence de *Didon*, je n'en connois pas de plus ſévere. Nous prîmes aiſément notre parti ſur cette mauvaiſe réception, & nous nous acheminâmes vers le fort. Nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous trouvâmes une petite élévation de terre, ſur laquelle étoit placée verticalement une pierre qui portoit cette inſcription : *Ici eſt enterré le Colonel Donop*. M. de Mauduit ne put s'empêcher de donner quelques regrets à ce brave homme, qui mourut entre ſes bras deux jours après l'action : il nous aſſura que nous ne pouvions plus faire un pas ſans fouler aux pieds les reſtes de quelque Heſſois : en effet on en avoit enterré près de trois cents en avant du foſſé.

Le fort de Redbanck étoit deſtiné, comme je l'ai dit plus haut, à appuyer la gauche des chevaux de friſe. Dans cet endroit, la Delaware eſt eſcarpée ; mais cet eſcarpement même permettoit d'approcher du fort, à couvert & ſans être expoſé au

feu des batteries. Pour parer à cet inconvénient, pluſieurs galeres armées de canons, & deſtinées à défendre les chevaux de friſe, avoient pris leur poſte le long de l'eſcarpement, & le voyoient à revers. Les Américains, peu inſtruits dans l'art des fortifications, & toujours portés à entreprendre des ouvrages au-deſſus de leurs forces, avoient donné trop d'étendue à ceux de Redbanck. Lorſque M. de Mauduit eut obtenu d'y être envoyé avec le Colonel Green, il ſe hâta de réduire ces fortifications, en faiſant une coupure de l'oueſt à l'eſt, qui les transforma en une eſpece de groſſe redoute à-peu-près pentagone. Un bon rempart en terre, fraiſé à hauteur du cordon, un foſſé & un abattis en avant du foſſé, faiſoient toute la force de ce poſte, où l'on avoit placé trois cents hommes & quatorze pieces de canon. Le 22 Octobre, on eut nouvelle dans la matinée, qu'un détachement de deux milles cinq cents Heſſois s'avançoit; bientôt après on le vit paroître ſur la liſiere d'un bois qui ſe trouve au nord de *Redbanck*, à-peu-près à une portée de canon. On ſe préparoit à ſe défendre, lorſqu'un Officier heſſois s'avança précédé d'un

tambour : on le fit approcher ; mais sa harangue fut si insolente qu'elle ne servit qu'à irriter la garnison & à lui inspirer plus de résolution. « *Le Roi* » *d'Angleterre*, dit-il, *ordonne à ses sujets rebeles* » *de mettre bas les armes, & ils sont prévenus* » *que si on attend le combat, on ne fera de quar-* » *tier à personne* ». La réponse fut, qu'on acceptoit le marché, & qu'il n'y auroit de quartier d'aucun côté. A quatre heures après-midi, les Hessois firent un feu très vif, d'une batterie de canon qu'ils avoient établie, & bientôt après ils déboucherent & marcherent au premier retranchement ; ils le trouverent abandonné, mais non pas détruit ; de sorte qu'ils crurent en avoir chassé les Américains. Alors ils crierent *Victoria*, firent tourner leurs chapeaux en l'air & s'avancerent vers la redoute. Le même tambour qui, peu d'heures auparavant, étoit venu sommer la garnison & avoit paru aussi insolent que son Officier, marchoit à la tête battant la charge ; il fut renversé par terre, ainsi que cet Officier, au premier coup que l'on tira. Cependant les Hessois avançoient toujours en dedans de l'ancien retranchement, laissant la riviere

riviere ſur la droite : ils étoient déja parvenus à l'abattis, & s'efforçoient d'en arracher ou d'en couper les branches, lorſqu'ils furent accablés d'une grêle de coups de fuſils, qui les prenoient de front & en flanc; car le haſard avoit fait qu'une partie de la courtine de l'ancien retranchement, qui n'avoit pas été détruite, formoit un ſaillant à l'endroit même de la coupure. M. de Mauduit avoit imaginé d'en faire une eſpece de caponiere, & il y avoit jetté du monde qui prenoit en flanc la gauche des ennemis, & qui leur tiroit à brûle-pourpoint. On voyoit à chaque inſtant les Officiers rallier leurs ſoldats, remarcher à l'abattis & tomber au milieu des branches qu'ils s'efforçoient de couper. On diſtingua le Colonel Donop à l'Ordre dont il portoit les marques, à ſa belle figure & à ſon courage; on le vit tomber comme les autres. Les Heſſois, repouſſés par le feu de la redoute, eſſayerent de s'en garantir en attaquant du côté de l'eſcarpement; mais le feu des galeres les renvoya encore, après leur avoir tué beaucoup de monde: enfin ils quitterent priſe, & regagnerent les bois en déſordre.

Voilà ce qui se passoit du côté du nord. Une autre colonne attaquoit du côté du sud, &, plus heureuse que la premiere, elle passa l'abattis, traversa le fossé & monta la berme; mais elle fut arrêtée par la fraise, & M. de Mauduit étant accouru à cet endroit dès qu'il eut vu que la premiere attaque commençoit à plier, la seconde fut obligée d'en faire autant. Cependant on n'osoit encore sortir du fort & l'on craignoit toujours quelque surprise; mais M. de Mauduit voulut faire replacer quelques palissades qui avoient été arrachées : il sortit avec un petit nombre de soldats, & il fut bien surpris de voir une vingtaine de Hessois debout sur la berme, & collés contre le talus du parapet. Ces soldats, qui avoient eu le courage d'aller jusques là, sentirent qu'il y avoit encore plus de péril à s'en retourner, & ne jugerent pas à propos de s'y exposer; on les prit & on les amena dans le fort. Après avoir rétabli les palissades, M. de Mauduit s'occupa de faire raccommoder les abattis; il sortit encore avec un détachement, & c'est alors qu'il vit, autant que l'obscurité de la nuit pût le permettre, le déplo-

rable ſpectacle des morts & des mourans, qui étoient entaſſés les uns ſur les autres. Une voix s'éleva du milieu des cadavres, & dit en anglois : *Qui que vous ſoyez, tirez-moi d'ici.* C'étoit celle du Colonel Donop. M. de Mauduit le fit prendre par ſes ſoldats & le fit porter dans le fort, où il ne tarda pas à être reconnu. Il avoit la hanche fracaſſée ; mais ſoit que les Américains ne regardaſſent pas ſa bleſſure comme mortelle, ſoit qu'ils fuſſent échauffés par le combat, & encore irrités des menaces qu'on leur avoit faites quelques heures auparavant, ils ne purent s'empêcher de dire tout haut : *Eh bien ! eſt-il décidé qu'on ne fera point de quartier? Je ſuis entre vos mains*, répondit le Colonel, *vous pouvez vous venger.* M. de Mauduit n'eut pas de peine à impoſer ſilence, & ne s'occupa plus que des ſoins qu'on pouvoit donner au bleſſé. Celui-ci s'appercevant qu'il parloit mal anglois, lui dit : *Monſieur, vous me paroiſſez etranger ; qui êtes-vous ?* — *Officier françois*, répartit l'autre. *Je ſuis content*, répliqua Donop en ſe ſervant de notre langue, *je meurs entre les bras de l'honneur même.* Le lendemain il fut tranſporté

dans la maiſon du Quaker, où il vécut trois jours, pendant leſquels il s'entretint ſouvent avec M. de Mauduit. Il lui dit qu'il étoit, depuis longtems, ami de M. de Saint-Germain; qu'il vouloit en mourant lui recommander ſon vainqueur & ſon bienfaiteur. Il demanda du papier, & écrivit une lettre qu'il remit à M. de Mauduit, exigeant de lui, pour dernier ſervice, de l'avertir lorſqu'il ſeroit prêt à mourir. Bientôt celui-ci fut obligé de s'acquitter de ce triſte devoir: *C'eſt finir de bonne heure une belle carriere*, dit le Colonel; *mais je meurs victime de mon ambition & de l'avarice de mon Souverain.* Quinze Officiers bleſſés avoient été trouvés comme lui ſur le champ de bataille; M. de Mauduit eut la ſatisfaction de les conduire lui-même à Philadelphie, où il fut très bien reçu du Général Howe. Par un haſard aſſez ſingulier, il ſe trouva que ce jour-là même, les Anglois avoient appris indirectement la capitulation de Burgoyne, dont il étoit mieux inſtruit qu'eux. Ils faiſoient ſemblant de n'en rien croire: *Vous qui êtes François*, lui diſoient-ils, *parlez-nous franchement, croyez-vous que cela ſoit poſſible? Je*

sais, dit-il, *que le fait eſt vrai; vous l'expliquerez comme vous voudrez.*

Peut-être me ſuis-je trop étendu ſur cet événement; mais du moins je n'aurai point à m'excuſer auprès de ceux qui partageront la douce ſatisfaction que j'éprouve à fixer mes yeux ſur les lauriers de l'Amérique, & à reconnoître des François parmi ceux qui les ont cueillis. Maintenant je me hâte de retourner à Philadelphie, où je n'eus à mon arrivée que le tems de m'habiller pour aller dîner chez M. le Chevalier de la Luzerne, & mes compagnons de voyage chez M. Huntington, Préſident du Congrès. Madame Huntington, groſſe femme d'aſſez bonne mine, mais déja d'un certain âge, fit les honneurs du dîner, c'eſt-à-dire qu'elle ſervit tout le monde & ne parla à perſonne. Je ne reſtai pas longtems après le dîner, parce que j'avois un petit rendez-vous en bonne fortune, auquel je ne voulois pas manquer. On trouvera ſans doute qu'il vient fort à-propos pour jetter quelques variétés dans ce Journal; mais je dois avouer que ce rendez-vous étoit avec M. Samuel Adams. Nous nous étions promis à notre derniere entrevue de prendre

une soirée pour causer tranquillement tête-à-tête, & celle-ci avoit été choisie. Notre entretien commença par un article dont il auroit pu s'épargner la discussion ; c'est la justice de la cause qu'il soutient. Je crois fermement que le Parlement d'Angleterre n'avoit aucun droit de taxer l'Amérique sans son consentement, mais je crois encore plus que lorsqu'un peuple entier dit, *je veux être libre*, il est difficile de lui démontrer qu'il a tort. Quoi qu'il en soit, M. Adams me prouva d'une maniere très satisfaisante, que la nouvelle Angleterre, qui comprend les États de Massachusset, New-Hampshire, Connecticut & Rhode-Island, n'avoit été peuplée dans aucune vue de commerce & d'agrandissement, mais seulement par des particuliers qui fuyoient la persécution, & cherchoient au bout du monde un asyle où il leur fût libre de vivre selon leurs opinions ; que c'étoit de leur propre mouvement que ces nouveaux colons s'étoient mis sous la protection de l'Angleterre ; que les rapports mutuels qui naissoient de cette connexion, avoient été exprimés dans les chartes, & que jamais le droit d'imposer & d'exiger

un revenu quelconque n'y avoit été compris.

De cet objet nous passâmes à un autre plus intéressant, c'est la forme de gouvernement qu'il convenoit de donner à chaque État ; car ce n'est qu'en faveur de l'avenir qu'il faut s'occuper du passé. La révolution est faite, & la République commence ; celle-ci est un enfant qui vient de naître, il s'agit de le nourrir & de l'élever. Je témoignai à M. Adams quelqu'inquiétude sur les bases qu'on avoit prises en formant les nouvelles constitutions, & particulierement celle de Massachusset. Chaque citoyen, lui dis-je, chaque homme qui paie les impositions, a droit de vôter dans l'élection des représentans, lesquels forment le corps législatif, & ce qu'on peut appeller le *Souverain.* C'est très bien pour le moment présent, parce que tout citoyen est à-peu-près également aisé, ou peut le devenir en peu de tems ; mais les succès du commerce, & même ceux de l'agriculture, introduiront parmi vous les richesses, & les richesses ameneront l'inégalité des fortunes & des propriétés. Or par-tout où cette inégalité existera, la véritable force sera toujours du côté

de la propriété ; de sorte que si l'influence dans le gouvernement n'est pas mesurée sur cette propriété, il y aura toujours une contradiction, un combat entre la forme du gouvernement & sa tendance naturelle ; le droit sera d'un côté & la force de l'autre : alors la balance ne pourra plus exister qu'entre ces deux points également dangereux, l'aristocratie & l'anarchie. D'ailleurs la valeur idéale des hommes n'est jamais que comparative : un particulier sans biens est un citoyen mal aisé, quand l'État est pauvre ; placez un riche auprès de lui, il devient un *manant*. Que deviendra donc un jour le droit d'élection dans cette classe de citoyens ? La source des troubles civils, ou celle de la corruption, peut-être même toutes les deux à-la-fois. Voici à-peu-près la réponse de M. Adams : Je sens très bien la force de vos objections ; nous ne sommes pas ce que nous devons être ; ainsi nous devons travailler plutôt pour l'avenir que pour le moment actuel. Je fais bâtir une maison de campagne, & j'ai des enfans en bas âge ; sans doute que je dois disposer leurs logemens pour le tems où ils seront grands & où ils se

marieront : mais nous n'avons pas négligé cette précaution. Premiérement, je dois vous dire que cette nouvelle conſtitution a été propoſée & acceptée de la maniere la plus légale dont il y ait eu d'exemple depuis Lycurgue. Un comité choiſi parmi les membres du corps législatif, alors exiſtant, & qu'on pouvoit regarder comme un gouvernement proviſionnel, fut nommé pour travailler à la confection des nouvelles loix. Dès qu'il eut rédigé ſon plan, on demanda à chaque comté ou diſtrict, de nommer un comité pour examiner ce plan : il leur étoit recommandé de le renvoyer au bout d'un certain tems, avec leurs obſervations. Ces obſervations ayant été diſcutées par le comité, & les changemens jugés néceſſaires ayant été faits, on renvoya le projet à chaque comité particulier. Lorſqu'ils l'eurent tous approuvé, ils reçurent ordre de le communiquer au peuple, *at large*, c'eſt-à-dire en général, & de lui demander ſon ſuffrage. Si les deux tiers des votans l'approuvoient, il devoit avoir force de loi & être regardé comme l'ouvrage du peuple même. On compta juſqu'à vingt-deux mille ſuffrages, parmi leſquels

une beaucoup plus grande proportion que les deux tiers fut en faveur de la nouvelle conſtitution. Or voici ſur quels principes elle a été établie : Un État n'eſt libre que lorſque chaque citoyen n'eſt obligé par aucune loi quelconque, à moins qu'il ne l'ait approuvée ou par lui-même, ou par ſes repréſentans ; mais pour repréſenter un autre homme, il faut avoir été élu par lui ; donc tout citoyen doit avoir part aux élections. D'un autre côté, ce ſeroit inutilement que le peuple auroit le droit d'élire ſes repréſentans, s'il étoit aſtreint à ne les choiſir que dans une claſſe particuliere. Il a donc fallu ne pas exiger une trop grande propriété, pour acquérir le droit d'être *repréſentant du peuple*. Ainſi la Chambre des repréſentans, qui forme le corps législatif & le véritable *Souverain*, eſt le peuple même repréſenté par ſes délégués. Juſqu'ici le gouvernement eſt purement démocratique ; mais c'eſt la volonté du peuple permanente & éclairée qui doit faire loi, & non les paſſions, les ſaillies auxquelles il n'eſt que trop ſujet. Il eſt néceſſaire de modérer ſes premiers mouvemens, de le forcer à l'examen ou à la

réflexion. C'eſt l'emploi important qui a été confié au Gouverneur & à ſon Conſeil, leſquels repréſentent parmi nous le pouvoir négatif qui exiſte en Angleterre dans la Chambre-Haute & dans la Couronne même, à cette différence ſeulement que dans notre nouvelle conſtitution, le Gouverneur & le Conſeil peuvent bien ſuſpendre la publication d'une loi & en demander un nouvel examen; mais ſi ces formes ſont remplies, ſi après ce nouvel examen, le peuple perſiſte dans ſa réſolution, & qu'alors il n'y ait plus une ſimple majorité de ſuffrages, mais les deux tiers en faveur de la loi, le Gouverneur & le Conſeil ſont obligés de lui donner leur ſanction. Ainſi ce pouvoir modere l'autorité du peuple ſans la détruire, & l'organiſation de notre république eſt telle, qu'elle empêche les reſſorts de ſe briſer par un mouvement trop vif, ſans jamais arrêter tout-à-fait ce mouvement. Or c'eſt ici que nous avons rendu à la propriété tous ſes priviléges. Il faut avoir un fonds de terre aſſez conſidérable, pour élire un Membre du conſeil; il faut en avoir un encore plus conſidérable pour être élu. Ainſi la

démocratie eſt pure & entiere dans l'aſſemblée qui repréſente le *Souverain*, & l'ariſtocratie, ou ſi l'on veut l'optimatie, ne ſe trouve que dans le pouvoir modérateur, où elle eſt d'autant plus néceſſaire, qu'on ne veille jamais mieux ſur l'État, que lorſqu'on a de grands intérêts liés à ſa deſtinée. Quant au pouvoir de commander les armées, il ne doit réſider, ni dans un grand nombre, ni même dans un petit nombre d'hommes : le Gouverneur ſeul peut donc employer les forces de terre & de mer, ſuivant le beſoin ; mais les forces de terre conſiſteront uniquement dans la milice, & comme elle eſt le peuple même, elle ne peut agir contre le peuple.

Telle fut l'idée que M. Adams me donna de ſon propre ouvrage, car il a eu une très grande part à la confection des nouvelles loix (1). On aſſure pourtant qu'avant d'employer ſon crédit à les faire accepter, il a fallu combattre ſa propre opinion,

(1) Cette nouvelle conſtitution eſt généralement regardée comme l'ouvrage de M. John Adams ; mais ces deux hommes juſtement célebres ne ſont pas moins unis par les liens patriotiques que par ceux du ſang.

& le ramener des systêmes dans lesquels il aimoit à s'égarer, à des projets moins sublimes & plus pratiquables. On a reproché souvent à ce citoyen, d'ailleurs très respectable, de consulter sa bibliotheque plutôt que les circonstances actuelles, & de passer toujours par les Grecs & les Romains pour arriver aux Whigs & aux Torys. Si cela est vrai, je dirai que l'étude a aussi ses inconvéniens, mais qu'il faut que ce soit les moindres de tous, puisque M. Samuel Adams, autrefois ennemi des troupes réglées, & partisan outré de la démocratie, emploie maintenant toute son influence à soutenir une armée & à établir un gouvernement mixte. Quoi qu'il en soit, je sortis très content de cette conversation, qui ne fut interrompue que par un verre de vin de Madere, une tasse de thé & un ancien Général américain, qui est maintenant Membre du Congrès & qui loge avec M. Adams.

Je savois qu'il y avoit un bal chez le Chevalier de la Luzerne, & je n'en étois pas plus pressé d'y retourner : c'étoit pourtant une assemblée assez agréable ; car ce bal étoit donné à une société particuliere, à l'occasion d'un mariage. Il y avoit

à-peu-près vingt femmes, dont douze ou quinze danſantes; chacune de celles-ci ayant ſon *partner*, comme c'eſt l'uſage en Amérique. On dit que la danſe eſt à-la-fois l'expreſſion de la gaieté & de l'amour: ici, elle paroît être celle de la légiſlation & du mariage; de la légiſlation, en ce que les places ſont marquées, les contredanſes déſignées, toutes les démarches prévues, calculées & ſoumiſes à la règle; du mariage, en ce qu'on donne à chaque Dame ou Demoiſelle un *partner*, avec lequel elle doit danſer toute la ſoirée, ſans pouvoir en prendre un autre. Il eſt vrai que toute loi ſévere demande à être mitigée, & qu'il arrive aſſez ſouvent qu'une Demoiſelle, aprés avoir danſé les deux ou trois premieres danſes avec ſon partner, peut faire un nouveau choix, ou ſe prêter aux invitations qu'elle reçoit; mais la comparaiſon ſubſiſte encore, & la danſeuſe ſe trouve alors n'avoir fait qu'un mariage à l'européenne. Les étrangers ont ordinairement le privilége d'être *complimentés des plus jolies femmes : complimented with the handsomeſt Ladies*; c'eſt-à-dire qu'on leur fait la politeſſe de leur donner de jolies partners. Celle

du Comte de Damas étoit Miſtriſs Bingham, & celle du Vicomte de Noailles Miſs Shippen. Tous deux, en vrais philoſophes, témoignerent un grand reſpect pour les mœurs du pays, & ne quitterent pas leurs jolies partners de toute la ſoirée: du reſte, ils firent l'admiration de toute l'aſſemblée par la grace & la nobleſſe avec laquelle ils danſerent; je dirai même, à l'honneur de mon pays, qu'ils effacerent ce jour-là un Grand-Juge de la Caroline (1) & deux Membres du Congrès, dont l'un (M. Duane) paſſoit pourtant pour être de dix pour cent plus gai que tous les autres danſeurs. Le bal fut interrompu vers minuit, par un ſouper ſervi en forme de *café* ſur pluſieurs tables différentes. Lorſqu'il fallut paſſer par la ſalle à manger, le Chevalier de la Luzerne donna la main à Madame Morris, & la fit paſſer la premiere; honneur qu'on lui rend aſſez communément, parce qu'elle eſt la plus riche de la ville, & qu'ici tous les rangs étant égaux, les hommes ſuivent leur pente naturelle, qui eſt d'accorder la premiere

(1) M. Pendelton, dont j'ai parlé plus haut,

conſidération à la richeſſe. Le bal ſe prolongea juſqu'à deux heures du matin; mais c'eſt ce que je n'appris qu'en me levant, car la veille j'avois vu trop d'attaques & de combats pour ne pas apprendre à faire une retraite à propos.

Il falloit bien que notre jeuneſſe ſe reposât de ſes voyages & de ſes veilles, auſſi ne parut elle pas au déjeûner. Elle fut remplacée par un vieux quaker appellé *Benezet*, dont la petite taille, la figure humble & meſquine, faiſoient un parfait contraſte avec M. Pendelton. Ce M. Benezet, peut être regardé plutôt comme le modele que comme l'échantillon de la ſecte des quakers : occupé uniquement du bien des hommes, ſa charité & ſa généroſité lui attirerent une grande conſidération dans des tems plus heureux, où les vertus ſeules ſuffiſoient pour illuſtrer un citoyen. Maintenant le bruit des armes empêche d'entendre les ſoupirs de la charité, & l'amour de la patrie a prévalu ſur celui de l'humanité. Cependant Benezet exerce toujours ſa bienfaiſance ; il venoit me demander des éclairciſſemens ſur les nouvelles méthodes inventées en France, pour rappeller les noyés à la vie :

vie : je lui promis non seulement de les lui envoyer de Newport, mais de lui faire parvenir une boîte pareille à celle que notre gouvernement fait distribuer dans les ports de mer. La confiance s'étant établie entre nous, nous vînmes à parler des malheurs de la guerre, & il me dit : « Mon « ami, je sais que tu es homme de lettres, & « Membre de l'Académie française ; les gens de « lettres ont écrit beaucoup de bonnes choses « depuis quelque tems ; ils ont attaqué les erreurs « & les préjugés, l'intolérance sur-tout ; est ce « qu'ils ne travailleront pas à dégoûter les hom- « mes de la guerre, & à les faire vivre entr'eux « comme des freres ou des amis ? » Tu ne te trompes pas, mon ami, lui répondis-je, lorsque tu fondes quelqu'espérance sur les progrès des lumieres de la philosophie. Plusieurs mains actives travaillent au grand édifice du bonheur public ; mais inutilement s'occupera-t-on d'en achever quelques parties tant qu'il manquera par la base, & cette base, tu l'as dit, est la paix générale. Quant à l'intolérance & à la persécution, il est vrai que ces deux ennemies du genre-humain ne sont pas

encore liées par des chaînes assez fortes ; mais je te dirai un mot à l'oreille, dont tu ne saisiras peut-être pas toute la force, quoique tu saches très bien le françois : *elles ne sont plus à la mode* ; je les croirois même prêtes à être anéanties, sans quelques petites circonstances dont tu n'es pas instruit ; c'est qu'on emprisonne quelquefois ceux qui les attaquent, & qu'on donne des abbayes de cent mille livres de rente à ceux qui les favorisent. Cent mille livres de rente ! reprit Benezet, il y a là de quoi bâtir des hôpitaux & établir des manufactures ; c'est sans doute l'usage qu'ils font de leurs richesses. Non, mon ami, lui répondis-je, la persécution a besoin d'être soudoyée ; cependant il faut avouer qu'ils la paient assez mal, & que les plus magnifiques des persécuteurs se contentent de donner mille ou douze cents livres de pension à quelques Poètes satyriques, ou à quelques Journalistes ennemis des lettres, dont les ouvrages se lisent beaucoup & se vendent très peu. Mon ami, me dit le Quaker, c'est une étrange chose que la persécution ; j'ai peine encore à croire ce qui m'est arrivé à moi-même. Mon pere étoit Fran-

çois, & je ſuis né dans ton pays. Il y a maintenant ſoixante ans qu'il fut obligé de chercher un aſile en Angleterre, emmenant avec lui ſes enfans, le ſeul tréſor qu'il ait pu ſauver dans ſon malheur. La juſtice, ou ce que l'on appelle ainſi dans ta patrie, le fit pendre en effigie, parce qu'il expliquoit l'Evangile différemment que tes prêtres. Mon pere ne fut gueres plus content de ceux de l'Angleterre; il voulut s'éloigner de toute hiérarchie, & vint s'établir dans ce pays-ci, où j'ai mené une vie heureuſe juſqu'à ce que la guerre ſe ſoit allumée. Il y a long-tems que j'ai oublié toutes les perſécutions que ma famille a éprouvées. J'aime ta nation, parce qu'elle eſt douce & ſenſible, & pour toi, mon ami, je ſais que tu ſers l'humanité autant qu'il eſt en ton pouvoir. Quand tu ſeras en Europe, engage tes confreres à te ſeconder, & en attendant, permets que je mette ſous ta protection nos freres de Rhode-Iſland. Alors il me recommanda en détail les Quakers qui habitent cet Etat, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre; puis il prit congé de moi, en me demandant la permiſſion de m'envoyer quel-

ques pamphlets de ſa façon, la plupart faiſant l'apologie de ſa ſecte. Je l'aſſurai que je les lirois avec grand plaiſir, & il ne manqua pas de me les envoyer le lendemain matin.

De quelque ſecte que ſoit un homme brûlant de zele & d'amour pour l'humanité, c'eſt, il n'en faut pas douter, un être reſpectable ; mais j'avouerai qu'il eſt difficile de faire réfléchir ſur la ſecte en général, l'eſtime qu'on ne peut refuſer à quelques individus. La loi que pluſieurs d'entr'eux obſervent, de ne dire ni *vous*, ni *Monſieur*, eſt loin de leur donner un ton de ſimplicité & de candeur. Je ne ſais ſi c'eſt pour compenſer cette eſpece de ruſticité qu'ils ont ſouvent un ton mielleux & patelin, qui eſt tout-à-fait jéſuitique. Leur conduite ne dément pas non plus cette reſſemblance : couvrant du manteau de la religion leur indifférence pour le bien public, ils épargnent le ſang, il eſt vrai, ſur-tout le leur ; mais ils excroquent l'argent des deux partis, & cela ſans aucune pudeur & ſans aucun ménagement. C'eſt une opinion reçue dans le commerce, qu'il faut ſe défier d'eux, & cette opinion eſt fondée : elle le ſera encore da-

vantage. En effet, rien ne peut être pis que l'enthouſiaſme dans ſa décadence ; car que peut-on lui ſubſtituer, ſi ce n'eſt l'hipocriſie ? Ce monſtre ſi connu en Europe, ne trouve que trop d'accès dans toutes les religions ; mais il n'en avoit pas dans une aſſemblée de jeunes femmes, qui étoient invitées comme moi à prendre du thé chez Madame Cunningham. Elles étoient bien miſes, paroiſſoient avoir envie de plaire, & il faut croire que leur ſentiment ſecret ne démentoit pas leur extérieur. La maîtreſſe de la maiſon eſt aimable, & parle avec grace & intérêt. En tout, cette aſſemblée me retraçoit aſſez bien celles de Genêve & de Hollande, où l'on trouve de la gaieté ſans indécence, & de l'envie de plaire ſans coquetterie.

Le Dimanche 10, j'avois réſolu de faire un cours de cultes & d'égliſes. Malheureuſement les différentes ſectes, qui ne s'accordent ſur aucun autre point, ont pris la même heure pour aſſembler les fidèles ; ainſi je ne pus voir dans la matinée que l'aſſemblée des Quakers, & dans l'après-midi, que celle des Anglicans. La ſalle où les Quakers ſe réuniſſent eſt quarrée ; il y a de tous les

côtés & paralellement aux quatre murs, des bancs & des *prie-Dieu*, de ſorte qu'on eſt placé les uns vis-à-vis des autres, ſans autel ni chaire qui fixent l'attention. Lorſqu'on s'aſſemble quelqu'ancien fait une priere impromptu, & telle qu'elle lui vient dans l'eſprit ; puis on garde le ſilence juſqu'à ce qu'un homme ou une femme ſoit inſpirée & ſe leve pour parler. Il faut croire les voyageurs ſur leur parole, quelqu'extraordinaires que ſoient leurs récits. Comme l'Arioſte, je raconterai des prodiges, *diro maraviglia* ; mais il eſt sûr que j'arrivai dans le moment où une femme venoit de ſe taire. Un homme la remplaça & parla fort bêtement ſur la grace intérieure, l'illumination qui vient de l'eſprit, & tous les autres dogmes de ſa ſecte, qu'il rabacha beaucoup, & ſe garda bien d'expliquer ; enfin ſon diſcours finit au grand contentement des freres & des ſœurs qui avoient tous l'air diſtrait & ennuyé. Après un demi-quart d'heure de ſilence, un vieillard ſe mit à genoux, & nous débita une fort plate priere, après laquelle il congédia l'auditoire.

En ſortant de cette triſte & agreſte aſſemblée,

le *ſervice* des Anglicans me parut une eſpece d'*opera*, tant pour la muſique que pour les décorations : une belle chaire placée devant un bel orgue ; un beau Miniſtre dans cette chaire, liſant, parlant, chantant avec une grace toute théatrale ; des jeunes femmes répondant mélodieuſement du parterre & des loges, car les deux tribunes latérales ſont des eſpeces de loges ; un chant doux & agréable, alterné par de très bonnes ſonates jouées ſur l'orgue, tout cela comparé aux Quakers, aux Anabaptiſtes, aux Presbytériens, &c. me paroiſſoit plutôt un petit paradis que le chemin du paradis. Cependant ſi l'on conſidere tant de ſectes différentes, ou ſéveres ou frivoles, mais toutes impérieuſes, toutes excluſives, on croit voir les hommes lire dans le grand livre de la nature, comme *Montauciel* dans ſa leçon. On a écrit, *vous êtes un blanc bec*, & il lit toujours *trompette bleſſée*. Sur un million de chances, il n'en exiſte pas une pour qu'il devine une ligne d'écriture, ſans ſavoir épeler ſes lettres : toutefois s'il vient à implorer votre ſecours, gardez-vous de l'accorder ; il vaut mieux le laiſſer dans l'erreur que de ſe couper la gorge avec lui.

Je ne parlerai du dîner que je fis ce jour là chez Madame Powel, que pour dire qu'il fut bon & agréable de toute façon. La converſation ſe prolongea aſſez avant dans la ſoirée, de ſorte qu'il étoit près d'onze heures quand je rentrai chez moi.

M. de la Fayette avoit fait partie avec le Vicomte de Noailles & le Comte de Damas, d'aller, le 11 au matin, d'abord à Germantown, que ces derniers n'avoient pas encore vu, & enſuite à l'ancien camp de *White-marsh*. J'avois déja fait cette reconnoiſſance, mais je ne fus pas fâché de la recommencer, & d'ailleurs j'étois curieux de voir le camp de White-marsh. C'eſt celui que le Général Washington occupa après la tentative infructueuſe du 7 Octobre. Comme cette poſition étoit hardie, & que les Anglois n'oſerent jamais l'attaquer, elle a beaucoup de célébrité dans l'armée américaine, où l'on ſe plaît à dire qu'il n'y avoit que deux redoutes pour tout retranchement. Le fait eſt que la poſition eſt excellente, qu'elle fait beaucoup d'honneur au Général Washington, qui ſut la connoître, comme par inſtinct, à travers les bois dont le pays étoit alors couvert; mais il eſt vrai en même

tems que le Général Howe eut toute raiſon de ne pas l'attaquer. Voici en quoi elle conſiſte. En deſcendant des hauteurs de Germantown, on trouve des bois très épais ; au ſortir de ces bois du côté de l'oueſt, on voit une colline aſſez élevée, dont le pied eſt arroſé par un ruiſſeau encaiſſé qui tourne vers le nord & protege la droite du camp. On avoit placé ſur cette hauteur ſix pieces de canon, & quatre cens hommes qui faiſoient un *pion avancé*. Une petite égliſe qui ſe trouve au ſommet de la colline, lui a donné le nom de *Cheſnut-church*, égliſe des Châtaigniers : derriere cette hauteur & derriere les bois qui traverſent de l'eſt à l'oueſt, le terrein s'éleve conſidérablement & forme deux montagnes à pente douce qui dominent Cheſnut-church ; c'étoit le camp de l'armée. Ces montagnes ne ſont ſéparées que par un petit fond ; chaque ſommet étoit fortifié par une redoute, & un abattis en défendoit le talus. La montagne de la gauche ſe trouvoit encore protégée par un ruiſſeau qu'on pouvoit groſſir à ſon gré, parce qu'il fuyoit derriere le camp, & que rien n'empêchoit d'y faire toutes les retenues

néceſſaires pour en élever les eaux. A la vérité, le front de cette poſition eſt couvert de bois; mais ces bois ſe terminent à trois cens pas du front de bandiere; il auroit donc fallu en déboucher à découvert, & comment déboucher d'un bois où il n'y a pas de chemin, & qu'on avoit farci de milices & de *riflemen*? J'obſervois avec d'autant plus de ſoin tous les avantages de cette poſition, que je me divertiſſois à les exagérer à M. de la Fayette, pour le convaincre d'avoir été gaſcon comme les autres. Il m'avoua que le camp étoit bon, & que ſi les Anglois avoient prêté à la plaiſanterie, c'eſt ſeulement pour avoir mis dans leur relation que les rebelles s'étoient ſi bien retranchés qu'il étoit impoſſible de les attaquer. Nous fûmes encore plus aiſément d'accord lorſque je conclus que plus cette poſition étoit reſpectable, plus elle faiſoit d'honneur au Général Washington, qui la devina plutôt qu'il ne la reconnût. Ce fut vraiment le coup d'œil de l'aigle, car il ſemble qu'il falloit planer au deſſus des arbres pour voir le terrein qu'ils ombrageoient.

Notre reconnoiſſance faite, nous revinmes leſte-

ment chez le Chevalier de la Luzerne, où l'heure du dîner nous rapelloit fort à propos, après huit heures de cheval & une promenade de douze lieues. L'après midi nous allâmes prendre du thé chez Madame Shippen. C'eſt la premiere fois depuis mon arrivée en Amérique, que j'aie vu la muſique ſe gliſſer dans la ſociété & ſe mêler dans les amuſemens. *Miſs-Rutteledge* joua du claveſſin & en joua très bien, Miſs-Shippen chanta avec timidité mais avec une jolie voix. M. Ottow, ſecrétaire du Chevalier de la Luzerne, fit apporter ſa harpe (1); il accompagna Miſs Shippen, & joua auſſi quelques pieces. La muſique conduit naturellement à la danſe : le Vicomte de Noailles alla décrocher un violon, qu'on monta avec des cordes de harpe, & il fit danſer les jeunes demoiſelles, tandis que les meres & les autres perſonnages graves cauſoient dans une autre piece. Si la muſique & les beaux arts proſperent à Philadelphie ; ſi la ſociété y devient facile & gaie, ſi on apprend à recevoir le plaiſir quand il vient ſans être invité en

(1) Il eſt maintenant Conſul-Général, & chargé des affaires à Newyork dans l'abſence de M. le Chevalier de la Luzerne.

règle, alors on pourra jouir de tous les avantages particuliers aux mœurs & au gouvernement, ſans avoir rien à envier à l'Europe.

Le 12 au matin, nouvelle cavalcade, nouvelle reconnoiſſance. C'étoit à M. de la Fayette à faire les honneurs de celle-ci. Le juſte intérêt qu'il inſpire a donné encore plus de célébrité à un événement aſſez ſingulier par lui même. Au mois de Juin 1778, l'alliance avec la France étant deja publique, il paroiſſoit vraiſemblable que les Anglois ne tarderoient pas à évacuer Philadelphie. Dans cet état de choſes, le Général Washington ne devoit rien compromettre. Cependant il étoit important de veiller ſur les démarches des ennemis. M. de la Fayette reçut ordre de partir de *Walley-forge*, avec deux mille hommes d'infanterie, cinquante dragons & un pareil nombre de Sauvages, pour paſſer la Skuylkill, & prendre poſte ſur une hauteur appellée *Barenhill*, diſtante de douze milles à peu-près de Philadelphie. La poſition étoit critique : trois chemins pouvoient ſervir à l'attaquer ou à la tourner; mais M. de la Fayette gardoit le plus direct des trois; un Brigadier gé-

néral de milice, nommé *Porter*, avoit reçu ordre de veiller ſur le ſecond, & le troiſieme, qui étoit le plus détourné, étoit éclairé par des patrouilles. Quoique ces précautions paruſſent ſuffiſantes au premier coup d'œil, il faut qu'elles n'aient pas été jugées telles par le Général Howe; car pour cette fois il crut tenir le *Marquis;* il fit même la gaſconade d'inviter des femmes à ſouper avec lui pour le lendemain, & tandis que la plupart des Officiers étoient encore au ſpectacle (1), il mit en mouvement la plus grande partie de ſes troupes qu'il fit marcher ſur trois colonnes. La premiere ſuivit le chemin direct de Barrenhill, paſſant par *Skuylkill-fall*, & côtoyant la riviere; elle étoit commandée par le Général Howe en perſonne : la ſeconde conduite par le Général *Grey*, prenoit le grand chemin de Germantown, & devoit ſe porter ſur le flanc gauche de M. de la Fayette : la troiſieme aux ordres du Général *Grant*, faiſoit un long détour, marchant d'abord par le chemin

(1) Les Anglois avoient fait venir à New-York une troupe de Comédiens qui les avoit ſuivis à Philadelphie : ſouvent les Officiers jouoient eux-mêmes les rôles principaux.

de Francfort, puis tournant ſur Oxford, pour aboutir au ſeul gué qui ſervît de retraite aux Américains.

Cette marche combinée s'exécuta avec d'autant plus de facilité, que les Anglois ſavoient poſitivement que les milices n'avoient pas occupé le poſte qui leur avoit été indiqué. Heureuſement pour M. de la Fayette, deux Officiers étoient partis de bonne heure du camp pour ſe rendre dans les Jerſeys, où ils avoient quelques affaires; ces Officiers ayant rencontré ſucceſſivement deux colonnes des ennemis, prirent le parti de retourner au camp à travers les bois, & le plus vîte qu'il leur fut poſſible. Pour la colonne du Général Howe elle ne tarda pas à donner dans les poſtes avancés de M. de la Fayette : il en réſulta même une aventure aſſez comique. Les cinquante ſauvages qu'on lui avoit donnés, étoient placés dans un bois & embuſqués à leur maniere, c'eſt-à-dire, raſés comme des lapins. Cinquante dragons anglois qui n'avoient jamais vu de ſauvage, en marchant à la tête de la colonne, entrerent dans le bois où étoient cachés ceux-ci, qui de leur

côté, n'avoient jamais vu de dragons... Les voilà qui ſe levent tout-à-coup faiſant un cri horrible, jettent leurs armes & ſe ſauvent vers la Skuylkill qu'ils paſſent à la nage; & voilà que d'un autre côté les dragons, tout auſſi effrayés, tournent de la tête à la queue, & s'enfuient avec une telle épouvante, qu'on ne put les arrêter qu'à Philadelphie. M. de la Fayette ſavoit alors qu'il étoit tourné : en homme de guerre, il jugea fort-bien que la colonne qui marchoit à lui ne l'attaqueroit pas la premiere, & qu'elle attendroit que l'autre fût en meſure. Il fit donc ſur-le-champ un changement de front, & prit une bonne poſition vis-à-vis la ſeconde colonne, ayant devant lui l'Egliſe de Barrenhill, & derriere lui le débouché qui lui ſervoit de retraite. Mais il avoit à peine occupé cette nouvelle poſition, lorſqu'il apprit que le Général Grant marchoit ſur le gué de la Skuylkill, & qu'il en étoit déja plus près que lui. Il fallut prendre le parti de ſe retirer : cependant le ſeul chemin qu'on pouvoit ſuivre, rapprochoit de la colonne du Général Grant & expoſoit à être attaqué en tête par cette colonne,

tandis que celle de Grey & de Howe attaqueroient en queue. A la vérité, le chemin tournant enſuite à gauche, ſe trouvoit ſéparé par une petite vallée, de celui que le Général Grant devoit ſuivre; mais cette vallée elle-même étoit croiſée de pluſieurs chemins, & il faloit enfin la traverſer pour arriver au gué. Dans cette ſituation, la ſeule grandeur d'ame conſeilla le jeune militaire, auſſi bien que l'auroit pu faire l'expérience la plus conſommée. Il ſavoit qu'on perd plus d'honneur qu'on ne gagne de tems, en faiſant de la *retraite* une *fuite*; il marcha donc dans un ordre ſi tranquille & ſi régulier, qu'il en impoſa au Général Grant, & lui perſuada qu'il étoit ſoutenu par toute l'armée de Washington qui l'attendoit au ſortir du défilé. D'un autre côté, Howe lui-même en arrivant ſur les hauteurs de Barenhill, fut trompé par la premiere manœuvre de M. de la Fayette; car voyant les Américains en bataille à l'endroit même par lequel la ſeconde colonne devoit déboucher, il crut que c'étoit le Général Grey qui s'étoit emparé de cette poſition, & il perdit ainſi quelques momens à regarder

garder avec ſa lunette & à envoyer reconnoître. Le Général Grey en avoit perdu auſſi à attendre les colonnes de droite & de gauche; enfin, il réſulta de toutes ces mépriſes, que M. de la Fayette ſe retira comme par enchantement, & paſſa la riviere avec toute ſon artillerie sans perdre un ſeul homme. Six coups de canon d'allarme, qui avoient été tirés à l'armée ſur la premiere nouvelle de cette attaque, ſervirent, je crois, à en impoſer aux ennemis, qui s'imaginerent que toute l'armée américaine avoit marché. Celle des Anglois, après avoir fait *buiſſon-creux*, revint à Philadelphie, accablée de fatigue & honteuſe de n'avoir rien pris; les Dames ne virent pas M. de la Fayette, & M. Howe arriva lui-même trop tard pour ſouper.

En faiſant le récit de cette action je rends compte de ma promenade : le chemin de la colonne de gauche fut celui que je ſuivis, il conduit à Skuylkill-Fall qui eſt une eſpece de bourg où il y a pluſieurs maiſons de campagne très-jolies, entr'autres celle du Chevalier de la Luzerne. Une petite creek qui ſe jette dans la Skuyl-

kill après avoir fait un saut de dix ou douze pieds, les moulins que cette creek fait mouvoir, les arbres qui couvrent ses rives & celles de la Skuylkill, forment un payſage agréable, que *Robert* & *le Prince* ne négligeroient pas.

Cette courſe, moins longue que celle de la veille, me laiſſoit encore deux heures à ma diſpoſition; j'employai ce tems à viſiter la gauche des lignes angloiſes que je n'avois pas encore vue. M. de Gimat voulut bien ſe ſéparer du reſte de la compagnie, & au lieu de retourner à Philadelphie, nous prîmes ſur la droite pour ſuivre les lignes juſqu'à la Skuylkill. Je trouvai que du centre à la gauche de ces lignes, leur poſition n'étoit rien moins qu'avantageuſe, particulièrement près d'une maiſon brûlée, vers laquelle j'aurois dirigé mon attaque, ſi j'avois été dans le cas d'en faire une. Depuis une arête de terrein, où à la vérité, les Anglois avoient fait une batterie hémicirculaire juſques vers la Skuylkill, le glacis eſt contre les lignes; de ſorte que l'attaquant peut marcher d'abord à couvert, & enſuite dominer les batteries qui les defendent. Tout-à-fait à la gauche & tout

près de la Skuylkill, le terrein s'éleve conſidérablement : les Anglois n'avoient pas manqué d'en profiter pour y conſtruire une grande redoute & une batterie ; mais cette ſommité eſt commandée elle-même, & priſe à revers par celles qui ſe trouvent de l'autre côté de la riviere. Quoi qu'il en ſoit, tout cela étoit ſuffiſant pour mettre en sûreté une armée de quinze mille hommes, contre une de ſept ou huit mille au plus. A chaque pas qu'on fait en Amérique, on eſt ſurpris du contraſte frappant qui regne entre le mépris affecté que les Anglois montrent pour leurs ennemis, & les précautions extrêmes qu'ils prennent en toute occaſion.

Rien n'égale la beauté du coup d'œil qu'offrent les rives de la Skuylkill, lorſqu'on deſcend vers le ſud pour rentrer à Philadelphie.

Je trouvai une compagnie aſſez nombreuſe aſſemblée pour dîner chez le Chevalier de la Luzerne ; elle fut encore augmentée par l'arrivée du Comte de Cuſtine & du Marquis de Laval. Le ſoir nous les menâmes, d'abord chez le Préſident du Congrès, que nous ne trouvâmes pas, enſuite

chez M. Peter, ſecrétaire d'état de la guerre, chez qui je faiſois auſſi ma premiere viſite. Sa maiſon n'eſt pas grande, ni ſa place très importante; car tout ce qui n'eſt pas au pouvoir du Général de l'armée, dépend de chaque Etat en particulier, bien plus que du Congrès : mais ce qu'il poſſéde de préférable à tous les départemens du monde, c'eſt une femme aimable, une excellente ſanté, une belle voix & une humeur gaie & agréable. Nous cauſâmes quelque tems enſemble, & il me parla de l'armée américaine avec autant de franchiſe que de raiſon. Il avoua qu'autrefois cette armée ne connoiſſoit aucune diſcipline, & il inſiſta beaucoup ſur les obligations qu'il avoit au Baron de Stuben, qui fait les fonctions d'Inſpecteur-Général. Paſſant enſuite à l'éloge de MM. de Fleury, du Portail, & de tous les François qui avoient ſervi l'Amérique dans les dernieres campagnes, il convint que la plupart de ceux qui s'étoient offerts dans les commencemens, n'avoient pas donné une idée ſi avantageuſe de leur nation. Cependant ils avoient preſque tous des lettres de recommandation écrites par les Gouverneurs ou les Commandans

de nos colonies ; en quoi ceux-ci me paroiſſent très repréhenſibles. La foibleſſe qui empêche de refuſer une lettre de recommandation, ou le deſir d'éloigner un mauvais ſujet, prévalent ſans ceſſe ſur la juſtice & la bonne foi ; nous trompons, nous compromettons nos alliés, mais nous trahiſſons encore plus les intérêts de notre nation, dont nous proſtituons ainſi l'honneur & le caractere.

Je ne parlerai de M. *Price*, chez qui nous prîme du thé & terminâmes notre ſoirée, que pour rendre témoignage à la généroſité de ce galant homme qui, né dans le Canada & toujours attaché aux François, a prêté deux cens mille livres *d'argent dur* à M. de Corny, lorſque la Cour envoya celui-ci avec cinquante mille livres ſeulement, pour faire les approviſionnemens de notre armée.

Le 13, j'allai dîner chez les Délégués du ſud avec le Chevalier de la Luzerne & les Voyageurs François. MM. *Sharp*, & *Mutterſon* ſe trouverent les plus à portée de moi ; je m'entretins beaucoup avec eux & je fus très content de leur converſation. Je le fus encore davantage de celle

que je trouvai établie le ſoir chez Madame *Meredith*, fille du Général *Cadwallader :* c'étoit la premiere fois que je voyois cette famille aimable, quoique le Chevalier de la Luzerne fût très lié avec elle ; mais elle arrivoit de la campagne, où le Général Cadwallader étoit encore retenu par quelques affaires. C'eſt lui qui s'eſt battu avec M. C***, & l'a grièvement bleſſé d'un coup de piſtolet dans la mâchoire. Madame Meredith a trois ou quatre ſœurs ou belle-ſœurs. Je fus étonné de l'aiſance & de la gaieté qui regnoient dans cette famille, & je regrettois de ne l'avoir pas connue plutôt. Je cauſai plus particulièrement avec Madame Meredith, qui me parut très aimable & très inſtruite. En une heure de tems, nous parlâmes littérature, poéſie, roman, hiſtoire ſur-tout : je trouvai qu'elle ſavoit très-bien celle de France ; les rapprochemens de François Premier & de Henri IV, de Turenne & de Condé, de Richelieu & de Mazarin paroiſſoient lui être familieres, & elle les faiſoit avec beaucoup de graces, d'eſprit & de naturel. Pendant que je cauſois ainſi avec Madame Meredith, M. Linch s'étoit em-

paré de Miſs Polly Cadwallader, & elle avoit fait également ſa conquête ; de ſorte que quand nous les eumes quittées, le Chevalier de la Luzerne ſe divertit beaucoup de l'enthouſiaſme que cette ſocieté nous avoit inſpiré, & de nos regrets de l'avoir connue ſi tard. Il faut dire à l'honneur des femmes qui la compoſent, qu'aucune d'elles ne ſont ce qu'on appelle jolies ; peut-être cette maniere de s'exprimer eſt-elle un peu trop détournée pour des Américaines, mais elles auroient aſſez d'eſprit pour l'entendre : ſi elles en avoient aſſez pour en être flattées, rien ne manqueroit à leur éloge.

Je ne ſais comment il s'étoit fait que depuis mon arrivée à Philadelphie, je n'avois pas encore vu M. *Payne*, auteur célebre en Amérique & dans toute l'Europe, par l'excellent ouvrage, intitulé *le Sens commun*, & par pluſieurs autres pamphlets politiques. Nous lui avions demandé rendez-vous M. de la Fayette & moi pour le 14 au matin, & nous y allâmes en effet avec le Colonel Laurens. Je reconnus chez lui tous les attributs d'un homme de lettres ; une chambre aſſez en

désordre, des meubles poudreux, & une grande table couverte de livres ouverts & de manuscrits commencés. Sa personne étoit dans un costume correspondant, & sa physionomie ne démentoit pas l'esprit qui regne dans ses ouvrages. Notre conversation fut agréable & animée, & elle suffit pour former une liaison entre nous, car il m'a écrit depuis mon départ, & il m'a paru desirer d'entretenir avec moi une correspondance suivie. Son existence à Philadelphie est semblable à celle qu'ont en Angleterre ces écrivains politiques, qui n'ont obtenu, ni assez de crédit dans l'État, ni assez de considération personnelle pour avoir part aux affaires. On lit leurs ouvrages avec plus de curiosité que de confiance, parce qu'on regarde leurs projets, plutôt comme un jeu de leur imagination, que comme des plans assez bien concertés & suffisamment accrédités pour avoir jamais aucun effet: c'est toujours l'ouvrage d'un individu, & non celui d'un parti; on peut donc en tirer des lumieres & non des conséquences: aussi observe-t-on que l'influence de ces auteurs se fait plus sentir dans le genre satyrique que dans le

genre dogmatique, parce qu'il leur eſt plus aiſé de décrier les opinions d'autrui, que d'établir les leurs. M. Payne eſt plus dans ce cas-là que perſonne, car ayant eu part au gouvernement, il s'en trouve éloigné maintenant; & comme on ne peut révoquer en doute ni ſon patriotiſme ni ſes talens, il faut croire que la vivacité de ſon imagination & l'indépendance de ſon caractere l'ont rendu plus propre à raiſonner ſur les affaires qu'à les conduire (1). Un homme de lettres auſſi conſidéré, quoique moins célebre, nous attendoit à dîner, c'eſt M. Wilſon dont j'ai parlé plus haut : celui-là poſſede une maiſon & une bibliotheque en meilleur ordre; il nous donna un très bon dîner & nous reçut avec une politeſſe ſimple & aiſée. Madame Wilſon fit les honneurs du dîner avec toute l'attention poſſible; mais nous fûmes particulièrement ſenſibles à celle qu'elle eut de s'en aller

(1) M. Payne a depuis publié un écrit très intéreſſant ſur les Finances de l'Amérique, intitulé : *The criſis, la Criſe*, une réponſe à l'hiſtoire de la Révolution américaine, par M. l'Abbé Raynal, & pluſieurs autres ouvrages, qui ne démentent pas la grande réputation que le premier lui a juſtement acquiſe.

au deſſert, car alors le dîner commença à s'égayer. Le Miniſtre de la guerre, M. Peter, donna le ſignal de la joie & de la liberté en chantant une chanſon de ſa compoſition, ſi joyeuſe & ſi libre que je me diſpenſerai d'en donner la traduction ou l'extrait. Cette chanſon etoit réellement très jolie. Il en chanta enſuite une autre plus chaſte & plus muſicale; c'étoit un très beau *cantabile* italien. M. Peter eſt certainement le miniſtre des deux mondes, qui a la plus belle voix & qui chante le mieux le pathétique & le bouffon; c'eſt ſans doute ce qu'on ignore en Europe, & ce qu'on ny auroit pas deviné. On m'a dit que l'année paſſée, il y avoit encore à Philadelphie quelques concerts d'aſſociation, où il chantoit, entr'autres morceaux d'opéra comique, une partie burleſque dans un trio très plaiſant par lui-même, qu'il aſſaiſonnoit de toutes les facéties qu'on a coutume d'y ajouter. L'aſſemblée rioit de tout ſon cœur, & alors ce n'étoit pas le cas de dire : *on ne peut pas perdre un royaume plus gaiement*, mais ſeulement : *on ne peut pas mettre plus de gaieté à former une république*... Après cela, concluez du particulier

au général, jugez des peuples par quelqu'échantillon, & établiſſez des principes ſans exception.

L'aſſemblée ou le bal de ſouſcription dont je doit rendre compte, vient ici tout à propos. A Philadelphie comme à Londres, à Bath, à Spa, &c. il y a des eſpeces de redoutes, où la jeuneſſe danſe, & où ceux à qui cet amuſement ne convient pas, jouent à différens jeux de cartes; mais à Philadelphie les jeux de commerce ſont les ſeuls permis. Un manager, ou maître de cérémonies, préſide à ces amuſemens méthodiques: il préſente aux danſeurs & aux danſeuſes des billets pliés qui portent chacun un numéro; ainſi c'eſt le ſort qui décide du *partner* ou de la *partner* qu'on aura, & qu'il faudra garder le reſte de la ſoirée, Toutes les danſes ſont prévues & arrangées d'avance, & on appelle les danſeurs chacun à ſon tour. Ces danſes ont, comme les *toaſts* que l'on boit à table, des rapports marqués avec la politique: l'une s'appelle *le ſuccès de la campagne* l'autre *la défaite de Burgoyne*, une troiſieme *la retraite de Clinton*. Les managers ſont ordinairement choiſis parmi les Officiers les plus

distingués de l'armée ; maintenant cette place importante est confiée au Colonel *Wilkinson*, qui est aussi *clothier*, c'est-à-dire, chargé de l'habillement des troupes. Le Colonel *Mitchell*, petit homme, gros & court, âgé de cinquante ans, grand connoisseur en chevaux, & qui avoit dernièrement l'entreprise des voitures, tant pour l'armee américaine que pour l'armée françoise, étoit ci-devant manager ; mais quand je l'ai vu, il venoit de sortir de magistrature, & dansoit comme un simple citoyen. On prétend qu'il exerçoit son emploi avec beaucoup de sévérité, & on raconte qu'une Demoiselle qui figuroit dans une contre-danse, ayant oublié son tour, parce qu'elle causoit avec une de ses amies, il s'approcha d'elle, & lui dit tout haut : *Allons donc, Mademoiselle, prenez-garde à ce que vous faites, est-ce que vous croyez être là pour votre plaisir ?*

L'assemblée où je fus conduit en sortant de chez M. Wilson étoit la seconde de l'hiver. On me prévint qu'elle ne seroit ni brillante ni nombreuse, parce que c'est à Philadelphie comme à Paris, où la bonne compagnie ne va guere aux bals de la

Saint-Martin. Cependant en entrant dans la ſalle, qui étoit aſſez bien éclairée, je trouvai vingt ou vingt-cinq femmes en train de danſer. On me dit à l'oreille, qu'ayant entendu beaucoup parler du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas, elles étoient venues dans l'eſpérance de les voir & de danſer avec eux; mais elles furent complétement *déſapointées*, car ces Meſſieurs étoient partis dès le matin même. J'aurois été *déſapointe* de mon côté, ſi je m'étois attendu à voir de jolies femmes. Il n'y en avoit que deux paſſables, dont une appellée Mademoiſelle *Footman*, étoit un peu de contrebande, c'eſt-à-dire, ſoupçonnée de n'être pas bonne Whig; car les Torys ont été publiquement exclus de cette aſſemblée. Je fus préſenté à un perſonnage aſſez ridicule, mais qui ne laiſſe pas de jouer un rôle dans la ville; c'eſt une Miſs *V****, célebre par ſa coquetterie, ſon eſprit & ſa méchanceté : elle a trente ans, & ne paroît pas prête à ſe marier. En attendant elle met du rouge, du blanc, du bleu, & de toutes les couleurs poſſibles, ſe coëffe & s'habille extraordinairement, & bonne Whig en

tout point, elle ne met point de bornes à ſa liberté.

J'avois compté partir de Philadelphie le 15, mais le préſident de l'Etat, qui eſt auſſi celui de l'Académie, avoit eu la bonté de m'inviter à une aſſemblée que cette compagnie devoit tenir ce jour-là, Il m'étoit d'autant plus difficile de me refuſer à ſon invitation, qu'on avoit déja propoſé de m'élire comme membre étranger. Les aſſemblées ne ſe tiennent que tous les quinze jours, & les élections ne ſe font que tous les ans : chaque candidat doit être préſenté & recommandé par un membre de l'académie; après cette recommandation, ſon nom eſt affiché pendant trois ſéances conſécutives, dans la ſalle où l'académie s'aſſemble; enfin on procède à l'élection par voie de *ballottes*. Ce n'eſt que depuis trois jours que j'ai appris la mienne. Elle a été unanime, ce qui arrive très rarement. M. de la Fayette lui-même, qui a été élu en même temps que moi, a eu une *boule* contre lui, mais on croit que c'eſt par mépriſe. On m'a mandé que nous étions vingt-un candidats, dont ſept ſeulement ont été élus,

quoique les autres euſſent été vivement recommandés, & qu'il y eût beaucoup de places vacantes.

Comme la ſéance de l'académie ne commence qu'à ſept heures du ſoir, j'employai la matinée à faire quelque viſites, après leſquelles je dînai chez M. Holker avec le Chevalier de la Luzerne, M. de la Fayette & tous les Officiers françois; enſuite je me rendis à l'académie, conduit par M. de Marbois, qui appartient à ce corps, ainſi que le Chevalier de la Luzerne. Celui-ci ayant des affaires d'un autre genre, ſe diſpenſa de m'accompagner, mais il m'avoit remis en bonnes mains. M. de Marbois, joint à toutes les qualités politiques & ſociales beaucoup de littérature & une parfaite connoiſſance de la langue angloiſe. L'aſſemblée étoit compoſée de quatorze ou quinze perſonnes ſeulement; le Préſident du college faiſoit les fonctions de ſécretaire. On y lut un mémoire ſur une plante ſinguliere & indigene; enſuite le ſecrétaire rendit compte de la correſpondance & lut une lettre, dont l'objet étoit d'aſſocier, ou pour mieux dire d'affilier à l'académie de Philadelphie,

pluſieurs ſociétés ſavantes qui ſe forment dans chaque Etat. Ce projet tendoit à faire de cette académie une eſpece de congrès littéraire, auquel correſpondroient les *légiſlatures* particulieres. On ne jugea pas à propos de ſuivre cette idée; il parut qu'on craignoit l'embarras inſéparable de toutes ces adoptions, & que l'academie ne vouloit pas qu'on pût lui appliquer ces vers d'Attalie :

D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfans qu'en ſon ſein elle n'a pas portés !

Je retournai, le plutôt qu'il me fut poſſible chez le Chevalier de la Luzerne, pour jouir encore d'une ſociété qui avoit fait mon bonheur depuis quinze jours : c'en eſt un très grand ſans doute, de vivre avec un homme dont le caractere aimable & doux ne ſe dément en aucune occaſion; dont la converſation eſt agréable & inſtructive, & dont la politeſſe & ſimple & facile, n'eſt jamais que l'expreſſion du meilleur naturel. Mais quoiqu'il ſoit bien légitime d'énoncer ſon propre ſentiment, quand il eſt dicté par la juſtice & par la reconnoiſſance, il y a toujours une eſpece de perſonnalité

perſonnalité à n'enviſager les hommes publics que ſous les rapports qu'ils ont avec nous : c'eſt au Miniſtre du Roi, en Amérique, c'eſt à un homme qui remplit parfaitement une place très importante, que je dois mon témoignage & mes éloges. Je dirai, ſans crainte d'être démenti par perſonne, que M. le Chevalier de la Luzerne eſt tellement fait pour la place qu'il occupe, qu'on n'imagine pas qu'un autre que lui puiſſe la remplir : noble dans ſa dépenſe, comme Miniſtre d'une grande Monarchie, mais ſimple dans ſes manieres, comme un Républicain, il eſt également propre à repréſenter le Roi auprès du Congrès, & le Congrès auprès du Roi. Il aime les Américains, & ſa propre inclination l'attache aux devoirs de ſon miniſtere; auſſi a-t-il obtenu leur confiance comme particulier & comme homme public ; mais ſous ces deux aſpects, il eſt également inacceſſible à l'eſprit de parti qui ne regne que trop autour de lui. Il en réſulte que ces différens partis le recherchent avec le même empreſſement, & que n'en épouſant aucun, il les modere tous

Ce fut le 16 Décembre que je quittai les ex-

cellens quartiers d'hiver que j'avois pris chez lui, pour m'acheminer vers le nord, & chercher à travers des monceaux de neige les traces du Général Gates & du Général Burgoyne. J'avois envoyé mes chevaux m'attendre à Briſtol, où je fus conduit dans une voiture que le Chevalier de la Luzerne me prêta : de cette façon, je gagnai du tems & je pus aller coucher à Prince-Town ; je n'y arrivai cependant qu'à nuit fermée, laiſſant derriere moi quelques domeſtiques & quelques chevaux.

Le détail de mes occupations journalieres m'ayant empêché de donner une idée générale de Philadelphie, je dois en quittant cette ville, regarder en arriere, & conſidérer à-la-fois ſon état préſent, & la deſtinée à laquelle elle eſt appellée. En obſervant ſa ſituation géographique, on jugera aiſément que *Penn* ne s'étoit pas trompé lorſqu'il en conçut le plan, de maniere à en faire un jour la capitale de l'Amérique. Deux grandes rivieres (1), dont les ſources ſont voiſines du lac *On-*

(1) Les deux branches de la Delaware forment deux rivieres conſidérables, dont les ſources ſont aſſez éloignées l'une de l'autre ;

tario, lui apportent les richeſſes de tout l'intérieur des terres, & ſe réuniſſent enſuite pour lui former un port magnifique. Ce port eſt aſſez éloigné de la mer pour être à l'abri de toute inſulte, il en eſt aſſez près pour offrir un accès auſſi facile que s'il étoit placé ſur le rivage de l'Océan. La Skuylkill, qui coule à l'oueſt de Philadelphie & preſque paralellement à la Delaware, ſert plutôt à l'ornement de cette ville qu'à ſon commerce & à ſon utilité. Cette riviere, quoique large & belle près de ſon confluent, ne porte pas de bateaux, parce que ſon lit eſt peu profond & entrecoupé de rochers. Philadelphie, placée entre les deux rivieres, à l'endroit où un intervalle de trois milles ſeulement les ſépare, devoit le remplir tout entier; mais le commerce en a décidé autrement. On a bâti ſuivant le plan régulier donné par Guillaume Penn; mais on a bâti le long de la Delaware pour être plus à portée des vaiſſeaux & des magaſins. La rue appellée *Front-ſtreet*, qui eſt paralelle à la riviere, a près de trois milles de

mais on ne les diſtingue que par les noms de *Branche de l'Eſt* & de *Branche de l'Oueſt*.

long ; plus de deux cens quais y aboutiſſent, & forment autant de perſpectives terminées par des vaiſſeaux de toute grandeur. Il me fut facile de me former une idée du commerce de Philadelphie, lorſque prévenu qu'en 1778, les Anglois n'y avoient pas laiſſé une ſeule barque, je vis plus de trois cens navires dans le port. Deux ans de tranquillité, & ſur-tout la diverſion que notre eſcadre a faite à Rhode-Iſland, avoient ſuffi pour donner naiſſance à ce grand nombre de vaiſſeaux, dont les ſuccès, tant dans la courſe que dans la traite, ont rempli les magaſins de marchandiſes, au point que c'eſt l'acheteur qui manque à la denrée, & non la denrée à l'acheteur. Cependant la ſageſſe des conſeils n'a pas toujours répondu aux avantages que la nature prodiguoit. L'État de Penſylvanie n'eſt pas à beaucoup près le mieux gouverné de ceux qui forment la confédération. Expoſé plus qu'aucun autre aux convulſions du crédit & aux manœuvres de l'agiotage, l'inſtabilité des richeſſes publiques s'eſt fait ſentir dans la légiſlation même. On a voulu fixer la valeur du papier, mais les denrées ont augmenté de prix

à mesure que l'argent perdoit du sien : alors on a résolu de fixer aussi le prix de ces denrées, & on a été près d'amener la famine. Une plus récente mépriſe de la part du gouvernement, c'eſt la loi qui défendoit l'exportation des grains. L'objet qu'on avoit en vue étoit, d'un côté, d'approvisionner l'armée américaine à meilleur marché, & de l'autre, d'empêcher la contrebande entre la Penſylvanie & la ville de New-York : il en a réſulté la ruine des Fermiers & celle de l'État, qui ne pouvoit plus recouvrer les impoſitions. On vient de révoquer cette loi ; ainſi j'eſpere que dans peu l'agriculture reprendra vigueur, & le commerce recevra un nouvel accroiſſement. Le bled qu'on enverra à l'armée ſera un peu plus cher, mais il y aura infiniment plus de moyens pour le payer ; & s'il ſe fait quelque contrebande avec New-York, l'argent des Anglois circulera du moins parmi leurs ennemis.

Il ſeroit bien à deſirer que le papier obtînt enfin une faveur conſtante, n'importe laquelle ; car il eſt bien égal que le prix d'un mouton ſoit repréſenté par cent-cinquante dollars en papier, ou

par deux dollars en argent. Cette dépréciation du papier ne se fait pas même sentir dans les endroits où elle est toujours la même. Mais Philadelphie est pour ainsi dire le grand cloaque où tout l'agiotage de l'Amérique vient aboutir & se confondre. Depuis la prise de Charles-Town, les habitans du sud se sont empressés de vendre leurs biens & leurs denrées, & n'ayant été payés qu'en papier, ils ont apporté à Philadelphie des capitaux dont la place s'est trouvée engorgée. D'un autre côté, les Quakers & les Torys dont cette province abonde, deux classes d'hommes également dangereuses, les uns par leur timidité, & les autres par leur mauvaise intention, cherchent sans cesse à mettre leur fortune à couvert; ils prodiguent le papier pour avoir un peu d'or & d'argent, & par ce moyen pouvoir se transporter par-tout où ils se croiront en sûreté : d'où il résulte que le papier est de plus en plus décrié, non seulement parce qu'il est trop commun, mais parce que l'or & l'argent sont trop rares & trop recherchés.

Au milieu de ces convulsions le Gouvernement est sans force, & cela ne peut être autrement.

Un gouvernement populaire ne peut en avoir, toutes les fois que le peuple eſt incertain & vacillant dans ſes opinions; car alors ſes chefs cherchent à lui plaire, plutôt qu'à le ſervir; obligés de gagner ſa confiance avant de la mériter, ils le flattent plus qu'ils ne l'éclairent; & craignant de perdre ſa faveur dès qu'ils l'ont obtenue, ils finiſſent par être les eſclaves de la multitude qu'ils prétendoient gouverner. On a blâmé M. Franklin d'avoir donné à ſa patrie un gouvernement trop démocratique, mais on n'a pas fait réflexion qu'il falloit, avant tout, la faire renoncer au gouvernement monarchique, & qu'il étoit néceſſaire d'employer une ſorte de ſéduction pour conduire à l'indépendance un peuple timide & avare, qui étoit d'ailleurs tellement partagé dans ſes opinions, qu'à peine le parti de la liberté s'eſt-il trouvé plus fort que l'autre. Dans ces circonſtances, il a fait comme *Solon;* il n'a pas donné à la Penſylvanie les meilleures loix poſſibles, mais les meilleures dont elle étoit ſuſceptible. Le tems amenera la perfection : quand on plaide pour recouvrer ſon bien, on cherche d'abord à ſe remettre

en poſſeſſion, & enſuite on ſonge à s'arranger.

Philadelphie contient à-peu-près quarante mille habitans. Les rues y ſont larges & régulieres, & ſe coupent à angles droit. Il y a, comme à Londres, des trottoirs pour les gens de pied. Cette ville ne manque d'aucun des établiſſemens les plus utiles, tels que les hôpitaux, les maiſons de travail, de correction, &c. mais elle manque tellement de ce qui peut ſervir à l'agrément de la vie, qu'il n'y a pas même une ſeule promenade publique. La raiſon en eſt que tout ce qui concerne la police & le gouvernement particulier de la ville, avoit été juſqu'ici entre les mains des Quakers, & que ces ſectaires conſiderent tout amuſement privé ou public, comme une tranſgreſſion de leur loi & une *pompe de Satan*. Heureuſement que le peu de zèle qu'ils ont montré dans la criſe préſente leur a fait perdre leur crédit. Cette révolution vient à propos, dans un tems où l'on a tiré d'eux tout ce qu'on peut en attendre : les murailles de la maiſon ſont achevées, il eſt tems de faire venir les menuiſiers & les tapiſſiers.

Il eſt tems auſſi que je retourne à Prince-Town,

pour continuer enſuite mon voyage & me rendre à Albany, en paſſant par New-Windſor, où le Général Washington avoit établi ſon quartier. J'eſpérois partir de bonne heure le 17; en effet j'avois beſoin de faire diligence pour aller coucher à Morris-Town, mais mon cheval de bât n'ayant pu paſſer la Delaware en même tems que moi, j'avois laiſſé un de mes gens pour l'attendre, & le conduire où j'étois. Il arriva que je n'eus, ni le domeſtique que j'attendois, ni celui que j'avois chargé de l'amener. L'un de ces domeſtiques étoit Irlandois, & l'autre Allemand, tous deux nouvellement à mon ſervice. Lorſque je vis la matinée du 17 s'avancer ſans qu'ils paruſſent, le voiſinage de New-York commença à me donner quelque inquiétude. Je craignis qu'ils n'euſſent fait prendre ce chemin à mon petit bagage, & je faiſois déja des diſpoſitions pour courir après eux, lorſqu'à ma grande ſatisfaction, je vis paroître la tête de la colonne de mes équipages, c'eſt-à-dire, un des trois chevaux qui étoient reſtés en arriere; la queue ne tarda pas à joindre. Cependant, pour charmer mon impatience, je faiſois la converſa-

tion avec le Colonel *Hoird* mon hôte, qui eſt un très bon homme, & avec ſon fils le Capitaine, qui eſt un très grand bavard & un vrai *Capitan*. Celui-ci me racontoit avec beaucoup de geſtes, de juremens & d'imprécations, toutes les proueſſes qu'il avoit faites à la guerre; ſur-tout à l'affaire de Prince-Town, où il ſervoit comme Lieutenant de milice dans le régiment de ſon pere; & véritablement l'action dont il ſe vantoit, auroit mérité beaucoup d'éloges, ſi elle avoit été racontée avec ſimplicité. On ſe ſouvient qu'après avoir battu les Anglois, le Général Washington continua ſa route vers Midllebrook. Un Officier américain, qui avoit eu la jambe caſſée d'un coup de fuſil, s'étoit traîné dans une maiſon, où les Anglois n'auroient pas manqué de le prendre tôt ou tard: le jeune Hoird, & quelques ſoldats de bonne volonté comme lui, partirent la nuit de Midllebrook, prirent un chemin détourné, arriverent à la maiſon, y trouverent l'Officier, le chargerent ſur leurs épaules & le rapporterent à leur quartier. Pendant le reſte de l'hiver, la milice des Jerſeys fut toujours ſous les armes pour contenir les Anglois, qui oc-

cupoient Éliſabeth-Town & Brunſwick. C'étoit une eſpece de chaſſe continuelle, à laquelle le Lieutenant Hoird voulut un jour mener ſon petit frere, qui n'avoit que quinze ans, & qui fut aſſez heureux à ſon début pour tuer un grenadier heſſois. Comme tous ces récits étoient fort ennuyeux, je me diſpenſerai de les rapporter ici, de crainte de les rendre comme je les ai reçus; mais je dirai la maniere dont mon Capitan eſt entré au ſervice; parce qu'elle fait connoître l'eſprit qui régnoit en Amérique au commencement de la révolution actuelle. Il étoit apprentif chapelier dans le tems de l'affaire de Lexington & du blocus de Boſton: trois de ſes camarades & lui, partirent un matin de Philadelphie, avec quatre piaſtres pour toute finance: ils firent quatre cents milles à pied pour joindre l'armée, où ils ſervirent comme volontaires le reſte de la campagne: de-là ils ſe mirent en marche avec Arnold pour l'expédition du Canada, & ils ne revinrent chez eux que lorſque le théatre de la guerre fut tranſporté dans leur propre pays.

Onze heures étoient déja ſonnées avant que je

fuſſe parvenu à rallier mes chevaux de ſuite & à me mettre en marche ; ainſi j'abandonnai le projet d'aller coucher à Morris-Town, & je formai celui de m'arrêter à *Baskenridge*, huit milles plus près de Prince-Town. D'abord je laiſſai le Millſtone ſur la droite, puis je le paſſai deux fois avant d'arriver au Rariton, que je traverſai au même endroit où je l'avois paſſé en allant à Philadelphie. A trois milles de-là on me fit prendre un chemin à droite, qui conduit dans les bois & ſur la crête des montagnes : cette route a été ouverte pour l'uſage de l'armée, pendant le quartier d'hiver de 1778 à 1779 ; elle paroît avoir été faite avec ſoin, & elle eſt encore pratiquable ; mais au bout de quelque tems le jour m'ayant manqué, je m'égarai & je fis un mille ou deux hors du chemin. Heureuſement pour moi je trouvai une hutte habitée par de nouveaux colons ; j'y pris un guide qui me conduiſit à Baskenridge, où j'arrivai à ſept heures du ſoir. Je deſcendis de cheval à *Bullion's-tavern*, où je trouvai un logement paſſable & les meilleures gens du monde. Notre ſouper fut très bon : une ſeule choſe manquoit, c'étoit le pain ; mais on nous

demanda de quelle ſorte nous le voulions, & au bout d'une heure, on nous le ſervit tel que nous l'avions deſiré. Cette diligence paroîtra moins extraordinaire, lorſqu'on ſaura qu'en Amérique on ſubſtitue ſouvent au pain, de petites galettes qu'on peut aiſément pétrir & cuire dans une demi heure. Peut-être qu'à la longue on pourroit s'en laſſer, mais je m'en ſuis toujours très bien accommodé toutes les fois que j'en ai trouvé. M. Bullion avoit deux domeſtiques blancs: l'un étoit un homme de cinquante ans à-peu-près; l'autre une femme, plus jeune & d'aſſez bonne mine: j'eus la curioſité de demander quels gages on leur donnoit, & j'appris que l'homme gagnoit un petit écu par jour, & la femme ſix shellings par ſemaine, ou vingt ſous par jour. Si l'on fait attention que ces domeſtiques ſont logés & nourris, & n'ont rien à dépenſer, on verra qu'il leur eſt aiſé d'acquérir bientôt un terrein, & de former un établiſſement pareil à ceux dont j'ai déja parlé.

Le 18, je partis à huit heures du matin, & j'allai d'une traite juſqu'à Pomptoa; c'eſt-à-dire, que je fis trente-ſix milles ſans faire manger mes chevaux

& ſans m'arrêter, ſi ce n'eſt un quart-d'heure ſeulement pour faire une viſite au Général Waine, dont le quartier ſe trouvoit ſur le grand chemin. Il étoit chargé de couvrir les Jerſeys, & il avoit ſous ſes ordres cette même ligne de Penſylvanie qui s'eſt révoltée quinze jours après. Je revis avec plaiſir les environs de Morris-Town, parce qu'ils ſont agréables & bien cultivés; mais après avoir paſſé le *Rockway* & m'être approché de Pompton, je fus étonné du degré de perfection auquel l'agriculture étoit portée: j'admirai ſur-tout les fermes de MM. *Mandeville*: ce ſont les fils d'un Hollandois, qui le premier défricha le terrein où ils recueillent à préſent de riches moiſſons. Leurs domaines ſe joignent: dans chacun de ces domaines le manoir eſt très ſimple & très petit; les granges ſeules ſont hautes & ſpacieuſes. Toujours fideles à l'économie nationale, ils cultivent, recueillent & vendent, ſans augmenter leur maiſon & leurs jouiſſances; contens de vivre dans un coin de leur ferme, & de n'être que les témoins de leur propre richeſſe. A côté de ces anciennes fermes, on voit de nouveaux établiſſemens ſe former, & l'on ſe

perſuade de plus en plus que ſi la guerre a retardé les progrès de l'agriculture & de la population, elle ne les a pas ſuſpendus tout-à-fait. La nuit, qui me ſurprit en chemin, me priva du ſpectacle que ce beau pays auroit continué de m'offrir. Comme elle étoit fort obſcure, ce ne fut pas ſans peine que je paſſai deux ou trois ruiſſeaux ſur de très petits ponts, & que j'arrivai à *Courtheath-tavern*. Cette auberge eſt établie depuis peu, & tenue par des jeunes gens qui n'ont pas de fortune; moyennant quoi, tout ce qu'il y a de mieux en mobilier eſt le propriétaire & ſa famille. M. *Courtheath* eſt un jeune homme de vingt-quatre ans, qui faiſoit autrefois un commerce ambulant d'étoffes, de bijoux, &c. La dépréciation du papier, ou peut-être ſon imprudence, l'ont ruiné au point de l'obliger à quitter ſa maiſon de Morris-Town, & à venir établir une taverne dans cet endroit écarté, où le voiſinage ſeul de l'armée peut lui procurer quelques chalands. Il a deux ſœurs qui ſont jolies & bien miſes, & qui ſervent les voyageurs avec grace & avec coquetterie. Leur frere prétend qu'il les mariera à quelques gros *patauds* d'Hollandois, & que pour

lui, dès qu'il aura gagné un peu d'argent, il ira courir le monde & reprendre ſon commerce. En entrant dans le parloir, où ces demoiſelles ſe tiennent quand il n'y a point d'étrangers, je trouvai ſur une grande table, *Milton*, *Addiſſon*, *Richardſon*, & pluſieurs autres livres de ce genre. La cave n'étoit pas à beaucoup près auſſi bien meublée que la bibliothèque; car il n'y avoit ni vin, ni cidre, ni rhum, mais ſeulement de mauvaiſe eau-de-vie de cidre dont il me fallut faire du grog. Le bill qu'on me préſenta le lendemain n'en montoit pas moins à ſeize piaſtres. J'obſervai à M. Courtheath que s'il me faiſoit payer le plaiſir d'être ſervi par ſes jolies ſœurs, c'étoit bien peu; mais que, s'il ne s'agiſſoit que du logement & du ſouper, c'étoit beaucoup. Il me parut un peu honteux d'avoir trop demandé, & m'offrit une diminution aſſez conſidérable, que je ne voulus pas accepter, content de lui avoir montré que, quoiqu'étranger, je ſavois le prix des denrées, & ſatisfait de l'excuſe qu'il me donna, qu'étant étranger lui-même & ſans propriété dans le pays qu'il habitoit, il étoit obligé de tout acheter. J'appris à cette occaſion qu'il louoit

la

la maiſon où il tenoit auberge, ainſi qu'une vaſte grange qui ſervoit d'écurie, & un jardin de deux ou trois acres; le tout pour quatre-vingt boiſſeaux de bled par an. En effet la dépréciation du papier a obligé d'employer cette maniere de faire ſes marchés, qui eſt peut-être la meilleure de toutes, mais qui remédie certainement au déſordre actuel.

Je quittai à huit heures du matin mon hôte & mes jeunes hôteſſes, pour m'enfoncer dans les bois en ſuivant un chemin que perſonne ne connoiſſoit trop bien. Le pays par lequel je devois paſſer s'appelle *le Clove;* il eſt très ſauvage, & n'eſt gueres connu que depuis la guerre: c'eſt une eſpece de vallée ou de gorge, ſituée à l'oueſt des grandes montagnes qui regnent entre New-Windſor & King's-Ferry, & au pied deſquelles ſe trouvent Weſtpointe, Stoneypointe, ainſi que la plupart des forts qui défendent la riviere. Dans les tems où elle n'eſt pas navigable, ſoit à cauſe des glaces, ſoit à cauſe des vents contraires, on a beſoin d'une communication par terre entre l'État de New-York & les Jerſeys, entre New-Windſor & Morris-

Town. Or cette communication traverſe le *Clove*; & le Général Gréen, étant Quartier-maître-général, y fit ouvrir un chemin par lequel paſſent les convois des vivres & de l'artillerie. C'eſt ce chemin que je pris, laiſſant ſur ma droite le chemin de *Romopog*, & remontant celui qui vient de *Ringwood*. Ringwood n'eſt proprement qu'un hameau de ſept ou huit maiſons, formé par le manoir de Madame *Erskine* & les forges qu'elle fait valoir. On m'avoit prévenu que je trouverois là toutes ſortes de reſſources, ſoit pour loger ſi je voulois m'y arrêter, ſoit pour me procurer toutes les indications dont j'aurois beſoin. Comme il étoit de bonne heure, & que je n'avois fait encore que douze milles, je ne deſcendis chez Madame Erskine que pour la prier de m'indiquer une auberge où je pourrois coucher, ou de me donner des recommandations pour trouver l'hoſpitalité quelque part. J'entrai dans une très jolie maiſon, où je trouvai tout le monde en deuil, M. Erskine étant mort deux mois auparavant. Madame Erskine ſa veuve, âgée de quarante ans, à-peu-près, n'en avoit pas l'air moins frais & moins tranquille : elle avoit

chez elle un de ſes neveux & M. *John Fell*, membre du Congrès. On me donna tous les renſeignemens dont j'avois beſoin, & après avoir bu un verre de vin de Madere, ſuivant l'uſage du pays qui ne permet pas qu'on ſorte d'une maiſon ſans y avoir bu un coup, je remontai à cheval & je m'enfonçai de nouveau dans les bois, montant & deſcendant des montagnes très élevées, juſqu'à ce que je me trouvaſſe près d'un lac tellement ſolitaire & caché, qu'on ne l'apperçoit qu'au travers les arbres qui l'environnent. Les côtes qui en forment les rives ſont ſi eſcarpées que ſi un chevreuil faiſoit un faux pas au haut de la montagne, il rouleroit juſque dans le lac ſans pouvoir ſe relever. Ce lac, qui n'eſt pas marqué dans les cartes, ſe nomme *Duck-Sider:* il a près de trois milles de long, ſur un ou deux milles de large. Je me trouvois dans le pays le plus ſauvage & le plus déſert que j'euſſe encore parcouru; mon imagination jouiſſoit déja de cette ſolitude, & mes yeux cherchoient à travers les bois quelques animaux extraordinaires, tels que des élans ou des caribous, lorſque j'apperçus dans un éclairci un quadrupede qui me parut

très grand. Je treſſaillois de joie, & j'approchois doucement; mais en fixant mieux le monſtre du déſert, je vis, à mon grand regret, que c'étoit un triſte cheval qui broutoit l'herbe paiſiblement, & que l'éclairci qui me l'avoit laiſſé diſtinguer, n'étoit autre choſe qu'un enclos appartenant à un nouveau défrichement. Je fis encore quelques pas, & je rencontrai deux enfans de huit ou dix ans, qui revenoient tranquillement de l'école, portant ſous leurs bras un petit panier & un gros livre. Ainſi il me fallut décheoir de toutes mes idées de Poète ou de Chaſſeur, pour admirer ces nouvelles contrées, où l'on ne ſauroit faire quatre milles ſans trouver une habitation, ni trouver une habitation qui ne ſoit pas à portée de tous les ſecours poſſibles, tant dans l'ordre phyſique que dans l'ordre moral. Ces réflexions & le beau tems qu'il fit toute l'après-dînée me rendirent la fin de ma journée très agréable. A l'entrée de la nuit, j'arrivai à la maiſon de M. *Smith*, qui tenoit auberge autrefois, mais qui ne loge plus que ſes amis: comme je n'avois pas l'honneur d'être de ce nombre, je fus obligé d'aller un peu plus loin, à *Hern-*

tavern; c'eſt une aſſez mauvaiſe auberge, mais j'eus à ſouper & à coucher. J'en partis le 19, le plutôt qu'il me fut poſſible, parce que j'avois encore douze milles à faire pour arriver à New-Windſor, & que ne devant y coucher qu'une nuit, je voulois du moins paſſer la plus grande partie de la journée avec le Général Washington. Je le rencontrai à deux milles de New-Windſor; il étoit dans ſa voiture avec Madame Washington, & ils alloient faire une viſite à Madame Knox, dont le quartier étoit à un mille plus loin, près des barraques de l'artillerie. Ils vouloient retourner ſur leurs pas, mais je les conjurai de continuer leur chemin. Le Général me donna un de ſes Aides-de-Camp (le Colonel *Humphreys*) (1) pour me conduire à ſa maiſon, & m'aſſura qu'il ne tarderoit pas à m'y rejoindre: effectivement il revint

(1) Il eſt à préſent Secrétaire de Légation à la Cour de France. Ce brave & excellent militaire eſt en même tems un Poète rempli de talens: il eſt auteur d'un Poëme adreſſé à l'armée américaine, ouvrage récemment connu en Angleterre, où, malgré la jalouſie nationale & l'affectation à déprécier tout ce qui vient d'Amérique, il a eu un tel ſuccès, qu'on en a fait pluſieurs fois des lectures publiques, à la maniere des anciens.

une demi-heure après. Je le revis avec le même plaiſir, mais avec un ſentiment différent de celui qu'il m'avoit inſpiré à notre premiere entrevue. Je goûtois cette ſatisfaction intérieure, à laquelle l'amour-propre peut bien avoir quelque part, mais qu'on éprouve toujours lorſqu'on ſe trouve en liaiſon déja formée, en véritable ſociété avec un homme qu'on a longtems admiré ſans pouvoir en approcher. Il ſemble alors que ce grand-homme nous appartienne plus particuliérement qu'au reſte de l'humanité : auparavant nous demandions à le voir, déſormais nous le montrons pour ainſi dire ; nous le ſavons, nous le connoiſſons mieux que les autres, & nous avons ſur eux cet avantage que prend dans la converſation, celui qui a lu un livre tout entier, ſur celui qui ne fait que de le commencer.

Le Général voulut encore que je logeaſſe chez lui, quoique ſa maiſon fût beaucoup plus petite qu'à *Prakneſs*. Pluſieurs Officiers que je n'avois pas vus à l'armée, vinrent dîner avec nous. Les principaux étoient le Colonel *Marcam*, qui eſt né en Écoſſe, mais qui s'eſt établi en Amérique, où

il a ſervi avec diſtinction dans l'armée continentale ; depuis, il s'eſt retiré dans ſes terres, & il n'eſt plus que Colonel de milice ; le Colonel *Smith* (1) Officier dont on dit beaucoup de bien, & qui commandoit un bataillon d'Infanterie légere ſous M. de la Fayette ; le Colonel *Humphreys*, Aide-de-Camp du Général, & plu-

(1) L'Auteur ayant beaucoup fréquenté depuis le Colonel Smith, a pu s'aſſurer par lui-même que ce jeune homme n'étoit pas ſeulement un très bon militaire, mais encore un excellent littérateur. La maniere dont il eſt entré au ſervice mérite d'être rapportée : il étoit deſtiné à la profeſſion des Loix, & il achevoit ſes études à New-York lorſque l'armée américaine s'y raſſembla après la malheureuſe affaire de Long-Island. Il réſolut auſſi-tôt de prendre les armes pour la défenſe de ſa patrie ; mais ſes parens n'ayant pas approuvé ce projet, il alla s'engager comme ſimple ſoldat, ſans ſe faire connoître, & ſans prétendre à aucun emploi ſupérieur à celui-là. Un jour, étant en faction à la porte d'un Officier-Général, il fut reconnu par un ami de ſa famille, qui en parla à cet Officier-Général. Celui-ci le fit inviter à dîner ; mais il répondit qu'il ne pouvoit pas quitter ſa faction : il fallut le faire relever par ſon caporal ; après le dîner, il retourna à ſon poſte. Peu de jours s'écoulerent avant que cet Officier-Général, charmé de ſon zèle & de ſes diſpoſitions, le fit ſo Aide-de-Camp. En 1780, il commanda un bataillon d'infanterie légere, & l'année ſuivante, il fut Aide-de-Camp du Général Waſhington, auquel il eſt reſté attaché juſqu'à la paix.

ſieurs autres dont les noms m'ont échappé, mais qui avoient tous le meilleur ton & le meilleur maintien. Le dîner fut excellent; le thé ſuccéda au dîner, & la converſation ſuccéda au thé: elle dura juſqu'au ſouper. La guerre en fut ſouvent le ſujet: je demandai au Général quels étoient les livres de notre métier qu'il liſoit avec plus de plaiſir. Il me répondit que c'étoit l'inſtruction du Roi de Pruſſe à ſes Généraux, & la tactique de M. de Guibert; d'où je conclus qu'il ſavoit auſſi bien choiſir ſes livres qu'en profiter.

J'aurois bien voulu pouvoir céder aux inſtances qu'il me fit pour m'engager à paſſer quelques jours avec lui; mais j'avois pris à Philadelphie un engagement ſolemnel avec le Vicomte de Noailles & ſes compagnons de voyage, d'arriver vingt-quatre heures après eux au quartier général, s'ils s'y arrêtoient, ou à Albany, s'ils paſſoient tout droit. Nous voulions voir *Still-water* & *Saratoga*. Il nous auroit été difficile de prendre une juſte connoiſſance de ce pays, ſi nous n'avions pas été réunis, parce que nous comptions ſur le Général *Schuyler*, qui n'auroit pas fait deux voyages pour contenter no-

tre curiosité. J'avois été fidele à ma promesse, car j'étois arrivé à New-Windsor le même jour qu'ils étoient partis de Westpointe : j'espérai que je les atteindrois à Albany, & le Général Washington voyant qu'il ne pouvoit m'arrêter, voulut me conduire lui-même dans sa barge de l'autre côté de la riviere. Nous abordâmes à *Fish-Kill-Landing-Place*, pour gagner le chemin de l'est, que les voyageurs préferent à celui de l'ouest. Arrivé au rivage, je me séparai du Général, mais il insista pour que le Colonel Smith m'accompagnât jusqu'à *Pokepsie*. La route qui mene à cette ville passe assez près de Fish-Kill, qu'on laisse sur la droite ; de-là on chemine sur des hauteurs, d'où la vue est belle & étendue, & traversant un township, qu'on appelle *Midlebroock*, on arrive à la Creek & à la *Fall* de *Wapping*. Là, je m'arrêtai quelques momens pour considérer sous différens points de vue le charmant payſage que forme cette riviere, tant par sa cascade qui est bruyante & pittoresque, que par des grouppes d'arbres & des rochers qui, réunis avec des moulins à scie & diverses usines, composent les masses les plus capricieuses & les plus agréables.

Il n'étoit encore que trois heures & demie, lorſque j'arrivai à Pokepſie : cependant j'avois deſſein d'y coucher; mais ayant trouvé que la cour des *Seſſions* y étoit aſſemblée, & que toutes les tavernes étoient occupées, je profitai du peu de jour qui me reſtoit pour gagner une auberge qu'on m'avoit indiquée à trois milles plus loin, Le Colonel Smith, qui avoit affaire à Pokepſie, y reſta, & moi je m'eſtimai très heureux de me retrouver le ſoir avec mes deux Aides-de-Camp. En effet, c'étoit toujours un nouveau plaiſir pour nous, lorſque livrés à nous-mêmes & en parfaite liberté, nous pouvions nous rendre compte mutuellement des impreſſions que tant d'objets divers nous avoient laiſſées. Je regrettai ſeulement de n'avoir pas vu le Gouverneur Clinton, pour lequel j'avois des lettres de recommandation : c'eſt un homme qui gouverne avec toute la vigueur & la fermeté poſſible ; inexorable pour les Torys, qu'il fait trembler, quoiqu'ils ſoient, en grand nombre, il a ſu maintenir dans le devoir cette vaſte province, dont une extrêmité avoiſine le Canada, & l'autre la ville de New-York. Il étoit alors à

Pokepſie, mais occupé par la cour des *Seſſions :* d'ailleurs, Saratoga & les différens champs de bataille de Burgoyne, étant déſormais le ſeul objet de mon voyage, je cherchois toujours à avancer, dans la crainte que les neiges ne me prévinſſent & ne rendiſſent les chemins impratiquables. Arrivé à *Pride's-tavern*, je fis beaucoup de queſtions à mon hôte ſur le plus ou moins d'apparence qu'il trouvoit à la continuation du beau tems, & m'appercevant qu'il étoit bon fermier, je l'interrogeai ſur l'agriculture, & j'en tirai les détails ſuivans. La terre eſt très fertile dans le comté de la Ducheſſe (*Dutcheſs-County*) dont Pokepſie eſt la capitale, ainſi que dans l'État de New-York; mais on la laiſſe repoſer de deux ou trois années l'une, moins par néceſſité, que parce qu'on a toujours plus de terrein qu'on n'en peut cultiver. On ne ſeme dans un acre de terre qu'un boiſſeau de froment tout au plus, & la ſemence rend vingt & vingt-cinq pour un. (1) Quelques fermiers ſement de l'avoine

(1) Quelques fécondes que ſoient les terres dans le comté de la Ducheſſe & dans quelques autres endroits de l'Amérique, on ſe tromperoit de beaucoup ſi l'on croyoit qu'il en exiſtât aucuns où la

dans les terres qui ont porté du bled l'année précédente ; mais le plus ſouvent ce genre de grain eſt réſervé pour les terres nouvellement défrichées. Le lin fait auſſi un objet de culture aſſez conſidérable : on laboure avec des chevaux, & on en attele trois ou quatre à une charrue ; quelquefois même un plus grand nombre, lorſqu'il faut ouvrir une terre nouvelle, ou celle qui a longtems

---

ſemence, employée comme elle l'eſt en Europe, pût produire 30 ou 40 pour 1. L'explication de ce produit extraordinaire eſt, que l'uſage des Américains, comme on a pris ſoin de l'énoncer dans le texte, eſt de ſemer très clair. Il eſt rare qu'on ne ſeme dans un arpent qu'un ſeul boiſſeau, même à Paris ; mais il l'eſt auſſi qu'on en ſeme plus de deux ou trois. Il eſt aiſé de concevoir que les Américains, qui ont communément plus d'eſpace qu'ils n'en peuvent cultiver, s'attachent plutôt à l'épargne de la ſemence qu'à celle du terrein. D'où il reſulte qu'on ſeroit expoſé à porter des jugemens oppoſés ſur la fertilité de l'Amérique, ſuivant les différentes manieres dont les voyageurs preſenteroient le même objet. Celui qui ne parleroit que du rapport de la ſemence avec le produit, en donneroit une très haute idée ; & celui qui ne parleroit que de la quantité de bled qu'on dépouille ſur un arpent, en donneroit une défavorable. En effet, deux boiſſeaux peuvent, à la vérité, en rendre ſoixante. Mais s'ils ont compoſé toute la ſemence qu'on a répandue ſur un arpent, la récolte totale ne ſera que de cinq ſeptiers de Paris, & par conſéquent fort inférieure à celle qu'on dépouille ſur nos terres communes

repoſé. M. Pride, tout en m'inſtruiſant de ces détails, me faiſoit eſpérer du beau tems pour le lendemain. Je me couchai, fort content de lui & de ſes pronoſtics; cependant le matin lorſque je m'éveillai, je vis la terre déja toute blanche, & la neige qui continuoit de tomber en abondance, mêlée de frimats & de verglas. Quel parti prendre en pareille circonſtance? Celui auquel je me décidai ſans conſulter, ce fut de continuer mon voyage comme s'il faiſoit beau, & ſeulement de déjeûner un peu plus fort que je n'aurois fait ſans cela. Ce qui me fit le plus de peine, c'eſt que la neige, ou plutôt la menue grêle qui me donnoit dans les yeux, m'empêchoit de voir le pays. Autant que j'en pus juger, je le trouvai beau & bien cultivé. Après avoir fait à-peu-près dix milles, je traverſai le township de *Strasbour*, que les habitans du pays appellent *Strattsborough*. Ce township a cinq ou ſix milles de long, & cependant les maiſons n'y ſont pas éloignées les unes des autres. Comme j'en remarquois une aſſez jolie, le propriétaire en ſortit, ſans doute par curioſité, & me demanda en françois ſi je voulois deſcendre de

cheval, entrer dans sa maison & dîner avec lui. Rien n'est plus séduisant, par le mauvais tems, qu'une pareille proposition; mais aussi rien n'est plus cruel, quand on s'est mis à l'abri, que de quitter une seconde fois le coin du feu pour s'exposer de nouveau au froid & à la neige. Je refusai donc le dîner que ce galant homme m'offroit, mais je ne refusai pas de répondre à plusieurs questions qu'il me fit. A mon tour, je lui demandai s'il n'avoit pas vu passer quelques Officiers françois; je voulois parler du Vicomte de Noailles, du Comte de Damas & du Chevalier de Mauduit qui, menant avec eux trois ou quatre domestiques & six ou sept chevaux, pouvoient avoir été remarqués sur le chemin. Mon Hollandois, car j'ai su depuis qu'il s'appelloit M. le Roy, qu'il étoit négociant hollandois, né en Europe, & connoissant la France où il a habité quelque tems; mon Hollandois répondit donc en homme qui connoît la France & qui parle françois: *Monsieur, il est très véritable que M. le Prince de Conty il a passé hier soir, avec deux autres Officiers allant à Albany.* Je n'ay pas bien su si c'étoit au Vicomte

de Noailles, ou au Comte de Damas que je devois faire hommage de la Principauté; mais comme ils ſont tous deux mes couſins, je répondis en toute vérité, que mon couſin ayant voulu prendre l'avance, j'étois bien aiſe de ſavoir à quelle heure il avoit paſſé & quand je pourrois le joindre; de ſorte que ſi M. le Roi a été, comme je n'en doute pas, conſulter ſon almanach, il aura conclu que j'étois le Duc d'Orléans ou le Duc de Chartres; ce qui étoit d'autant plus vraiſemblable, que j'avois neuf chevaux avec moi, tandis que le Prince de Conty, beaucoup plus éloigné de la Couronne, n'en avoit que ſept.

A peine eſt-on ſorti de Strasbour, qu'on entre dans le township de *Rhynbeck*. Il eſt inutile de faire remarquer que tous ces noms décelent une origine allemande. A *Rhynbeck*, perſonne ne ſortit de ſa maiſon pour me prier à dîner; mais cette neige mêlée de grêle étoit ſi froide, & j'étois tellement fatigué de ſoutenir mon cheval ſur le verglas, que je me ſerois toujours arrêté dans cet endroit, quand même je n'y aurois pas été invité par la belle apparence de l'auberge appellée *Tho-*

ma's-inn. Il n'étoit cependant que deux heures & demie ; mais voyant que j'avois déja fait vingt-trois milles, que la maiſon étoit bonne, le feu bien allumé, l'hôte un grand homme de bonne mine, chaſſeur, maquignon, & diſpoſé à cauſer, je me décidai, ſelon l'expreſſion angloiſe, à *depenſer* là tout le reſte de ma journée. Voici tout ce que j'ai tiré de plus intéreſſant de ma converſation avec M. Thomas. En tems de paix, il faiſoit un grand commerce de chevaux qu'il achetoit en Canada, & qu'il envoyoit à New-York pour les faire paſſer aux Indes occidentales. Il eſt preſque incroyable avec quelle facilité on fait ce commerce en hiver ; il m'a aſſuré qu'une fois, il n'avoit mis que quinze jours pour aller à Montréal, & en ramener ſoixante-quinze chevaux qu'il y avoit achetés. C'eſt qu'on va toujours tout droit, traverſant ſur la glace le lac George, & ſur la neige, le déſert qui eſt entre ce lac & Montréal. Les chevaux du Canada marchent aiſément dix-huit ou vingt heures par jour, & deux ou trois hommes montés ſuffiſent pour en chaſſer une centaine devant eux. » C'eſt moi, ajouta M. Thomas, qui ai fait

ou

ou plutôt qui ai rétabli la fortune de ce coquin d'Arnold. Il avoit mal conduit ſes affaires dans le petit commerce qu'il faiſoit à New-Haven; je lui perſuadai d'acheter des chevaux en Canada, & de les aller vendre lui-même à la Jamaïque. Cette ſeule ſpéculation a ſuffi pour payer ſes dettes & le remettre à flot ». Après avoir parlé commerce, nous parlâmes agriculture : il me dit qu'aux environs de Rhynbeck la terre étoit d'une extrême fécondité, & que pour un boiſſeau de bled qu'il ſemoit, il en recueilloit trente & quarante. Le bled eſt ſi abondant qu'on ne ſe donne par la peine de le ſéyer, & qu'on le fauche comme le foin. Quelques chiens de belle race qui alloient & venoient, réveillerent ma paſſion pour la chaſſe. Je demandai à M. Thomas quel uſage il en faiſoit; il me dit qu'il s'en ſervoit ſeulement pour chaſſer le renard; que les chevreuils, les cerfs & les ours étoient aſſez communs dans le pays, mais qu'on ne les tuoit gueres qu'en hiver, ſoit en ſuivant leurs traces ſur la neige, ſoit en traquant les bois. Toute converſaſion américaine doit finir par la politique. Celle de M. Thomas étoit un peu équi-

voque ; il étoit trop riche, & il ſe plaignoit trop des fournitures de farine qu'il faiſoit à l'armée pour me paroître bon Whigh. Cependant il ſe donnoit pour tel ; mais j'obſervai qu'il étoit très-attaché à une opinion que j'ai trouvé répandue dans tout l'Etat de New-York ; c'eſt qu'il n'eſt point d'expédition plus utile & plus facile que la conquête du Canada. On ne peut pas ſe figurer l'ardeur qu'ont encore tous les habitans du nord pour recommencer cette entrepriſe. La raiſon en eſt que leur pays eſt ſi fécond & ſi heureuſement placé pour le commerce, qu'ils ſont sûrs de devenir très riches dès qu'il n'auront plus rien à craindre des Sauvages ; or les Sauvages ne ſont redoutables que parce qu'ils ſont ſoutenus & animés par les Anglois.

Le 23 je partis de Thomas-inn à huit heures du matin, & je voyageai pendant trois heures, toujours dans le diſtrict de *Livingſton* (1). Le chemin étoit beau, & le pays riche & bien cultivé. On traverſe pluſieurs hameaux aſſez conſiderables ; les

(1) *Livingſton's mannor.*

maiſons en ſont belles & propres, & tout y annonce la proſpérité. En ſortant de ce diſtrict on entre dans celui de *Claverack*, alors on deſcend les montagnes, & on ſe rapproche de la riviere d'Hudſon. Une creek qu'on paſſe bientôt après, porte auſſi le nom de Claverack, & va ſe perdre dans l'Hudſon où elle ne tarde par à ſe jetter. Dès que vous avez paſſé cette creek, un immenſe rocher qui traverſe la direction du chemin, vous oblige de tourner tout court à droite pour gagner le meeting du Claverack, & pourſuivre enſuite votre route vers Albany. Ce rocher ou cette chaîne de rochers mérite toute l'attention des naturaliſtes. Sa longueur eſt d'environ trois milles. Comme je ne l'ai pas traverſé, je n'en connois point la largeur, mais du côté du ſud l'eſcarpement eſt tel qu'il ne peut être attribué qu'à un éboulement produit par une forte ſecouſſe. Cependant on ne trouve ni dans l'eſpace qui eſt entre ce rocher & la petite riviere, ni ſur l'autre rive de cette riviere, aucune correſpondance qui annonce une ſéparation accidentelle. Son flanc preſque découvert offre des couches paralelles, quoique rare-

ment horiſontales, qui me firent conjecturer qu'il étoit de nature calcaire ; je l'eſſayai à l'eau forte, & ma conjecture ſe trouva juſte. Mais ce qui me frappa le plus, c'eſt la force & la beauté des arbres qui ſont nés dans ſon ſein, & dont les tiges ſortent des fentes que les écartemens ont produites. Il faut examiner ces arbres de près pour ſe perſuader qu'ils aient pu croître & s'élever ainſi, ſans avoir un pouce de terre pour nourrir leurs racines. On en voit pluſieurs ſortir horiſontalement, puis s'élever tout-à-coup dans une direction verticale. Quelques-uns ont leur racine abſolument à découvert, ce qui prouve que leur naiſſance eſt antérieure à la cataſtrophe, quelle qu'elle ſoit, qu'on ne peut s'empêcher d'admettre. Ces racines ont les directions les plus bizarres qu'on puiſſe s'imaginer ; elles reſſemblent à des ſerpens qui rampent parmi les ruines d'un immenſe édifice. La plupart des arbres dont j'ai parlé, ſont des ſapins de l'eſpece de ceux que les Anglois appellent *hemlok* ; mais ils ſont mêlés d'autres arbres, que j'ai j'ugé être des noyers & des bois blancs. Je dois avertir que cette conjecture ne mérite pas beaucoup de

confiance, parce que je n'ai pas vu les feuilles, & que je ne me connois pas assez en arbres pour les distinguer à leurs branches & à leur structure.

Claverack est un township assez considérable & qui s'étend très loin. Il faut, après en être sorti, traverser quelques bois pour arriver aux premieres maisons de *Kinderhook*. Je trouvai dans ces bois de nouveaux *improvemens* & plusieurs *lug-hutts* (1); mais m'étant approché d'une de ces huttes, j'appris avec regret que la famille qui l'habitoit y étoit établie depuis longtems, & n'avoit pas encore songé à se bâtir une meilleure maison; chose rare en Amérique, & qui n'a guere d'exemple que dans les établissemens des Hollandois, car ce peuple est plus économe qu'industrieux, & cherche plutôt à amasser de l'argent qu'à augmenter son bien-être. Lorsqu'on est arrivé au premier hameau de Kinderhook, il faut faire un long détour sur la droite pour gagner le *Meeting-house*, qui est au centre de ce qu'on peut appeller proprement la ville de

(1) Huttes faites avec des troncs d'arbres. *Lug* signifie *tronc d'arbre, piece de bois.*

Kinderhook, Là, on paſſe un ruiſſeau aſſez conſidérable, & enſuite on peut choiſir entre trois ou quatre auberges; mais la meilleure eſt celle qui eſt tenue par M. *Van Burragh*. La préférence qu'on donne à celle-ci ne fait pas honneur aux autres : c'eſt une maiſon très petite, tenue par deux jeunes gens de famille hollandoiſe; ils ſont honnêtes & ſerviables, & on n'eſt pas mal chez eux, pour peu qu'on ne ſoit point difficile. J'aurois eu mauvaiſe grace de l'être ce jour là; car pendant toute la journée, j'avois eſſuyé la neige, la grêle & le verglas, & tout foyer étoit un aſile agréable pour moi.

C'étoit une grande queſtion de ſavoir où je paſſerois le lendemain la riviere du nord : elle n'étoit, diſoit-on, ni aſſez priſe pour qu'on pût la traverſer ſur la glace, ni aſſez dégagée des glaçons pour qu'on pût la paſſer en bateau. Prevenu de ces obſtacles, je partis de bonne heure le 24, afin d'avoir le tems de chercher l'endroit où le paſſage ſeroit le plus aiſé. Je n'avois que vingt milles à faire pour arriver à Albany; de ſorte qu'après avoir toujours voyagé dans une forêt de

ſapins, je me trouvai vers une heure après-midi, ſur les bords de l'*Hudſon*. La vallée où coule cette riviere, & la ville d'Albany, qui eſt bâtie en amphithéatre ſur la rive de l'oueſt, auroient offert un coup-d'œil très agréable, ſi la neige ne l'avoit pas un peu défiguré. Une belle maiſon, bâtie à mi-côte vis-à-vis le Ferry, ſemble appeller les regards, & inviter les étrangers à deſcendre chez le Général *Schuyler*, qui en eſt le propriétaire & qui en a été l'architecte. Je lui étois adreſſé & recommandé de tous côtés, mais particuliérement par le Général Washington & par Madame Carter. D'ailleurs, j'avois pris rendez-vous avec le Colonel Hamilton, qui venoit d'épouſer une de ſes filles (1);

(1) Le Colonel Hamilton eſt ſi connu de tous ceux qui ont eu quelque rapport avec l'Amérique, qu'il ſeroit inutile de le déſigner ici plus particuliérement, ſi ce Journal, deſtiné enfin à la publicité, ne devoit pas tomber dans les mains de pluſieurs lecteurs qui ont ignoré, ou oublié différens détails relatifs à cette révolution, pour laquelle leur intérêt peut encore ſe réveiller. On dira donc, que le Colonel Hamilon, né à Sainte-Croix, & depuis quelque tems établi en Amérique, ſe deſtinoit à la profeſſion des Loix, & avoit à peine achevé ſes études, lorſque le Général Washington, inſtruit comme tous les grands-hommes, à découvrir les talens & à les employer, le fit à-la-fois ſon Aide-de-Camp & ſon Secrétaire, place auſſi éminente

enfin, j'étois précédé par le Vicomte de Noailles, & le Comte de Damas, que je savois être arrivés de la veille. La seule difficulté consistoit donc à passer la riviere. Tandis que la barque approchoit péniblement à travers les glaçons qu'il falloit rompre à mesure qu'elle avançoit, M. Linch, à qui un bon dîner n'est par indifférent, contemploit la maison du Général Schuyler, & me disoit : *Je suis sûr que le Vicomte & Damas sont à présent à table, où ils font bonne chere & en bonne compagnie, pendant que nous sommes là à nous morfondre, espérant à peine de gagner ce soir quelque triste auberge.* Je partageois un peu son anxiété; cependant je me divertissois à l'assurer

---

qu'importante dans l'armée américaine. Dès lors la correspondance avec les François, dont il parle & écrit parfaitement bien la langue, les détails de toute espece, politiques & militaires dont il fut chargé, développerent les talens que le Général avoit su appercevoir & mettre en activité, tandis que le jeune militaire justifioit par une prudence & un secret encore plus au-dessus de son âge que ses lumieres, la confiance dont il se trouvoit honoré Il avoit toujours continué de servir en cette qualité, lorsqu'en 1781, desirant de se distinguer dans le commandement des troupes, comme dans les autres fonctions qu'il avoit exercées, il prit celui d'un bataillon d'infanterie légere. C'est à la tête de ce bataillon que,

qu'on nous avoit apperçu des fenêtres, que j'avois même distingué le Vicomte de Noailles qui nous regardoit avec une lunette d'approche, & qu'il alloit envoyer nous prendre au sortir du bateau pour nous conduire dans cette bonne maison, où nous trouverions un diner tout prêt : je prétendois même qu'un traîneau que j'avois vu descendre vers la riviere, nous étoit destiné. Jamais conjecture n'avoit été plus juste. La premiere personne que nous vîmes sur le rivage, étoit le Chevalier de Mauduit, qui nous attendoit avec le traîneau du Général; nous y entrâmes aussi-tot, & dans un instant nous nous trouvâmes dans un beau salon,

conjointement avec M. de Gimat, il emporta au siége d'York, une des redoutes des ennemis. On sera peut-être surpris d'apprendre que l'année d'après, la paix n'étant pas encore faite, M. Hamilton devint Avocat, & ensuite Membre du Congrès. L'explication de cette énigme, c'est que, la guerre étant alors regardée comme terminée, il falloit que M. Hamilton songeât à sa fortune, qui étoit peu considérable. Or l'état de *Lawer*, qui comprend celui d'Avocat, de Procureur & de Notaire, est non seulement le plus considéré en Amérique, mais aussi le plus lucratif; & il n'est pas douteux qu'avec tant de talens & de connoissances, M. Hamilton ne soit, en tems de paix comme en tems de guerre, un des citoyens les plus considérés dans sa nouvelle patrie. Il habite maintenant à New-York.

auprès d'un bon feu, avec M. Schuyler, sa femme & ses filles. Pendant que nous nous chauffions, on servoit le diner, auquel chacun fit honneur, ainsi qu'au vin de Madere qui étoit excellent, & qui acheva de nous faire oublier la rigueur de la saison & la fatigue du voyage.

La famille du Général Schuyler étoit composée de Madame Hamilton, sa seconde fille, dont la figure est douce & agréable; de Miss Peggy Schuyler, dont les traits sont animés & piquans; d'une autre fille charmante, âgée seulement de huit ans, & de trois garçons, dont l'aîné a quinze ans, & qui sont les plus beaux enfans qu'on puisse voir. Pour lui, c'est un homme de cinquante ans à-peu-près, mais déja infirme & sujet à la goutte. Sa fortune est très considérable, & elle le deviendra encore davantage, car il possede une immense étendue de terre; mais ses talens & ses connoissances lui donnent un crédit encore plus assuré que ses richesses. Il a servi dans la guerre du Canada, avec le Général *Amherst* en qualité de *Deputy Quarter Master general* c'est-à-dire comme Aide Maré-

chal-Général des logis. Dès lors il ſe fit connoître & diſtinguer; il fut très utile aux Anglois, & on le fit venir à Londres après la paix, pour arrêter les comptes de toutes les fournitures faites par les Américains. Son mariage avec Mademoiſelle de *Ranſelear*, riche héritiere de la famille qui a donné ſon nom à un diſtrict, ou plutôt à une province entiere, augmenta encore ſon crédit & ſon influence; de ſorte qu'il n'eſt pas étonnant que dès le commencement de la guerre, il ait été élevé au rang de Major-Général, & chargé du commandement des troupes ſur la frontiere du Canada. C'eſt en cette qualité, qu'en 1777, il eut commiſſion de s'oppoſer aux progrès du Général Burgoyne; mais ayant reçu du Congrès des ordres directement contraires à ſon opinion, ſans avoir été pourvu d'aucun des moyens néceſſaires pour les exécuter, il ſe vit obligé d'évacuer Ticonderoga, & de ſe replier ſur la riviere d'Hudſon. Ces meſures ſages en elles-mêmes, ayant été mal interprêtées dans un moment d'humeur & d'inquiétude, il fut mis au Conſeil de guerre, ainſi que le Général Sinclair, qui commandoit

ſous lui. Quelque tems après, ils furent *acquittés honorablement*. Sinclair reprit ſa place dans l'armée; mais le Général Schuyler, juſtement offenſé, voulut des réparations plus authentiques, & réclama ſon rang qui, depuis cet événement, lui étoit diſputé par deux ou trois Généraux du même grade. Cette affaire n'ayant pu s'arranger, il s'eſt abſtenu de joindre l'armée; mais il n'a pas diſcontinué de ſervir ſa patrie. Élu Membre du Congrès l'année ſuivante, il partagea un moment avec M. Lawrens les ſuffrages pour la préſidence. Depuis il a toujours eu la confiance du gouvernement & du Général Washington, qui maintenant le font rechercher, & le preſſent d'accepter la place de Secretaire d'État de la guerre.

Tandis que nous étions dans cet excellent aſyle, le tems reſtoit toujours douteux, entre la gelée & le dégel; il y avoit peu de neige ſur la terre, & il étoit vraiſemblable qu'il ne tarderoit pas à en tomber davantage. Le conſeil des voyageurs aſſemblé, il leur parut à propos de ne pas différer leur départ pour Saratoga. Le Général Schuyler nous offrit la maiſon qu'il poſſede dans ce lieu

même dont il eſt propriétaire ; mais il ne pouvoit nous ſervir de guide, parce qu'il étoit indiſpoſé, & qu'il craignoit une attaque de goutte. Il nous propoſoit de nour donner un Officier intelligent pour nous conduire ſur les différens champs de bataille, tandis que ſon fils iroit devant, faire préparer les logis. On pouvoit encore voyager à cheval, & on nous fourniſſoit des chevaux du pays pour remplacer les nôtres qui étoient fatigués, & dont une paraie étoit même reſtée de l'autre côté de la riviere. Tous ces arrangemens ayant été acceptés, on nous donna des traîneaux pour nous conduire à la ville. En arrivant, nous allâmes voir le Brigadier-Général Clinton, à qui je remis mes lettres de recommandation. C'eſt un honnête homme, mais dont les talens ſont peu diſtingués, & qui n'eſt employé que par conſidération pour le Gouverneur ſon frere. Il fit commander tout de ſuite des chexaux pour notre voyage, & le major *Poppam*, ſon Aide de-Camp, Officier aimable & intelligent, fut chargé de nous acconpagner. Celui-ci devoit prendre avec lui le Major *Greme*, qui connoît parfaitement le ter-

rein, & qui a ſervi dans l'armée du Général Gates.

Toutes nos meſures étant bien priſes, nous nous retirâmes chacun chez nous, c'eſt-à-dire le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons dans une auberge, tenue par un François nommé *Louis*, & moi dans celle d'un Américain, appellé *Benniſſens*. A la pointe du jour, le thé ſe trouva prêt, & toute la caravane raſſemblée chez moi; mais il tomboit une neige fondue qui ne nous préparoit pas une promenade agréable. Nous eſpérâmes que ce ſeroit un vrai dégel, & nous nous mîmes en chemin. Cependant la neige s'épaiſſiſſoit de plus en plus, & la terre en étoit déja couverte à ſix pouces de hauteur, lorſque nous arrivâmes au confluent de la riviere des *Mohawks* & de celle d'Hudſon. Là on a le choix de deux chemins différens qui conduiſent à Saratoga : l'un vous oblige à traverſer la riviere d'Hudſon, pour en ſuivre quelque tems la rive gauche, & la repaſſer encore une fois près de *Half-moon*; l'autre vous fait remonter la riviere des Mohawks juſqu'au deſſus de la *Cataracte*; alors on paſſe cette riviere, & on traverſe les bois pour ſe rendre à *Stillwater*. Quand

je n'aurois pas trouvé de la difficulté à paſſer la riviere du nord qui charioit des glaçons, j'aurois préféré de prendre l'autre chemin, pour voir la caſcade de *Cohos*, qui eſt une des merveilles de l'Amérique. Avant de m'éloigner de la riviere d'Hudſon, je remarquai une île, qui partageant ſon lit, offre une poſition très avantageuſe pour établir des batteries, & en défendre la navigation. Les deux Majors à qui je fis part de cette obſervation, me dirent qu'on avoit négligé ce point de défenſe, parce qu'il y en avoit un meilleur un peu au deſſus, à l'extrêmité d'une des trois branches dans leſquelles la riviere des Mohawks ſe diviſe en ſe jettant dans l'Hudſon. Ils ajouterent qu'on s'étoit même contenté de reconnoître cette derniere poſition; celle qu'on avoit commencé à fortifier encore plus haut, étant ſuffiſante pour arrêter l'ennemi. Ainſi plus on examine le pays, plus on ſe perſuade que l'entrepriſe de Burgoyne étoit extravagante, & devoit échouer tôt ou tard, indépendamment des combats qui en ont décidé.

Le confluent des deux rivieres eſt à ſix milles au nord d'Albany: lorſque nous en eûmes fait deux

vers l'oueſt en cheminant dans les bois, nous commençâmes à entendre un bruit ſourd, qui augmenta toujours juſqu'au moment où nous apperçûmes *Cohos-fall.* Cette cataracte a pour étendue la largeur de la riviere, c'eſt-à-dire près de deux cens toiſes. C'eſt une vaſte nappe d'eau, dont la hauteur eſt de 76 pieds anglois. Dans cet endroit, la riviere eſt reſſerrée entre deux eſcarpemens formés par la pente des montagnes; ces eſcàrpemens ſont couverts d'une terre auſſi noire que la mine de fer, & ſur laquelle il ne croît que des ſapins & des cyprès. Le cours de la riviere eſt droit, avant & après la chûte, & les rochers qui forment cette caſcade ſont a-peu-près de niveau; mais leur figure irréguliere tourmente l'eau tandis qu'elle ſe précipite, & forme pluſieurs accidens bizarres & pittoreſques. Ce tableau étoit rendu plus terrible encore par la neige qui couvroit les sapins, & dont l'éclat donnoit une couleur noire à l'eau qui couloit tranquillement, & une couleur jaune à celle qui ſe précipitoit avec fracas.

Après avoir raſſaſié nos yeux de ce ſpectacle impoſant

impoſant, nous marchâmes encore un mille pour gagner le ferry où nous eſpérions paſſer la riviere; mais en y arrivant nous trouvâmes que le bateau étoit tellement engagé dans la glace & dans la neige, quil n'y avoit pas moyen de s'en ſervir. On nous aſſura qu'on avoit paſſé, le matin même, à un ferry qui eſt à deux mille plus haut; nous y allâmes tout de ſuite, réſolus de pourſuivre notre chemin, quoique la neige eût encore redoublé & que le froid & l'humidité nous euſſent déjà à moitié tranſis. Les bateliers de ce nouveau ferry, nous firent bien quelques objections ſur le mauvais tems, & ſur le peu de capacité de leur bateau, qui ne leur permettoit pas de paſſer plus de trois chevaux à la fois; mais cette difficulté ne nous arrêta pas, & il fut convenu ſeulement qu'on feroit pluſieurs voyages. On eſſaya d'abord de paſſer mon valet de chambre avec trois chevaux : j'attendois au coin du feu que mon tour arrivât, lorſqu'on vint me dire que le bateau regagnoit le rivage, non ſans peine, & que le courant avoit penſé l'entraîner vers la cataracte. Il fallut ſe ſoumettre à notre deſtinée, qui ne

vouloit pas encore nous permettre de remplir l'objet de notre voyage. Là je montrai une magnanimité qui m'attira l'eſtime de toute la compagnie : en effet, tandis qu'on juroit, qu'on s'impatientoit & qu'on étoit incertain du parti qu'on prendroit, je donnai avec ſérénité le ſignal de la retraite, & je ne m'occupai plus que du ſouper, pour lequel je fis ſur le champ les diſpoſitions les plus ſages. L'aubergiſte du Vicomte de Noailles étant François, & par conſéquent meilleur cuiſinier, ou tout au moins plus actif que le mien, il fut décidé que ce ſeroit lui qui nous feroit à ſouper : on choiſit le cavalier le mieux monté de la troupe, & il fut expédié ſur le champ pour donner les ordres néceſſaires; nous le ſuivîmes au bout d'une demi-heure & nous arrivâmes à nuit fermante, pour nous mettre à table un quart d'heure après. Ainſi ſe paſſa la journée du 25, qui ne fut pas agréable juſqu'à l'heure du ſouper, mais qui le devint enſuite; car de quelles contradictions ne ſe conſole-t'on pas avec un bon feu, un bon ſouper & une bonne compagnie ?

Le 26 les rivieres n'étant pas encore priſes,

ni les chemins assez durcis, pour faire un long voyage en traîneau, je résolus de rester à Albany. Ma matinée fut employée à rédiger quelques notes, & cette occupation ne fut interrompue que par une visite du Colonel Hamilton. Il nous dit que Madame Schuyler étoit un peu indisposée ; mais que le Général n'en seroit pas moins empressé de nous recevoir chez lui dans la soirée. En effet il nous envoya ses traîneaux à l'entrée de la nuit. Nous le trouvâmes dans son sallon avec M. & Madame Hamilton. La conversation s'engagea bientôt entre le Général, le Vicomte de Noailles & moi. Nous avions déja parlé l'avant-veille de quelques faits assez importans relatifs aux campagnes du nord, sur lesquels nous avions demandé quelques éclaircissemens. M. Schuyler n'avoit pas paru moins empressé de nous les donner. Il est assez communicatif, & il a raison de l'être, sa conversation est aimable & facile ; il sait bien ce dont il parle, & parle bien de ce qu'il sait. Pour mieux répondre à nos questions, il nous proposa de nous fair lire sa correspondance politique & militaire avec le Général Washington ;

nous l'acceptâmes avec grand plaiſir, & laiſſant le reſte de la compagnie avec M. & Madame Hamilton, nous paſsâmes dans une autre piece. Le Général ayant ouvert ſon porte-feuille, nous nous partageâmes, le Vicomte & moi, différens manuſcrits, qui renfermoient plus de ſoixante pages de petite écriture ſur papier à la Telliere. La premiere dépêche que je lus, étoit une lettre qu'il écrivit au Général Washington, au mois de Novembre 1777 : elle renfermoit un plan d'attaque ſur le Canada, & voici ce qui en avoit donné l'idée : Deux Officiers anglois, après avoir été faits priſonniers avec l'armée de Burgoyne, avoient obtenu la permiſſion de retourner en Canada ſur leur parole, & en chemin ils s'étoient arrêtés à Saratoga, chez le Général Schuyler. La converſation, comme on peut le croire aiſément, tomba bientôt ſur ce grand événement dont l'impreſſion étoit encore récente. L'un de ces Officiers étant attaché au Général Burgoyne, inculpa le Gouverneur *Guy Carleton*, & l'accuſa d'avoir gardé trop de troupes en Canada; l'autre ſoutint qu'il n'en avoit pas même conſervé aſſez pour la défenſe

du pays. De l'assertion on en vint aux preuves, & ces preuves ne pouvoient être autre chose qu'un détail exact des troupes qui restoient alors en Canada, & de la maniere dont elles étoient placées. Le Général Schuyler étoit attentif, & faisoit son profit de la dispute. Il apprit ainsi que le Canada étoit véritablement compromis; en conséquence, il proposa au Général Washington de reprendre Ticonderoga, en cas que ce poste ne fût pas abandonné, comme il l'a été effectivement, & de se porter ensuite jusqu'à Montreal. Ce plan est très bien fait & montre une grande connoissance du local. Ce qui m'a paru le plus digne d'attention, c'est l'immensité des ressources qu'on peut trouver dans le pays pour une expédition d'hiver, & l'extrême facilité avec laquelle une armée peut avancer rapidement, au moyen des traîneaux qui portent les vivres & les munitions, & mêmes les soldats malades & éclopés. En un mois de tems, il est possible de rassembler, entre la riviere d'Hudson & celle du Connecticut, quinze cens traîneaux, deux mille chevaux & autant de bœufs : ces derniers peuvent être ferrés à

glace comme les chevaux ; ils ſervent à tirer les traîneaux chargés de proviſions, & à meſure que celles-ci s'épuiſent, ou qu'ils commencent à ſe fatiguer, on les tue pour la nourriture de l'armée. D'ailleurs, il ne faut pas croire que ces expéditions ſoient auſſi penibles pour les ſoldats qu'on a coutume de ſe le figurer : avec une chauſſure & un habillement convenable, qu'il étoit aiſé de ſe procurer lorſque les finances & les moyens du pays n'étoient pas épuiſés, ils ſupportent très bien la fatigue des longues marches ; & comme ils paſſent toujours la nuit dans les bois, ils font aiſément des abris & allument de grands feux, près deſquels ils dorment mieux que ſous des tentes. On doit obſerver que ſi le froid eſt rigoureux dans ces contrées, ce froid eſt toujours ſec, & qu'il eſt plus aiſé de s'en garantir que de la pluie & de l'humidité,

Le Général Schuyler ne reçut pas de réponſe à cette lettre, & il n'a jamais ſu à qui en étoit la faute. Cependant M. de la Fayette vint à Albany au mois de Janvier pour préparer & commander une expédition ſemblable à celle qui avoit été pro-

posée ; il montra ses instructions au Général Schuyler qui reconnut tout son plan, dont il supposa que quelqu'autre avoit voulu se faire honneur ; mais comme aucun ordre n'étoit arrivé, il n'avoit fait aucun préparatif. On n'en avoit pas fait davantage du côté du Connecticut ; de sorte que M. de la Fayette, quelqu'agréable que fût pour lui cette expédition, eut assez de raison & d'attachement aux intérêts de l'Amérique, pour en faire voir les difficultés & en détourner le Congrès.

L'hiver suivant, après l'évacuation de Philadelphie & l'affaire de Montmouth, le Général Washington, toujours plus occupé de mettre un terme au malheur de sa patrie que de prolonger le rôle brillant qu'il joue en Amérique, écrivit à M. Schuyler pour le consulter sur une expédition en Canada, & sur les moyens de la faire avec succès. En réponse à cette lettre, celui-ci envoya un mémoire parfaitement conçu & très bien écrit, par lequel il propose trois plans différens. Le premier est de rassembler ses forces près des sources du Connecticut, dans un endroit qu'on appelle *Coos* ; de-là il n'y a qu'un portage assez court pour gagner les rivieres

qui tombent dans le fleuve Saint-Laurent, au-deſſous du lac Saint-Pierre & près de Quebec. Mais ce plan ſeroit difficile à exécuter, parce que les moyens ne ſont pas très abondans ſur la riviere de Connecticut, & qu'on trouveroit de grandes difficultés à en approcher ceux qui ſe trouvent ſur la riviere d'Hudſon & ſur celles des Mohawks; ſans compter qu'on porteroit ainſi l'attaque dans le ſein des forces angloiſes, & trop près de la mer dont elles tirent leur ſecours. Le ſecond projet eſt de remonter la riviere des Mohawks, de s'embarquer enſuite ſur le lac *Oneida*, & de traverſer le lac *Ontario* pour aller vers l'oueſt aſſiéger *Niagara*; puis retourner ſur ſes pas, deſcendre le fleuve, & attaquer Montréal par le nord. Le Général Schuyler y trouve deux grands inconvéniens; l'un eſt le long circuit qu'on ſeroit obligé de faire, & qui donneroit le tems aux Anglois de raſſembler leurs troupes au point de l'attaque; l'autre eſt l'impoſſibilité de leur donner le change en les menaçant du côté du lac Champlain & de *Sorel*, puiſque les préparatifs ſur la riviere des Mohawks & à l'oueſt de l'Hudſon ne pourroient manquer de décéler tout le ſyſtême

de la campagne. C'eſt donc par le lac Champlain & pendant l'hiver, que le Général Schuyler voudroit marcher ſur Montréal; mais y marcher directement, laiſſant le fort *Saint-Jean* ſur la droite, & remettant au printems l'attaque de ce poſte, dont on ne s'aſſureroit qu'après s'être emparé de l'île de Montréal & de tout le *pays d'en haut* : alors il ſeroit aiſé de maſquer ſon véritable objet, parce qu'on peut aſſembler ſes moyens ſur les deux rivieres d'Hudſon, & de Connecticut; le reverſement de l'une à l'autre étant aſſez facile. Ainſi l'ennemi auroit à craindre à la fois pour Quebec, pour Saint-Jean, & pour Montreal. Dans cette ſuppoſition, il y a apparence qu'ils ſacrifieroient plutôt Montréal. Là on pourroit former un établiſſement avantageux, & ſe préparer à l'attaque de Quebec: mais, en cas qu'on fût obligé d'y renoncer, la retraite ſeroit toujours facile par le *Beaver-hunting-place* (1), & par le lac Champlain.

(1) Proprement *le lieu où l'on chaſſe les caſtors*. C'eſt le nom qu'on donne, dans les cartes angloiſes, aux déſerts qui ſont ſitués entre le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent & les lacs George & Champlain & la riviere de Sorel.

Tel eſt l'objet de cette longue dépêche que je lus avec beaucoup d'attention & avec beaucoup de plaiſir, & dont j'eſſaye de donner quelqu'idée, perſuadé que cet article de mon Journal ne ſera pas dénué d'intérêt pour les militaires; les autres pourront faire diviſion à l'ennui qu'il leur cauſera, en regardant la carte & parcourant des yeux l'immenſe pays que ces projets embraſſent.

A la lecture de ce mémoire ſuccéda celle de la reponſe que fit le Général Washington. Il y témoigne la plus grande confiance au Général Schuyler; enſuite il entre en diſcuſſion avec lui, & propoſe ſes réflexions avec une modeſtie auſſi aimable qu'eſtimable. Il penſe que l'expédition du lac Ontario eſt peut-être rejettée trop légerement; qu'il lui ſeroit facile de favoriſer l'attaque de Niagara, par une diverſion qu'il opéreroit ſur le lac *Erie*, en faiſant marcher les troupes de Virginie du côté de l'*Ohio* & du fort *Pitt's bourg*: il demande s'il ne ſeroit pas poſſible de conſtruire les bateaux ſur la riviere d'Hudſon, & de les tranſporter enſuite ſur des charriots juſqu'à celle des Mohawks. On voit que ſon objet eſt de lever une des principales

objections que j'ai rapportées; celle que les préparatifs de cette expédition en décéleroient trop le véritable but. Tous les autres points ſont diſcutés avec ſageſſe & préciſion; ce qui inſpire encore plus de curioſité & d'intérêt pour la replique du Général Schuyler. Celle-ci eſt digne & de l'importance de l'objet, & du grand homme auquel elle eſt adreſſée. M. Schuyler perſiſte dans ſon opinion; & toujours attaché à ſon projet d'attaque par le lac Champlain, il prouve que ce projet peut s'exécuter en été comme en hiver. Tout dépend, ſelon lui, d'avoir la ſupériorité navale. Il penſe qu'on peut aiſément l'obtenir en conſtruiſant des vaiſſeaux plus grands que ceux des Anglois, & il eſt perſuadé que deux vaiſſeaux de cinquante canons ſuffiroient pour l'aſſurer. C'eſt à tort, ajoute-t-il, qu'on craint la navigation des lacs, & qu'on n'oſe pas leur confier de gros navires. Sur tous ces objets il parle en homme entreprenant, mais inſtruit & capable d'exécuter ce qu'il propoſe. Je terminai cette ſéance par la lecture d'un projet de campagne contre les ſauvages, différent de celui qui fut adopté par le Congrès en 1779, & dont l'exé-

cution fut confiée au Général Sullivan. Suivant le premier, cinq cens hommes seulement auroient marché par *Vioming* & *Tioga*, tandis que le reste de l'armée auroit débouché par le haut de la riviere des Mahawks, & se seroit porté sur le lac *Oneida* pour prendre les sauvages par les derrieres, & leur couper la retraite sur le lac Ontario; ce qui m'a paru beaucoup plus raisonnable, parce que de cette façon on rempliſſoit le double objet de détruire les sauvages, & d'éviter au principal corps de l'armée une longue & pénible marche à travers le *Great-swamp*, ou le grand marais de Vioming.

Pour entendre tout ceci, il faut se rappeller qu'en 1779, le Congrès voyant les ennemis confinés à New-York & à Rhode-Island, pensa qu'il pourroit épargner un corps de troupes de trois à quatre mille hommes, pour l'envoyer contre les cinq nations dont on avoit éprouvé mille cruautés. On espéroit les enlever ou les détruire, & soulager ainsi tout le pays qui est entre la *Susquehannah* & la *Delaware*. Le Général Sullivan, après avoir pris toutes sortes de précautions pour assurer la subsistance & conserver la santé de ses soldats, fit

une marche très longue & très ſavante, pouſſa les ſauvages devant lui, & brûla leurs villages & leurs récoltes. Mais ce fut là tout le fruit de ſon expédition : en effet il ne put parvenir à les couper, le corps du Général Clinton qui avoit débouché par la riviere des Mohawks, s'étant trouvé trop foible pour agir de lui-même, & ayant été obligé de ſe joindre au gros de l'armée.

Il étoit dix heures du ſoir lorſque j'eus fini mes lectures ; je continuai à cauſer avec le Général Schuyler, tandis qu'on ſoupoit. Il s'en falloit de beaucoup que je fuſſe en état de raiſonner ſur tous les objets qu'il avoit fait paſſer devant mes yeux. Je me contentai donc d'obſerver que toute expédition contre le Canada, qui ne ſeroit que partielle, & qui ne tendroit pas à la conquête, ou plutôt à la délivrance entiere de ce pays, ſeroit dangereuſe & de peu d'effet ; parce qu'elle ne ſeroit fortifiée par aucun concours de la part des habitans, ceux-ci ayant été trompés dans leur attente lors de l'entrepriſe de Montgomery, & devant craindre le reſſentiment des Anglois, s'ils ſe montroient encore une fois trop favorables aux Américains. Je vis avec

plaisir qu'il étoit parfaitement de mon avis. Nous nous séparâmes donc très contens l'un de l'autre, & je retournai chez moi attendre ce que le tems qu'il feroit pendant la nuit, décideroit pour la journée suivante.

Le 27 au matin, apprenant que les rivieres n'étoient pas encore durcies, mais voyant que le tems étoit assez beau, quoique très froid, je voulus en profiter pour aller à *Skenectady*. C'est une ville située à quatorze milles d'Albany, sur la riviere des Mohawks. Elle inspire assez de curiosité, parce qu'elle a été bâtie dans le pays même des sauvages; qu'elle est piquetée, c'est-à-dire, entourée de hautes palissades comme leurs villages, & qu'ils y conservent même encore des habitations, lesquelles forment une espece de fauxbourg, à l'est de cette ville. Je m'avisai un peu tard de cette promenade, & il étoit déja midi lorsqu'on m'amena un traîneau; mais le Général Schuyler m'avoit assuré que je n'aurois que pour deux heures de chemin : il supposoit sans doute que mon traîneau seroit mieux attelé. Je trouvai les chemins très difficiles, & les chevaux plus difficiles encore

que les chemins ; car ils ne vouloient pas tirer, & ſi M. de Monteſquieu ne s'étoit pas décidé à prendre les rênes, & à les preſſer plus vivement que leur débonnaire conducteur, je crois que je ſerois encore dans les neiges, dont ce pays eſt couvert pendant ſix mois de l'année. Tout celui qui eſt entre Albany & Skenectady, n'eſt qu'une immence forêt de ſapins que la hache n'a jamais attaqués. Ils ſont élevés & robuſtes, mais clair ſemés ; & comme rien ne croît ſous leur ombrage, une ligne de cavalerie pourroit traverſer ce bois ſans ſe rompre ni défiler. Il étoit déja trois heures, & j'étois à demi-mort de froid lorſque j'arrivai à Skenectady. On trouve cette ville au ſortir des bois, après avoir deſcendu une petite pente : elle eſt réguliérement bâtie, & elle contient cinq cens maiſons en dedans de la paliſſade qui l'entoure. ſans compter quelques habitations qui forment un fauxbourg, & le village indien qui tient à ce fauxbourg. On compte deux familles & huit habitans par maiſon. Au-delà de la ville, du côté de l'oueſt, le pays eſt ouvert & la terre très fertile ; elle produit beaucoup de grain, dont

on fait un grand commerce. Je descendis chez le Colonel *Glen*, Quartier-Maître-Général de ce district : c'est un homme vif & actif. Il me reçut de la maniere la plus honnête; un très bon feu, deux ou trois verres de *towdy*, me réchaufferent assez pour me mettre en état de lui faire quelques questions & de repartir ensuite, car la nuit approchoit, & le Vicomte de Noailles, chez qui je devois dîner, m'attendoit à cinq heures. Le Colonel Glen me prêta des chevaux pour retourner à Albany, & il voulut me conduire lui-même dans le village des indiens. Comme nous nous disposions à partir, un de ces sauvages entra chez lui : c'étoit un courier dépêché par leurs chasseurs; il venoit annoncer qu'un parti de cent-cinquante *Senecas* & de plusieurs Torys, s'étoit fait voir à quelques milles de Saratoga, & qu'ils avoient même enlevé un de leurs jeunes gens. Ce messager parloit très bien françois & très mal anglois : né d'un pere canadien, ou même européen, il s'étoit mêlé parmi les sauvages, & vivoit avec eux depuis vingt ans, plutôt par libertinage que par aucun autre motif. La nouvelle qu'il apportoit n'étoit

toit pas encourageante pour le voyage que je devois faire le lendemain ou le surlendemain ; je n'y ajoutai pas grande foi, & j'eus raison.

Le village indien, où M. Glen me conduisit, n'est autre chose que l'assemblage de quelques misérables huttes construite dans le bois, le long du chemin d'Albany. M. Glen me fit entrer dans celle d'un sauvage *du Saut Saint-Louis*, qui avoit habité longtems à Montreal, & parloit bien françois. Ces huttes sont semblables aux barraques que nous faisons à la guerre, ou à celles qu'on construit dans les vignes & dans les vergers, lorsque les fruits sont mûrs & qu'on est obligé de les garder pendant la nuit. Deux perches & une traverse font toute la charpente ; un fascinage en forme la couverture, mais cette couverture est bien doublée en dedans avec quantité d'écorces d'arbres. L'aire intérieure est un peu au-dessous du niveau du terrein : on entre par une petite porte laterale ; au milieu de la hutte est le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture qu'on laisse dans le toît. Des deux côtés du feu, on a élevé deux espece d'estrades, qui occupent la longueur de la

barraque & qui ſervent de lit; elles ſont recouvertes de peaux de bêtes & de quelques écorces. Il y avoit dans cette hutte, outre le ſauvage qui parloit françois, une *ſquah* (c'eſt le nom qu'on donne aux ſauvageſſes) qu'il avoit épouſée en ſecondes noces, & qui élevoit un enfant de ſon premier mari; deux vieillards compoſoient le reſte de cette famille, qui avoit l'air triſte & pauvre. La *ſquah* étoit hideuſe, comme elles le ſont toutes, & ſon mari preſque ſtupide; ainſi les charmes de cette ſociéte ne me firent pas oublier que la journée s'avançoit, & qu'il falloit partir. Tout ce que j'appris, tant du Colonel que des Indiens, c'eſt que l'Etat leur donne des rations de viande & quelquefois de farine; qu'ils poſſédent auſſi quelques terres, où ils ſement du mays, & qu'ils vont à la chaſſe pour avoir des peaux, qu'ils troquent contre du rum. On les envoie quelquefois à la guerre, & on ſe loue aſſez de leur bravoure & de leur fidélité. Quoiqu'ils ſoient ſoumis aux Américains, ils ont leurs Chefs auxquels on s'adreſſe pour faire juſtice, lorſqu'un Indien a commis quelques crimes. M Glen. m'a dit

qu'ils ſe ſoumettoient aux punitions qu'on leur infligeoit; mais qu'ils ne pouvoient comprendre qu'on dût les punir de mort, même pour homicide. Leur nombre eſt à préſent de 350; il va toujours en diminuant, ainſi que celui des peuples appellés *les Cinq-Nations*. Je ne crois pas que ces cinq nations ſoient en état de mettre quatre mille hommes ſous les armes. Les ſauvages ne ſeroient donc pas fort à craindre par eux-mêmes, s'ils n'étoient pas ſoutenus par les Anglois & les Torys américains. Comme avant-garde, ils ſont redoutables; comme armée, ils ne ſont rien. Mais leur cruauté paroît augmenter à meſure que leurs forces diminuent : elle eſt telle, qu'il eſt impoſſible que les Américains conſentent plus longtems à les avoir pour voiſins; & qu'une conſéquence néceſſaire de la paix, ſi elle eſt favorable au Congrès, ſera leur totale deſtruction, ou du moins leur excluſion de tout le pays qui eſt en-deçà des lacs. Ceux qui ſont attachés aux Américains, & qui vivent en quelque ſorte ſous leurs loix, tels que les Mohawks des environs de Skenectady, & une partie des Oneidas, finiront par ſe civiliſer &

ſe confondre avec eux. C'eſt ce que doit ſouhaiter tout homme ſenſible & raiſonnable qui, préférant les intérêts de l'humanité à ceux de ſa propre célébrité, dédaignera cet artifice ſi ſouvent employé, & toujours avec tant de ſuccès, de préconiſer l'ignorance & la pauvreté, afin de ſe faire louer dans les Palais & dans les Academies.

J'eus le tems de faire ces réflexions & bien d'autres encore, tandis que je parcourois, à la ſeule clarté de la neige, ces bois majeſtueux, où le ſilence regne pendant la nuit, & n'eſt guere troublé pendant le jour. Je n'arrivai qu'à près de huit heures chez le Vicomte de Noailles, où le ſouper, le thé & la converſation, me retinrent juſqu'à minuit. Cependant rien n'étoit decidé pour notre voyage, & les nouvelles que nous avions des rivieres n'étoient pas encore ſatisfaiſantes. Le lendemain matin, je reçus une lettre du Général Schuyler : il me mandoit qu'il avoit envoyé chez moi la veille au ſoir, qu'on lui avoit dit que j'étois allé à Skenectady & delà à Saratoga; mais qu'il étoit bien aiſe que je fuſſe revenu à Albany, parce que ſe trouvant mieux de ſa goutte il comp-

toit m'accompagner le lendemain. Il me prioit de venir paſſer la ſoirée chez lui, pour décider de notre marche & de notre départ. Je répondis à cette lettre en acceptant toutes ſes propoſitions, & j'employai une partie de la matinée à me promener dans Albany, non ſans prendre beaucoup de précautions, car les rues étoient toutes couvertes de glace. J'allai d'abord voir le parc d'artillerie, ou plutôt les trophées des Américains; en effet il n'y a d'autre artillerie dans cet endroit que huit beaux mortiers & vingt chariots de munition, qui faiſoient partie de l'artillerie de Burgoyne. J'entrai dans une grande baraque où l'on travailloit à faire des fuſils pour l'armée. Les canons de ces fuſils ainſi que les bayonnetes ſont forgés à quelques milles d'Albany; on les polit & on les acheve dans cet attelier. Je demandai à quel prix ils revenoient: l'arme complette revient à-peu-près à cinq piaſtres. Les armuriers ſont engagés; on leur donne, outre leur ration, des ſalaires qui ſeroient conſidérables, s'ils étoient bien payés. De là, je montai à une autre grande baraque ſituée à mi-côte vert l'oueſt de la ville, qui ſert d'hôpital

militaire. Les malades ſont ſervis par des femmes. Chacun d'eux a un lit pour lui ſeul : en général ils m'ont paru bien ſoignés & proprement tenus. L'heure du dîner vint & raſſembla chez moi tous ceux qui devoient m'accompagner à Saratoga. Après diner nous allâmes chez le Général Schuyler, prendre des arrangemens, en conſéquence deſquels nous partîmes le lendemain au lever du ſoleil, diſtribués dans cinq traîneaux différens. Le Général Schuyler me menoit dans le ſien. Nous paſsâmes la riviere des Mohawks ſur la glace, à un mille au deſſus de la cataracte. C'étoit preſque un coup d'eſſai; il réuſſit à tous les traîneaux, excepté à celui du Major Poppam, dont les deux chevaux briſerent la glace & s'enfoncerent tout-à-coup. Cet événement paroîtra bien funeſte aux Européens; mais qu'ils ne s'effrayent pas des ſuites qu'il dut avoir. C'eſt un accident très commun, & auquel on peut remédier de deux facons : l'une en tirant les chevaux ſur la glace à force de bras, & s'il eſt poſſible, à l'aide d'un levier ou d'une planche dont on ſe ſert pour les ſoulever; l'autre en les étranglant avec leur licol, ou avec les guides.

Dès qu'ils perdent la reſpiration & le mouvement, ils viennent à fleur d'eau : alors on leur leve les pieds de devant & on les hâle ſur la glace; enſuite on leur lache le lien peu-à-peu, on les ſaigne, & un demi-quart d'heure après on les attele. Comme nous étions beaucoup de monde, ou put employer le premier moyen, qui eſt le plus sûr pour les chevaux; en cinq minutes on les eut retiré de la riviere. Tout cela peut ſe comprendre aiſément; mais on demandera ce que devint le traîneau, & comment on oſa approcher du gouffre que les chevaux avoient ouvert. Je repondrai que, ces animaux ayant un poids plus conſidérable que celui du traîneau, & qui ne porte que ſur quatre petites baſes, briſent la glace ſous leurs pieds, ſans que jamais le traîneau s'enfonce, parce que ce traîneau eſt léger par lui-même, & que ſon poids eſt ſupporté par de longues pieces de bois qui lui ſervent de brancard. Les hommes ne ſont pas moins en sûreté, la glace étant toujours plus épaiſſe qu'ils ne faut pour les porter. Quant aux chevaux, ils ſe ſoutiennent aiſément à la ſurface de l'eau, en s'aidant de leurs quatre jambes, & en appuyant leur tête ſur la glace.

L'accident arrivé au traîneau du Major Poppam ne nous retarda pas d'un demi-quart d'heure ; mais nous nous égarâmes un peu dans les bois qu'il faut traverser pour gagner le grand chemin. Nous le rejoignîmes entre *Half-moon* & *Stillwater*. A un mille de là, je vis sur la gauche un éclairci dans le bois, & un plateau assez étendu, au bas duquel couloit une creek. Je dis au Général Schuyler qu'il devoit y avoir là une bonne position ; il me repondit que je ne me trompois pas, & qu'elle avoit été reconnue pour être occupée en cas de besoin. La creek s'appelle *Anthony's-Kill* ; car le mot *kill* à la même signification parmi les Hollandois, que celui de *creek* parmi les Américains. Après avoir fait trois milles de plus, nous traversâmes un hameau appellé *Stillwater's-landing-place*, *débarquement de Stillwater* ; en effet c'est là que les bateaux qui descendent de Saratoga sont obligés de s'arrêter pour éviter les rapides. il y a un portage de huit ou dix milles jusqu'à l'endroit où la riviere est navigable. Je crois que le nom de *Stillwater* (*eau tranquille*) vient de ce que l'eau est tranquille encore à cet endroit, après lequel com-

mencent les *rapides*. Le Général Schuyler me montra quelques redoutes qu'il avoit fait élever pour défendre le parc où ſes bateaux & ſes proviſions furent raſſemblés, après l'évacuation du fort *Anne* & du fort *Edouard*. Nous nous arrêtâmes là pour faire rafraîchir nos chevaux. Le Général y avoit donné rendez-vous à un Officier de milice, appellé M. *Swang*, qui habite dans les environs, & qui a ſervi dans l'armée du Général Gates; il me remit entre ſes mains, & continua ſa route pour Saratoga, afin de ſe préparer à nous y recevoir. Bientôt après, je montai dans un traîneau avec mon guide : lorſque nous eûmes fait trois milles, nous trouvâmes deux maiſons au bord de la riviere c'eſt-là qu'étoit la droite du Général Gates, & ſon pont de bateaux, qu'une redoute défendoit ſur chaque rive. Nous mîmes pied à terre pour examiner cette poſition intéreſſante, devant laquelle Burgoyne a vu toutes ſes eſpérances ſe diſſiper, & ſa perte ſe préparer. J'eſſaierai d'en donner une idée, incomplette à la vérité, mais qui repandra quelque lumiere ſur les relations du Général Burgoyne, & qui pourra même ſervir à les rectifier.

Les hauteurs appellées *Beams's height*, qui ont donné leur nom à ce camp fameux, ne ſont qu'une partie de celles qui regnent le long de la rive droite de l'Hudſon, depuis la riviere des Mohawks juſqu'à celle de Saratoga. A l'endroit où le Général Gates choiſit ſa poſition, elles forment du côté de la riviere deux talus différens, ou ſi l'on veut, deux terraſſes. En montant le premier talus, on voit trois redoutes placées parallelement. En avant de la derniere, du côté du nord, ſe trouve un petit fond; au-delà, le terrein s'éleve de nouveau, & il y a encore trois redoutes placées à-peu-près dans le même ſens que les précédentes. En-avant de celles-ci eſt un ravin profond qui vient de l'oueſt, & dans lequel coule une petite creek. Ce ravin prend ſon origine dans les bois, & tout le terrein qu'il laiſſe ſur ſa droite, eſt extrêmement fourré. Maintenant ſi vous retournez ſur vos pas, que vous vous placiez près des premieres redoutes dont j'ai parlé, & que vous remontiez au ſecond talus en vous dirigeant vers l'oueſt, vous trouverez ſur le plateau le plus élevé, un grand retranchement qui ſe prolonge parallelement à la riviere, & tourne enſuite

vers le nord-oueſt, où il vient aboutir à quelques ſommités aſſez eſcarpées, leſquelles étoient encore fortifiées par de petites redoutes. A la gauche de ces hauteurs & à l'endroit où la pente devient plus douce, commence un autre retranchement qui tourne vers l'oueſt & fait deux ou trois angles, toujours couronnant les hauteurs juſqu'au ſud-oueſt. Vers le nord-oueſt, on ſort des lignes pour deſcendre une pente aſſez rapide, & en remonter une autre pareille; alors on trouve un nouveau plateau qui offre une poſition d'autant meilleure, qu'elle domine ſur les bois dont elle eſt environnée, & qu'elle s'oppoſe à tout ce qui voudroit tourner le flanc gauche de l'armée. C'eſt là qu'étoit campé le Général Arnold avec l'avant-garde.

Si l'on deſcend encore de cette hauteur en ſe dirigeant vers le nord, on ſe trouve bientôt au milieu des bois près de *Freeman's farm*, & ſur le terrein où ſe paſſerent les actions du 19 Septembre & du 7 Octobre. J'évite de me ſervir du mot *champ de bataille*; car ces deux combats furent livrés dans les bois & ſur un terrein ſi coupé & tellement couvert, qu'on ne peut y rien concevoir, ni trouver

la moindre reſſemblance entre le local & le plan qu'en a donné le Général Burgoyne. Tout ce qui m'a paru le plus clair, c'eſt que ce Général qui étoit campé à quatre milles à-peu-près du camp de *Beams's height*, voulut s'en approcher & en reconnoître les avenues ; qu'il marcha à travers les bois ſur quatre colonnes, & qu'ayant pluſieurs ravins à paſſer, il les fit tourner à leur origine par l'avant-garde, aux ordres du Général *Frazer* ; que deux autres colonnes traverſerent, comme elles purent, les ravins & les bois, ſans ſe communiquer ni s'attendre mutuellement ; que celle de la gauche, dont l'artillerie faiſoit la plus grande partie, ſuivit le bord de la riviere où le terrein eſt plus égal, & qu'elle conſtruiſit des ponts ſur les ravins & les ruiſſeaux, qui ſont plus profonds de ce côté-la, parce qu'ils aboutiſſent tous à cette riviere ; que le combat s'engagea d'abord, avec les *Riflemen* & les milices américaines, leſquelles furent ſoutenues ſuivant le beſoin & ſans aucune diſpoſition antérieure ; que l'avant-garde & la colonne de droite furent engagées les premieres, & que le combat dura juſqu'à ce que les co-

lonnes de gauche fuſſent arrivées, c'eſt-à-dire juſqu'au coucher du ſoleil ; qu'alors les Américains ſe retirerent dans leur camp, où ils avoient eu ſoin de faire porter leurs bleſſés ; enfin que l'avant garde & la colonne de droite des Anglois ſouffrirent beaucoup, étant reſtées l'une & l'autre engagées très longtems dans les bois, ſans être ſoutenues.

Le Général Burgoyne acheta cher le frivole honneur de coucher ſur le champ de bataille : il campa à Freeman's-farm, ſi près du camp des Américains, qu'il lui devint impoſſible de manœuvrer ; deſorte qu'il ſe trouva dans le cas d'un joueur d'échecs qui s'eſt laiſſé faire *pat*. Il reſta dans cette poſition juſqu'au 7 Octobre ; alors voyant ſes vivres conſommés, n'ayant aucune nouvelle de Clinton, ſe trouvant trop près de l'ennemi pour ſe retirer ſans danger, il tenta une ſeconde attaque & voulut encore que ſon avant-garde tournât la gauche des ennemis. Ceux-ci qui rempliſſoient les bois, pénétrerent ſon deſſein, tournerent eux-mêmes le flanc gauche du corps qui ménaçoit le leur, le mirent en déroute, & le ſuivirent aſſez

loin pour ſe trouver, ſans le ſavoir, vis-à-vis le camp des Allemands. Ce camp étoit placé en potence & un peu en arriere de la ligne. Arnold & Lincoln, animés par le ſuccès, attaquerent & enleverent les retranchemens : tous deux acheterent la victoire au prix de leur ſang ; tous deux eurent la jambe fracaſſée (1) d'un coup de fuſil. J'ai vu l'endroit où Arnold, réuniſſant la hardieſſe d'un *Jokey* (2) à celle d'un ſoldat, ſauta à cheval le retranchement des ennemis. C'étoit, comme tous ceux de ce pays-ci, une eſpece de parapet, fait avec des troncs d'arbres placés les uns ſur les autres. Ce combat fut très vif, & les ſapins qui ſont déchirés par les coups de fuſil & les boulets de canon, en offrent un temoignage qui ſe perpétuera longtems, car le terme de leur exiſtence paroît auſſi éloigné que l'époque de leur naiſſance.

Je continuai ainſi ma reconnoiſſance juſqu'à la nuit ; tantôt marchant dans le neige où j'enfonçois

(1) Lincoln ne fut bleſſé que le lendemain.

(2) Nom qu'on donne en Amérique aux Maquignons, comme à tous ceux qui dreſſent les chevaux.

juſqu'aux genoux, tantôt cheminant en traîneau avec encore moins de ſuccès, mon conducteur ayant pris la peine de me verſer, fort doucement à la vérité, ſur un beau tas de neige. Enfin, après avoir parcouru les lignes de Burgoyne, je deſcendis au grand chemin, paſſant dans une prairie où il avoit établi ſon hôpital. Je voyageai enſuite plus facilement, & j'arrivai à Saratoga à ſept heures du ſoir, ayant fait trente-ſept mille dans cette journée. Nous trouvâmes de bonnes chambres bien échauffées, un excellent ſouper & une converſation très agréable & très gaie; car le Général Schuyler eſt encore plus aimable quand il n'eſt pas avec ſa femme, en quoi il reſſemble à beaucoup de maris européens. Il nous donna des inſtructions pour la courſe que nous devions faire le lendemain, tant au fort *Édouard* qu'à la grande cataracte de la riviere d'Hudſon, qui eſt à huit milles au-deſſus de ce fort, & à dix du lac *George*.

En conſéquence de ces arrangemens, nous partîmes le lendemain matin à huit heures, avec les Majors *Greme* & *Poppam*, qu'il nous avoit donnés pour nous accompagner. Nous remontâmes la rive

droite de l'Hudſon pendant trois milles à-peu-près, avant de trouver un endroit sûr pour paſſer cette riviere en traîneau. Celui que nous choisîmes ne nous expoſoit à aucun danger, la glace étant auſſi épaiſſe qu'on pouvoit le deſirer; mais en approchant de la rive oppoſée, les bords me parurent ſi hauts & ſi eſcarpés, que je ne concevois pas que nous duſſions les monter. Comme mon principe eſt de ne porter aucun jugement ſur les choſes que je ne connois pas, & de m'en rapporter toujours, ſur les chemins comme ſur la navigation, aux gens qui en ont un uſage habituel, j'étois tranquille dans mon traîneau, attendant l'événement, lorſque mon conducteur, qui étoit un fermier du pays, *appella* ſes chevaux par un cri féroce, aſſez ſemblable à celui des ſauvages; auſſi-tôt, ſans qu'on les frappât le moins du monde, ils enleverent le traîneau, & en trois ſauts, ils ſe trouverent au haut d'un eſcarpement élevé de vingt pieds, & preſqu'à pic.

Le chemin du fort Edouard cotoye preſque toujours la riviere, mais ſouvent on la perd de vue dans les bois de ſapins qu'il faut traverſer. De

tems

tems en tems on voit d'assez belles maisons sur les deux rives. On me fit remarquer celle de la malheureuse Miss *Mac-Rea*, qui fut tuée par les sauvages. Si les Whigs étoient superstitieux, ils attribueroient cet événemant à la vengeance divine. Les parens de Miss Mac-Rea étoient Whigs, & elle n'avoit pas encore démenti les sentimens qu'on lui avoit inspirés, lorsqu'étant à New-York elle fit connoissance avec un Officier anglois, qui triompha en même tems de sa rigueur & de son patriotisme. Elle épousa dès-lors les intérêts de l'Angleterre, en attendant qu'elle pût épouser son amant. La guerre, qui ne tarda pas à se déclarer à New-York comme à Boston, obligea son pere de se retirer dans sa maison de campagne; il l'abandonna bientôt à l'approche de l'armée de Burgoyne. Mais l'amant de miss Mac-Rea étoit dans cette armée; elle vouloit le revoir vainqueur, l'épouser & partager ensuite ses travaux & ses succès. Malheureusement les Indiens faisoient l'avant-garde de l'armée: ces sauvages ne sont pas fort accoutumés à distinguer les amis des ennemis; ils pillerent la maison de Miss Mac-Rea &

l'enleverent elle-même. Lorſqu'ils l'eurent conduite à leur camp, il fut queſtion de ſavoir à qui elle appartiendroit; on ne put s'accorder, & pour terminer la querelle, quelques-uns d'entr'eux la tuerent d'un coup de *tomahawk* (1) Le récit de cette funeſte cataſtrophe, en me faiſant déplorer les malheurs de la guerre, concentroit tout mon intérêt dans la perſonne de l'Officier anglois, à qui il étoit permis d'écouter à-la-fois ſa paſſion & ſon devoir. Je ſais qu'une mort ſi cruelle & ſi imprévue, fourniroit un ſujet très pathétique pour un drame ou pour une élégie : mais la ſéduction de l'éloquence & de la poéſie peut ſeule attendrir ſur une pareille deſtinée, en ne montrant que l'effet & faiſant oublier la cauſe; car tel eſt le véritable caractere de l'amour, que toutes les affections nobles & généreuſes ſemblent en être le cortége naturel; & que s'il eſt vrai qu'il puiſſe s'allier à des vices condamnables, du moins tout ce qui tend à l'humilier & à le dégrader, l'anéantit ou le fait méconnoître.

(1) C'eſt ce que les Canadiens appellent *caſſe-tête*.

A meſure qu'on approche du ford Edouard les habitations deviennent plus rares. Ce fort a été conſtruit à ſeize milles de Saratoga, dans un petit vallon près de la riviere, ſeul endroit qui ne ſoit pas couvert de bois, & où l'on puiſſe voir à une portée de fuſil autour de ſoi. Autrefois il conſiſtoit en un quarré, fortifié de deux baſtions du côté de l'eſt, & de deux demi baſtions du côté de la riviere; mais on a abandonné cette ancienne fortification, parce qu'elle étoit trop commandée, & on a conſtruit ſur un lieu plus élevé, une grande redoute avec un ſimple parapet & une mauvaiſe paliſſade : au-dedans eſt une petite caſerne, qui peut contenir deux cens ſoldats. Tel eſt ce fort Édouard dont on a tant parlé en Europe, quoiqu'il n'ait jamais été en état de réſiſter à cinq cens hommes, qui meneroient avec eux quatre pieces de campagne. Je m'y arrêtai une heure, afin de laiſſer repaître mes chevaux, & vers midi, je me remis en chemin pour remonter juſqu'à la cataracte, qui eſt à huit milles au-delà. En ſortant du vallon, & en ſuivant le chemin du lac George, on trouve une poſition aſſez militaire, qui a été

occupée pendant l'autre guerre : c'eſt une eſpece de camp retranché, ou qu'on peut retrancher avec des abattis, il garde le débouché des bois & commande le vallon.

A peine avois-je perdu de vue le fort Édouard, que le ſpectacle de la dévaſtation s'offrit à mes regards, & continua de les affliger juſqu'à l'endroit où je m'arrêtai. Au milieu de ces antiques forêts, la paix & l'induſtrie avoient conduits des cultivateurs, des hommes heureux juſqu'à l'époque de la guerre. Ceux qui ſe trouverent ſur le chemin de Burgoyne en éprouverent ſeuls les malheurs ; mais lors de la derniere invaſion des ſauvages, la déſolation s'eſt étendue depuis le fort Schuyler (1) juſqu'au fort Édouard. Je ne vis donc autour de moi que les reſtes des incendies : quelques briques, que le feu n'avoit pu détruire, indiquoient ſeules la place où les maiſons avoient été bâties ; tandis que les *fences* encore entieres & les champs défrichés, annonçoient que ces déplorables habitations avoient été autrefois le ſéjour de la richeſſe

(1) Les Anglois l'appellent le fort *Stanwix*.

& du bonheur. Arrivés à hauteur de la cataracte, il nous fallut ſortir de nos traîneaux & marcher un demi-mille pour gagner le bord de la riviere. La neige avoit quinze pouces de haut, ce qui rendoit cette promenade un peu pénible, & nous obligeoit à marcher les uns derriere les autres afin de frayer un ſentier. Tour à tour, chacun prenoit la tête de cette petite colonne, à-peu-près comme les oies-ſauvages ſe relaient pour occuper le ſommet de l'angle qu'elles forment en volant. Mais quand notre marche auroit été encore plus pénible, le ſpectacle de la cataracte nous en auroit bien dédommagés. Ce n'eſt point une nappe d'eau comme à *Cohos* & à *Totohaw :* la riviere reſſerrée, & interrompue dans ſon cours par différens rochers, gliſſe au milieux d'eux & ſe précipite obliquement en formant pluſieurs caſcades. Celle de Cohos eſt plus majeſtueuſe, celle-ci plus effrayante : la riviere des Mohawks ſemble ſe laiſſer tomber de ſon propre poids ; celle d'Hudſon ſe tourmente & ſe courrouce, elle écume & tourbillonne, & fuit comme un ſerpent qui s'échappe, en menaçant encore par d'horribles ſifflemens.

Il étoit près de deux heures lorſque nous eûmes regagné nos traîneaux : il nous reſtoit vingt-deux milles à faire pour retourner à Saratoga ; ainſi nous revînmes ſur nos pas le plus vîte qu'il nous fut poſſible ; mais il fallut encore s'arrêter au fort Édouard pour donner à manger à nos chevaux. Nous employâmes ce tems, comme nous avions fait le matin, à nous chauffer au foyer des Officiers qui commandent la garniſon. Ils ſont au nombre de cinq, & celui des ſoldats eſt de cent-cinquante à-peu-près. C'eſt pour tout l'hiver qu'on les a placées dans ce déſert, & je laiſſe à penſer ſi cette garniſon eſt plus gaie que celle de Gravelines ou de Briançon. Au bout d'une heure, nous nous remîmes en chemin, & la nuit ne tarda pas à venir ; mais avant qu'elle fut obſcure, j'eus la ſatisfaction de voir le premier gibier que j'aie apperçu dans mon voyage : c'étoit une compagnie de cailles ; quelques-uns les appellent perdrix, quoiqu'elles reſſemblent beaucoup plus aux cailles. Elles étoient perchées ſur une *fence* au nombre de ſept. Je ſortis de mon traîneau pour les conſidérer de plus près ; elles me laiſſerent ap-

procher juſqu'à quatre pas : je fus obligé, pour les voir voler, de leur jetter ma canne; alors elles partirent toutes enſemble, & je trouvai que leur vol étoit ſemblable à celui des perdrix. Elles ſont plus groſſes que les cailles, mais leur bec eſt ſemblable à celui des perdrix, & comme celles-ci, elles ſont ſédentaires (1).

Notre retour fut heureux & prompt : il ne pouvoit fournir d'autre événement que le ſecond paſſage de la riviere & la deſcente de l'eſcarpement que nous avions monté. J'attendois cette nouvelle épreuve avec autant de confiance que la premiere; mais un traîneau qui marchoit devant le mien, s'étant arrêté à cet endroit, & l'obſcurité de la

(1) Cet oiſeau ne peut-être rapporté ni à l'eſpece des cailles, ni à celle des perdrix : il eſt plus gros que les premieres, & moins que les dernieres; les plumes des aîles & du corps ſont à-peu-près de la même couleur que celles des perdrix griſes; celles du ventre ſont mêlées de gris & de noir, comme chez les bartavelles. La gorge du coq eſt blanche, celle de la poule jaune; tous les deux garnis d'un beau collier noir. Il ſiffle comme la caille, mais avec beaucoup plus de force; & ſon chant a quatre notes, au lieu que celui de la caille n'en a que trois. Du reſte, il a plus les mœurs de la perdrix rouge que celles de la caille, car il ſe perche & va toujours en compagnie : il

nuit m'empêchant de rien distinguer, je crus qu'on se disposoit à mettre pied à terre & je n'hésitai pas à suivre cette exemple. Le premier traîneau étoit celui du Vicomte de Noailles & du Comte de Damas; à peine étois-je à terre que je vis ce traîneau partir avec toute sa charge, & glisser le long de l'escarpement avec une telle rapidité qu'il ne put s'arrêter qu'à trente pas de là. C'est qu'on ne fait pas plus de façons pour descendre ces escarpemens que pour les monter : les chevaux accoutumés à cette manœuvre, se précipitent aussi rapidement qu'ils s'élancent; de sorte que le traîneau glissant comme la *ramasse* du Mont-Cenis, ne peut atteindre leurs jambes de derriere & les faire tomber.

A six heures & demie, nous étions rendus chez le

---

aime les bois & les marais. Cet oiseau est très commun en Amérique, mais plus encore dans le sud que dans le nord. On n'exagérera pas si l'on assure que dans un seul hiver, & dans un arrondissement de cinq à six lieues, les Officiers qui étoient en quartier d'hiver à York & à Williamsburg, en ont tué plus de six mille, & que les nègres en ont vendu un pareil nombre, qu'ils avoient pris dans de petits trébuchets; Cependant, au printems suivant, on s'appercevoit à peine qu'on eût plus chassé qu'à l'ordinaire.

Général Schuyler, & cette soirée fut aussi agréable que la précédente.

Le 21 nous montâmes à cheval à huit heures du matin. M. Schuyler nous conduisit lui-même au camp que les Anglois occupoient lorsque le Général Burgoyne capitula. Nous ne pouvions avoir un meilleur guide, mais il nous étoit nécessaire à tous égards; car outre que cet événement s'étoit passé sous ses yeux, & qu'il étoit mieux que personne en état d'en rendre compte, il ne falloit pas moins que le propriétaire même du terrein, pour nous conduire sûrement à travers des bois, des fences & des retranchemens couverts d'un pied de neige.

En jettant les yeux sur la carte, on verra que Saratoga est situé au bord d'une petite riviere qui vient du lac de ce nom, & qui se jette dans celle d'Hudson. Sur la rive droite de la *Fishkill*, c'est le nom de cette petite riviere, se trouvoit autrefois une belle maison de campagne appartenante au Général Schuyler; une grosse ferme qui en dépend, ainsi que deux ou trois moulins à scie, un meeting house & trois ou quatre maisons mé-

diocres, compoſoient toutes les habitations de ce lieu célebre, dont le nom paſſera à la derniere poſtérité. Lorſqu'après l'affaire du 7 Octobre, le Général Burgoyne commença ſa retraite, il ſe mit en marche la nuit du 8 au neuf, & ne parvint que le 13 à paſſer la creek; tant il avoit eu de peine à traîner ſon artillerie, qu'il s'opiniâtra à conſerver, quoique la plupart des chevaux de traits euſſent été tués, ou fuſſent morts de miſere. Il employa donc quatre jours à faire huit milles de chemin, ce qui donna le tems aux Américains de le ſuivre ſur la rive droite de l'Hudſon, & de le précéder ſur la rive gauche, où ils occuperent en force tous les paſſages. Le Général Burgoyne fut à peine de l'autre côté de la creek, qu'il fit mettre le feu à la maiſon du Général Schuyler, plutôt par humeur que pour la ſûreté de ſon armée; puiſque cette maiſon placée dans un fond, ne pouvoit offrir aucun avantage aux Américains, & que d'ailleurs il laiſſa ſubſiſter la ferme, qui eſt maintenant le ſeul aſile du propriétaire. C'eſt-là que M. Schuyler nous a logés dans quelques chambres qu'il a fait accommoder en attendant que des

circonſtances plus heureuſes lui permettent de bâtir une autre maiſon. La creek coule entre deux eſcarpemens dont les ſommités ſont à-peu-près de même hauteur; elle deſcend enſuite par pluſieurs rapides qui font tourner les moulins; là le terrein eſt plus ouvert & continue ainſi juſqu'à la riviere du nord, c'eſt-à-dire l'eſpace d'un demi-mille. Quant à la poſition du Général Burgoyne, il eſt difficile de la décrire, parce que le terrein eſt très irrégulier, & que ce Général ſe trouvant entouré, fut obligé de diviſer ſes troupes en trois camps, qui formoient trois fronts différens; l'un faiſant face à la creek, l'autre à la riviere d'Hudſon, & le troiſieme aux montagnes du côté de l'oueſt. Le plan du Général Burgoyne donne une idée aſſez juſte de cette poſition qui ne fut pas mal priſe, & qui n'eſt vicieuſe que du côté des Allemands, où le terrein forme une rampe dont la pente étoit contre eux. Tout ce qu'il eſt néceſſaire d'obſerver, c'eſt que les bois vont toujours en s'élevant vers l'oueſt; de ſorte que le Général Burgoyne put bien occuper quelques mamelons avantageux, mais jamais les ſommités. Auſſi le

Général Gates, arrivé à Saratoga presqu'aussi-tôt que les Anglois, fit-il passer deux mille hommes au-delà de la creek, leur ordonnant de se retrancher, & de construire une batterie de deux pieces de canon. Elle commença à tirer le 14, & ne laissa pas d'incommoder les Anglois. Le Général Schuyler critique cette position; il prétend que ce corps étoit assez avancé pour être compromis, sans être assez fort pour s'opposer à la retraite des ennemis. Mais si l'on fait attention que le poste de ces deux mille hommes étoit établi dans des bois très fourrés; qu'il étoit défendu par des abattis, & qu'il trouvoit une retraite sûre dans l'immense forêt qui étoit derriere lui; que d'ailleurs il s'agissoit d'harceler un ennemi qui fuyoit, & dont le courage étoit abattu, on croira avec moi que cette critique est encore plus d'un rival sévere, que d'un tacticien savant & méthodique. Quoi qu'il en soit, il reste toujours certain que le Général Burgoyne n'avoit d'autre parti à prendre que de laisser égorger ses troupes ou de capituler. Son armée n'avoit que pour cinq jours de vivres: il lui étoit donc impossible de garder sa position. On lui proposa

de rétablir un ancien pont de bateaux, qui avoit été conſtruit devant le camp même ; mais un corps de deux mille hommes s'étoit déja poſté ſur les hauteurs de l'autre côté de la riviere, où il avoit élevé une batterie de deux pieces de canon. Si on entreprenoit de remonter par la rive droite pour gagner les gués qui ſont près du ford Edouard, on avoit des ravins à paſſer & des chemins à raccommoder : d'ailleurs ces défilés étoit déja occupés par les milices, & il falloit les combattre à l'avant-garde, tandis qu'on avoit une armée entiere ſur ſes derrieres & ſur ſes flancs. A peine reſtoit-il le tems de délibérer : les boulets de canon commençoient à tomber dans le camp ; il en vint un dans la maiſon où l'on tenoit conſeil de guerre, de ſorte qu'on fut obligé de la quitter pour ſe réfugier dans les bois.

Qu'on rapproche maintenant la ſituation du Général Burgoyne, raſſemblant ſes trophées à Ticondéroga, & publiant ſon orgueilleux manifeſte, de celle où il ſe trouva, lorſque, vaincu & environné par une troupe de payſans, il ne lui reſta pas même une place où il pût diſcuter quelle

ſorte de ſupplication il convenoit de leur faire. J'avoue que lorſque j'ai été conduit à l'endroit où les Anglois ont mis bas les armes, & à celui où ils ont défilé devant l'armée de Gates, j'ai partagé le triomphe des Américains, & j'ai admiré en même tems leur nobleſſe & leur magnanimité; car les ſoldats & les Officiers virent paſſer leurs préſomptueux & ſanguinaires ennemis, ſans leur faire le moindre outrage, ſans laiſſer échapper un geſte, un ſourire inſultant. Ce ſilence majeſtueux réfutoit d'une maniere bien ſenſible les vaines déclamations du Général Anglois, & ſembloit atteſter tous les droits que nos alliés avoient à la victoire. Le haſard ſeul donna lieu à une alluſion que le Général Burgoyne parut ſentir vivement. C'eſt l'uſage en Angleterre & en Amérique, lorſqu'on approche de quelqu'un pour la premiere fois, de lui dire : *I am very happy to ſee you ; Je ſuis très aiſe de vous voir.* Le Général Gates ſe ſervit de cette formule en abordant le Général Burgoyne : je le crois bien, répondit ce dernier, la fortune de ce jour eſt entiérement pour vous, *I think it ; the fortune of the day is intirely yours.*

Le Général Gates ne parut pas faire attention à cette réponſe ; il conduiſit Burgoyne chez lui, où il lui donna un très bon dîner, ainſi qu'à la plupart des Officiers anglois. On mangea & on but largement, & chacun parut oublier ou ſes malheurs ou ſes ſuccès.

Avant le dîner, & au moment où les Américains ſe partageoient les Officiers anglois qu'ils vouloient traiter, on vint demander où il falloit conduire Madame la Baronne de *Riedezell*, femme du Général Brunſwikois. M. Schuyler qui avoit ſuivi l'armée comme volontaire ; depuis qu'il n'en avoit plus le commandement, ordonna qu'on la menât dans ſa tente ; il s'y rendit bientôt après, & la trouva interdite & tremblante, croyant voir dans chaque Américain un ſauvage ſemblable à ceux qui avoient ſuivi l'armée angloiſe. Elle avoit avec elle deux petites filles charmantes, âgées de ſix ou ſept ans. Le Général Schuyler les careſſa beaucoup ; ce ſpectacle attendrit Madame de Riedezell & la raſſura en un inſtant : *Vous êtes tendre & ſenſible*, lui dit-elle, *vous êtes donc généreux, & je ſuis heureuſe d'être tombée entre vos mains.*

En conſéquence de la capitulation, l'armée angloiſe fut conduite à Boſton. Pendant la marche les troupes camperent, mais il falloit loger les Généraux. On étoit embarraſſé de trouver, près d'Albany, un quartier convenable pour le Général Burgoyne & ſa ſuite : M. Schuyler offrit ſa belle maiſon dont j'ai déja parlé. Ses affaires le retenoient à Saratoga : il y reſtoit pour viſiter les ruines de ſon autre maiſon, que le Général Burgoyne venoit de détruire; mais il écrivit à ſa femme de préparer tout pour le recevoir auſſi bien qu'il ſeroit poſſible, & ſes intentions furent parfaitement remplies. Burgoyne fut très bien accueilli par Madame Schuyler & ſa petite famille; il fut logé dans le meilleur appartement de la maiſon. Le ſoir, on lui ſervit un excellent ſouper, dont on lui fit les honneurs avec tant de graces, qu'il fut attendri juſqu'aux larmes, & qu'il dit avec un profond ſoupir : *En vérité, c'en eſt trop faire pour celui qui a ravagé leurs terres & brûlé leur aſyle.* Cependant le lendemain matin ſes diſgraces lui furent rappellées par une aventure qui auroit parue gaie à tout autre qu'à lui. C'étoit toujours innocemment

nocemment qu'il devoit être affligé. On l'avoit fait coucher dans une grande piece où on lui avoit préparé un lit ; mais comme il avoit une ſuite, ou, ſi l'on veut, une *famille* très nombreuſe, on fut obligé d'étendre des matelats à terre pour faire coucher quelques Officiers auprès de lui. Le ſecond fils de M. Schuyler, âgé alors de ſept ans, petit enfant-gâté, comme le ſont tous les enfans des Américains, bien volontaire, bien malin, bien aimable, couroit toute la maiſon dès le matin, ſelon ſa coutume ; il ouvrit la porte du ſalon, éclata de rire en voyant ces Anglois raſſemblés ; & refermant la porte ſur lui, il leur dit : *Vous êtes tous mes priſonniers*. Cette naïveté fut cruelle pour eux, & les rendit plus triſtes qu'ils ne l'étoient la veille.

J'eſpere qu'on me pardonnera de raconter ces petites anecdotes, qui ne m'ont peut-être parues intéreſſantes que par cette ſeule raiſon, que je les ſais d'original, & que je les ai appriſes ſur les lieux mêmes. D'ailleurs, un ſimple journal mérite quelqu'indulgence, & quand on n'écrit pas l'hiſtoire, il eſt permis d'écrire des hiſtoriettes. Déſor-

mais je n'ai plus qu'à prendre congé du Général Schuyler, que ſes affaires retiennent à Saratoga, & à retourner ſur mes pas, le plus vite qu'il m'eſt poſſible, pour me rendre à Newport.

En repaſſant près de Beams's-height & de Stillwater, j'eus encore occaſion d'examiner le flanc droit du camp que le Général Burgoyne avoit occupé : il me parut que le plan m'en avoit donné une idée aſſez exacte. On m'avoit aſſuré que je pourrois retourner à Albany par le chemin de l'eſt, mais en arrivant à *Half-moon*, j'appris que les glaces étoient rompues en pluſieurs endroits; de ſorte qu'après m'être repoſé quelque tems dans une jolie auberge, tenue par madame *People*, veuve d'un Hollandois, je repris le chemin de la riviere des Mohawks : je la paſſai ſans accident, & j'arrivai à Albany vers ſix heures du ſoir. Nous nous raſſemblâmes auſſi-tôt (je parle ſeulement des ſix voyageurs françois) pour prendre des meſures pour notre retour. Il n'y avoit pas un moment à perdre, car les vents avoient tourné au ſud, & le dégel commençoit : or il pouvoit fort bien arriver que nous fuſſions retenus très longtems à Albany.

En effet, lorſqu'on ne peut pas traverſer la riviere ſur la glace, on eſt quelquefois obligé d'attendre huit ou dix jours avant qu'elle ſoit navigable & qu'on puiſſe la traverſer au ferry : il falloit donc partir le plutôt poſſible ; mais comme nous étions trop de monde pour pouvoir voyager enſemble, il fut réſolu que le Vicomte de Noailles & ſes deux compagnons, partiroient le lendemain à la pointe du jour, & qu'ils iroient coucher à trente milles d'Albany ; que pour moi, je ne partirois qu'à midi, & que je m'arrêterois à *Kinderhook*. Le Vicomte de Noailles avoit laiſſé ſes chevaux de l'autre côté de la riviere, & il y avoit déja fait paſſer ſon traîneau ; rien ne s'oppoſoit donc à ſon départ, la glace étant certainement aſſez épaiſſe pour permettre de paſſer à pied. Ma ſituation étoit toute différente, j'avois deux traîneaux à Albany ; ils appartenoient à l'État, & c'étoit l'Aide-Quartier-Maître général, un excellent homme, appellé M. *Quakerbush*, qui me les avoit fournis. Mon intention étoit de les payer ; mais il ne voulut jamais y conſentir, m'aſſurant qu'il ſuffiroit que je les remiſſe au Quartier-

Maître de Rhode-Island, qui les renverroit par la premiere occasion. En effet, il existe encore sur le continent un arrangement très commode pour les militaires, & pour tous ceux qui sont chargés de quelques commissions pour le service public : chaque État entretient des chevaux dont on peut se servir pour voyager; avec cette attention seulement, de les remettre au Quartier-Maître de l'endroit où on les laisse. Dans les États du nord, il y a aussi des traîneaux destinés au même usage.

Comme nous étions à déliberer sur notre voyage, le Colonel *Hughes*, Quartier-Maître de l'État de New-York, vint nous trouver : il arrivoit d'une course qu'il avoit faite du côté de Fish-kill, & il nous témoigna beaucoup de regret de ne s'être pas trouvé à Albany pendant notre séjour. Je répéterai ici ce que j'ai déja dit ailleurs; c'est qu'il est impossible d'imaginer une politesse plus franche & plus noble, une obligeance plus parfaite, que celle que j'ai éprouvée de la plupart de tous les Officiers américains à qui j'ai eu affaire. M. Hughes voulut se charger lui-même de me conduire de l'autre côté de la riviere, & il me promit de venir

me prendre le lendemain matin à onze heures.

J'avois fait assez de chemin dans la journée pour esperer un sommeil paisible, & je comptois avec quelque raison sur une bonne nuit; mais à quatre heures du matin je fus réveillé par un coup de fusil, tiré tout près de mes fénêtres : je prêta i l'oreille & je n'entendis aucun cri, aucun mouvement dans la rue; ce qui me fit penser que c'étoit quelque fusil qui étoit parti de lui même, sans causer aucun accident. J'essayai donc de me rendormir. Un quart d'heure après, un nouveau coup de fusil, ou de pistolet, interrompit mon sommeil : celui-ci fut suivi de quelques autres; de sorte que je ne doutai plus que ce ne fût quelque réjouissance, quelque fête semblable à nos baptêmes de villages. A la vérité, l'heure me paroissoit un peu indue; enfin plusieurs voix qui se mêloient à cette mousquetterie & qui crioient *New-year*, *nouvel an*, m'avisérent que nous étions au premier de Janvier, & je conclus que MM. les Américains célébroient ainsi l'année qui commencoit. J'avoue que cette maniere de la fêter ne me plut pas infiniment; cependant il fallut prendre pa-

tience : mais au bout d'une demi-heure, j'entendis un bruit confus de plus de cent perſonnes, la plupart enfans ou jeunes gens, qui s'aſſembloient ſous mes fenêtres. Bientôt je fus encore mieux averti de leur voiſinage ; car ils tirerent pluſieurs coups de fuſil, frapperent rudement à la porte & jetterent des pierres dans mes vîtres. Le froid & la pareſſe me retenoient toujours dans mon lit ; mais M. Linch ſe leva, entra dans ma chambre & me dit, que sûrement ces gens-là vouloient me faire honneur, & en même tems me demander de l'argent. Je le priai de deſcendre & de leur donner deux louis ; il les trouva déja maîtres de la maiſon & buvant le rum de mon hôte. Au bout d'un quart-d'heure, ils s'en allerent courir d'autres rues, & le bruit ne diſcontinua pas juſqu'au grand jour. En me levant, j'appris par mon hôte, que l'uſage du pays étoit, que le premier jour de l'an, les jeunes gens, les valets, les negres même, alloient dans toutes les tavernes & dans beaucoup d'autres maiſons, ſouhaiter la bonne année & demander à boire. Il n'y avoit donc rien de particulier pour moi dans cette affaire, & il ſe trouva,

qu'à l'exemple des Empereurs romains, j'avois fait une gratification au peuple. Le matin, lorſque je ſortis pour prendre congé du Général Clinton, je ne rencontrai que des gens ivres dans les rues; mais ce qui m'étonnoit le plus, c'étoit de les voir marcher, courir même ſur le verglas, ſans tomber ni faire un faux pas, tandis que j'avois la plus grande peine à me tenir ſur mes jambes.

Lorſque mes traîneaux furent prêts, j'en pris un pour aller prendre congé de Madame Schuyler & de ſa famille; puis je revins trouver le Colonel Hugues, qui m'attendoit à l'entrée de la ville. Il avoit appris depuis que nous nous étions quittés, que le Baron de Monteſquieu étoit petit-fils de l'auteur de *l'Eſprit des loix*. Joyeux de cette découverte, il me pria de le préſenter de nouveau à celui qui portoit un nom ſi reſpectable; & quelques momens après, comme je lui témoignois toute ma ſenſibilité pour les ſervices qu'il me rendoit, & en même tems mon regret de ne pouvoir m'acquitter envers lui, il me dit avec un ſentiment vraiment aimable : « Eh bien! puiſque vous vou-» lez faire quelque chote pour moi, tachez de

» me procurer un exemplaire françois de l'Esprit » des Loix. Je ne parle pas votre langue, mais » j'entends vos livres, & mon bonheur sera de » lire celui-là dans l'original ». Je lui promis de lui en faire tenir un exemplaire, & j'ai été assez heureux pour pouvoir m'acquitter de ma parole à mon retour à Newport. Après cette conversation il me conduisit au bord de la riviere, à l'endroit qu'il croyoit le plus sûr; mais comme je commençois à m'aventurer, la premiere chose que je vis, fut un traîneau dont les chevaux s'abîmoient sous la glace, à-peu-près à vingt pas de moi. Je laisse à juger de ma consternation; il falloit retourner sur mes pas, il falloit peut-être rester encore huit jours à Albany, pour attendre que le dégel fût complet & la riviere débarrassée des glaçons. Le Colonel Hugues me dit de retourner à mon auberge & de m'y tenir bien tranquille, tandis qu'il alloit envoyer un homme à cheval le long de la riviere, s'enquerir s'il y avoit un endroit où on pût encore la passer. Cependant trois traîneaux, qui apportoient du rum pour les magasins de l'Etat, paroissoient à l'autre rive & veu-

loient riſquer le paſſage : auſſi-tôt il envoya un homme à pied pour les arrêter, après quoi nous nous ſéparâmes aſſez triſtement. Mais vers une heure après-midi, tandis que j'étois à lire au coin de mon feu, le Secrétaire de M. Hugues entra, & me dit que les traîneaux qu'on avoit voulu arrêter, s'étoient obſtinés à paſſer ; qu'ils en étoient venu à bout, en évitant le trou qu'avoient fait les mêmes chevaux qne j'avois vu s'enfoncer & ſortir enſuite avec bien de la peine. Comme le dégel continuoit, je n'avois pas un inſtant à perdre ; je fis atteler & je partis ſur le-champ, toujours ſous les auſpices du Colonel Hugues, qui m'attendoit au bord de la riviere. Lorſque je fus près de l'autre rive, je me ſéparai de lui ; mais il me fallut faire encore un demi-mille ſur la glace, avant de gagner une rampe qui me conduiſit au grand chemin : alors tous les périls furent paſſés, & j'arrivai aiſément à Kinderhook vers ſix heures du ſoir.

Le lendemain je partis à neuf heures du matin, & après avoir paſſé le pont de Kinderhook, je laiſſai ſur la droite le chemin de Claverak, pour

ſuivre celui de *Nobletown*. Je m'arrêtai dans ce township où je deſcendis à *Makingſton-Tavern*, petite auberge aſſez propre, & où deux voyageurs peuvent loger commodément. J'eus occaſion de cauſer avec le couſin & le voiſin de M. Makingſton, qui porte le même nom que lui. Il a été Major dans l'armée américaine, & il a reçu en Canada un coup de feu qui lui traverſoit la cuiſſe. Il m'a conté que les nerfs ayant été offenſés par la bleſſure, & enſuite racourcis, il étoit reſté boîteux pendant plus d'un an; mais qu'à l'affaire de Prince-Town, après avoir fait dix-huit milles à pied, il lui arriva de ſauter une barriere, & que dans l'effort qu'il fit, ſes nerfs racourcis ſe rompirent, ou plutôt s'allongerent, de façon qu'il n'a pas boîté depuis.

Dès que mes chevaux eurent pris un peu de repos, je me remis en route, & continuant de cheminer dans les bois & les montagnes, je n'arrivai à *Shefield* qu'à nuit tombante. Je traverſai toute cette ville, qui a près de deux milles de longueur, avant de trouver l'auberge de M. *Dewy*. Shefield eſt un très joli endroit; les maiſons y ſont

fréquentes & bien bâties, & le grand chemin qui les ſépare a plus de cent pas de large. Pour mon auberge, elle me plut dès le moment que j'y entrai : les hôtes m'en parurent honnêtes & bien élevés ; j'admirai ſur-tout une fille de douze ans qui avoit toute la beauté de ſon âge, & que *Greuze* auroit été trop heureux de prendre pour modele, lorſqu'il fit ſon charmant tableau de la jeune fille qui pleure ſon ſerin. Lorſque je fus dans la chambre qui m'étoit deſtinée, je m'amuſai à regarder quelques livres diſperſés ſur des tables. Le premier que j'ouvris étoit *l'Abrégé de la Philoſophie de Newton.* Cette découverte m'engagea à faire quelques queſtions à mon hôte ſur la Phyſique & la Géométrie ; je trouvai qu'il en ſavoit beaucoup, & de plus qu'il étoit très modeſte & de très bonne compagnie. Il eſt *Surveyor*, c'eſt-à-dire, Arpenteur, place qui donne beaucoup d'occupations dans un pays où l'on a perpétuellement des terreins à meſurer & des limites à fixer.

Le 3 au matin, je vis avec chagrin, que le tems qui, juſques-là, avoit été toujours incertain, ſe decidoit au dégel. J'avois à traverſer les *Green-*

woods (*bois verds*) pays déſert, âpre & difficile. Ce qui reſtoit de neige ſur la terre me faiſoit encore eſpérer que je pourrois continuer ma route en traîneau ; je conſervai donc les miens, & j'allai aſſez bien juſqu'à *Canaan*, petite ville ſituée ſur la rive gauche de *l'Houſatonick*, à ſept milles de *Shefield meeting-houſe :* là, je tournai ſur la gauche, & je commençai à gravir les montagnes. Malheureuſement, la neige me manquoit à meſure qu'elle m'étoit néceſſaire : il me fallut preſque toujours marcher à pied pour ſoulager mes chevaux, qui étoient obligés, tantôt d'arracher mon traîneau de la boue, tantôt de le faire paſſer par-deſſus des pierres hautes de deux ou trois pieds. Ce chemin eſt en effet ſi raboteux, qu'il ne permet gueres de ſe ſervir des traîneaux, à moins qu'il n'y ait un pied & demi de neige ſur la terre. Ce ne fut donc pas ſans beaucoup de peine que je parvins à faire quinze milles, avant de m'arrêter à une mauvaiſe auberge dépendante de *Norfolh*. En ſortant de cette auberge, je me trouvai dans les Green-woods. Cette forêt appartient à la même chaîne de montagnes que j'avois traverſée en allant à Fish-

kill par le chemin de Lichfield ; mais elle a cela de particulier, que les arbres en ſont ſuperbes : ce ſont des ſapins ſi forts, ſi droits & ſi élevés, que je ne crois pas qu'il y en ait de pareils dans toute l'Amérique ſeptentrionale. Je regrette que *Salvator Roſe*, ou *Gaſpard Pouſſin* n'aient pas vu le tableau impoſant & vraiment *grandioſo* que préſente une vallée profonde, où coule la petite riviere, appellée *Naragontad*. Cette vallée paroît encore reſſerrée par les immenſes ſapins dont elle eſt ombragée, & dont quelques-uns s'élevant obliquement, ſemblent reunir leurs ſommets pour intercepter les rayons du ſoleil. Lorſqu'on a paſſé cette riviere, on monte pendant l'eſpace de quatre ou cinq milles, & on deſcend enſuite auſſi longtems; mais toujours en ſautant de groſſes pierres qui traverſent le chemin, & lui donnent la forme d'un eſcalier. C'eſt-là qu'un de mes traîneaux ſe briſa. Je ne ſavois comment faire pour le reparer, car la nuit approchoit, & je me croyois dans le déſert le plus inhabité : j'eſſayai de faire marcher encore cette voiture, toute boîteuſe & briſée qu'elle étoit, & ce premier eſſai n'avoit rien

d'encourageant, lorsqu'au bout de deux cens pas, je trouvai une petite maison, & vis-à-vis de cette maison une forge : le feu étoit allumé, & le maréchal travailloit. Un pilote qui découvre une terre dans des mers inconnues, n'est pas plus satisfait que je le fus à cette vue. Je priai bien poliment cet honnête homme de quitter son ouvrage pour racommoder mon traîneau : il y consentit, & je continuai de suivre à pied celui qui étoit encore en bon état, désespérant de revoir jamais l'autre ; cependant il arriva tout-au-plus une heure après moi. Telles sont les ressources que les voyageurs trouvent en Amérique, & telle est l'excellente police de ce pays, que nul chemin n'est dépourvu de ce qui peut servir à leurs besoins.

Cette journée étoit destinée à me faire éprouver toute sorte de contrariété. Il étoit sept heures du soir lorsque j'arrivai à *New-Hartford*, où j'espérois trouver une bonne auberge, appellée *Gilbert's house*. Trois Officiers américains, qui m'avoient aisément passé, parce qu'ils étoient à cheval, avoient eu l'honnêteté d'aller plus loin, pour me laisser la maison toute entiere ; mais lorsque j'y

entrai, on me dit & on me prouva qu'il étoit impoſſible de me loger : en effet, on la racommodoit, & les maçons travailloient par-tout. Il ne me reſtoit plus d'autre eſpérance que l'auberge d'un certain M. *Caſe*, qui eſt à deux milles plus loin, & au-delà de la riviere de Farmington ; mais ayant appris que les Officiers américains y étoient allés, je demandai ſi je ne trouverois pas hoſpice ailleurs. On m'adreſſa à une vieille femme, nommée Madame *Wallen*, qui avoit tenu auberge autrefois, & on me fit eſperer qu'elle voudroit bien me recevoir. Je continuai donc de ſuivre à pied mon traîneau. Arrivé enfin, & non ſans peine, à la porte de madame Wallen, j'implorai humblement ſon hoſpitalité ; elle conſentit à me loger, & ne le fit que pour me rendre ſervice. Je reſtai quelque tems dans cette maiſon, qui avoit l'air très-pauvre ; mais en viſitant les logemens, je les trouvai ſi mauvais, que j'envoyai un de mes gens à l'auberge de Caſe, s'informer ſi je trouverois encore une petite place. On s'arrangea pour m'en faire une : j'y allai à pied, laiſſant mes chevaux dans l'autre maiſon, & je fus aſſez heureux pour

avoir un bon lit & un ſouper tel quel ; mais que je trouvai très bon, moins parce que j'avois bon appétit, que parce que j'étois ſervi par une grande femme de vingt-cinq ans, d'une très belle figure, & d'une taille noble & diſtinguée. Je demandai ſi c'étoit la fille de mon hôteſſe : celle-ci, qui étoit une bonne groſſe femme, aſſez curieuſe & aſſez bavarde, & qui m'avoit déjà pris en amitié, parce que je répondois à ſes queſtions tant qu'elle vouloit, me dit qu'elle n'avoit jamais eu d'enfans ; cependant elle en tenoit un dans ſes bras, qu'elle careſſoit beaucoup, & dont elle paroiſſoit prendre grand ſoin. A qui appartient donc celui-ci, lui dis-je? A la grande femme que vous voyez, me repondit-elle. — Et quel eſt ſon mari ? — Elle n'en a pas. — Elle eſt dont veuve ? — Non, elle n'a jamais eu de mari. C'eſt, ajouta-t'elle, une aventure malheureuſe qui feroit trop longue à vous conter ; cette pauvre fille s'eſt trouvée dans le beſoin : je l'ai priſe chez moi & j'ai ſoin de la mere & de l'enfant... Avancerai-je un paradoxe, ſi je dis qu'une pareille conduite prouve plus que toute autre choſe, combien les mœurs des Américains

cains ſont pures & reſpectables ? Chez eux le vice eſt ſi étranger, ſi rare, que le danger de l'exemple eſt preſque nul ; de ſorte qu'une faute de ce genre eſt regardée comme une maladie accidentelle, dont il faut guérir l'individu qu'elle attaque, ſans prendre aucune meſure pour éviter la contagion. J'ajouterai, que l'acquiſition d'un citoyen eſt ſi précieuſe dans ce pays, qu'une fille en élevant ſon enfant ſemble expier la foibleſſe qui lui a donné l'exiſtence. Ainſi la morale qui ne peut jamais différer du véritable intérêt de la ſociété, ſemble quelquefois être locale & modifiée par les tems & les circonſtances. Lorſqu'un enfant ſans aſile, ſans propriété, ſera un fardeau pour l'État, un être voué au malheur, ne devant ſa conſervation qu'à la pitié, & non à l'utilité publique ; on verra ſa mere humiliée, peut-être même punie, & alors on juſtifiera cette ſévérité par tous ces dogmes auſteres, qu'on oublie ou qu'on néglige maintenant

Je m'étois propoſé de faire le lendemain une très petite journée, puiſque je ne devois aller coucher qu'à Hartford, à quinze milles ſeulement

du lieu ou j'étois ; cependant il me parut impoſſible de faire ce chemin autrement qu'à cheval : je laiſſai donc les deux traîneaux de l'État de New-York, chez M. Caſe, après lui avoir demandé un reçu, que j'ai remis depuis à M. Wadſworth. D'abord je n'eus pas lieu de m'applaudir du parti que j'avois pris : je voyageai pendant quelque tems ſur des hauteurs couvertes de neige, où les traîneaux auroient réuſſi à merveille ; mais en deſcendant vers la riviere de Farmington, je trouvai que le dégel étoit complet, & que la boue avoit pris la place de la neige. Les bois que je venois de paſſer, ne reſſembloient pas aux *Green-woods* ; ils étoient peuplés de petits ſapins, dont le verd flattoit la vue, & dont le hazard avoit deſſiné les chemins d'une maniere ſi heureuſe, qu'on ne pourroit prendre un meilleur modele pour faire des *promenades angloiſes*.

Lorſque j'eus paſſé la riviere de Farmington, je montai une côte aſſez longue & aſſez roide, ſur laquelle on trouve de tems à autres, des objets intéreſſans pour les amateurs de l'hiſtoire naturelle. On y voit entr'autres, de grands quartiers

de rochers ou plutôt des gros blocs de pierre, qui n'ont aucune correſpondance avec le reſte de la montagne, & qui paroiſſent avoir été jettés là par quelque volcan. J'en remarquai un plus ſingulier que les autres, & je m'arrêtai pour le faire meſurer : c'étoit une eſpece de *ſocle* ou de quarré long, aſſez ſemblable au piedeſtal de la ſtatue de Pierre-le-Grand qu'on voit à Péterſbourg. Il a trente pieds de longueur ſur vingt de hauteur & de largeur : du côté de l'eſt, il eſt fendu dans la plus grande partie de ſa hauteur ; cette fente peut avoir un pied & demi de large par en haut, mais beaucoup moins pas en bas. Quelques arbuſtes ont végétés dans le peu de terre qui s'y eſt raſſemblé, & ſur le ſommet même du rocher, on voit un petit arbre dont je n'ai pu démêler l'eſpece. La pierre eſt dure & de la nature du quartz ; elle n'eſt en aucune façon volcaniſée.

J'arrivai à Hartford vers trois heures. Ayant appris que M. Wadſworth étoit abſent, je craignis de gêner ſa femme & ſa ſœur ſi j'allois loger chez elles, & je m'établis dans une très bonne

auberge tenue par M. Bull, qu'on accuſe d'être un peu de *l'autre côté de la queſtion*, ce qui veut dire, en termes honnêtes, qu'on le croit Tory. Je me contentai donc d'aller faire une ſimple viſite à Madame Wadſworth, & de lui demander à déjeuner pour le lendemain. Le 5, je partis à onze heures ſeulement, quoique j'euſſe trente milles à faire pour arriver à Lebanon. Au paſſage du ferry, je rencontrai un détachement du régiment de Rhode-Iſland : c'eſt le même corps que nous avons eu avec nous tout l'été dernier; mais depuis, il a été recruté & habillé. La plus grande partie des ſoldats ſont negres ou mulâtres; mais ce ſont des hommes forts & robuſtes, & ceux que j'ai vus avoient très bonne apparence. J'eus toute la journée un très beau tems, & j'arrivai à Lebanon au coucher du ſoleil. Ce n'eſt pas à dire que je fuſſe rendu à *Lebanon meetting-houſe*, où les Huſſards ſont en quartier & où le Duc de Lauzun a ſon logement; il me fallut faire encore plus de ſix milles, voyageant toujours dans Lebanon. Qui ne croiroit après cela que je parle d'une ville immenſe? Celle-ci eſt à la vérité une des plus con-

ſiderables du pays, car elle a bien cent maiſons : il eſt inutile de dire que ces maiſons ſont très éparſes, & diſtantes les unes des autres, ſouvent de plus de quatre ou cinq cens pas.

On croira aiſément que je ne fus pas fâché de me retrouver dans l'armée françoiſe, dont les Huſſards de Lauzun forment l'avant-garde, quoique leur quartier ſoit à plus de vingt-cinq lieues de Newport ; mais ils n'eſt point de circonſtance où je n'éprouvaſſe beaucoup de plaiſir à me trouver avec M. de Lauzun. Depuis deux mois j'avois parlé & écouté, avec lui je converſai ; car il faut avouer que la converſation reſte encore l'appanage particulier des François aimables ; appanage précieux à notre nation, qu'elle néglige peut-être trop & qu'elle pourra perdre un jour. Un Anglois avoit coutume de garder le ſilence, parce que, diſoit-il ; *parler nuit à la converſation.* Cette expreſſion biſarre renferme au grand ſens : tout le monde ſait parler & perſonne ne ſait écouter ; de ſorte que la ſociété de Paris, telle que je l'ai laiſſée, reſſemble à un chœur d'opéra, que quelques coryphées ont ſeul droit d'interrompre : cha-

que théâtre a ſon coryphée particulier ; chaque théâtre a ſes choriſtes qui répondent, & ſon parterre qui applaudit ſans ſavoir pourquoi. Tranſplantez les acteurs, ou changez de théâtre, la piece n'a plus d'effet. Heureux encore les Spectateurs, lorſque le répertoire eſt abondant, & que la même production n'eſt pas répétée juſqu'à ſatiété !

Me voilà bien loin de l'Amérique ; il faut pourtant que j'y retourne encore, & cette fois-ci ce ſera pour chaſſer des écureuils. M. le Duc de Lauzun me donna ce divertiſſement, qui eſt fort à la mode dans le pays. Ces animaux y ſont plus grands, & portent une plus belle fourure qu'en Europe : ils ſont, comme les nôtres, très adroits à ſauter d'arbre en arbre & à ſe coler contre les branches, de façon à ſe rendre preſqu'inviſibles. Il arrive ſouvent qu'on les bleſſe ſans pouvoir les faire tomber ; mais c'eſt un petit inconvénient : on appelle, ou on fait venir quelque particulier obligeant, qui met la cognée à l'arbre & l'abbat en peu de tems. Comme les écureuils ne ſont pas rares, on concluera que les arbres ſont très communs

& on aura raiſon (1). Au retour de la chaſſe, je dînai chez M. le Duc de Lauzun, avec le Gouverneur Trumbull & le Général Huntington. Le premier habite à Lebanon, & l'autre y étoit venu de *Norwich*. J'ai déja depeint le Gouverneur Trumbull; il ne s'agit plus que de ſe repréſenter ce petit vieillard, qui a tout le coſtume des premiers colons établis dans ce pays-ci, s'approchant d'une table déja entourrée de vingt Officiers d'Huſſards, & ſans ſe déconcerter ni rien perdre de

(1) Il y a auſſi dans le Connecticut un grand nombre *d'écureuils volans*. Ils ſont plus petits que les autres, auxquels ils reſſemblent aſſez par leur forme & par leur fourrure. On ſait que ce qui leur donne le nom d'*écureuils volans*, eſt la facilité qu'ils ont de ſe ſoutenir longtems en l'air, au moyen d'une longue membrane, ou d'une peau qui tient à la partie inférieure de leurs pattes, elle eſt repliée ſous leur ventre lorſqu'ils ſont en place; mais lorſqu'ils veulent ſauter d'un arbre à l'autre, ils écartent leurs pattes, & cette peau fait une eſpece de voile qui les ſoutient en l'air, & qui aide même à leur mouvement. On voit encore dans toute l'Amérique ſeptentrionale une autre eſpece d'écureuils, qu'on appelle *écureuils de terre*, parce qu'ils ne grimpent pas ſur les arbres, & qu'ils habitent ſous terre comme les lapins. Leur poil eſt plus court, & d'une couleur fauve rayée de noir. Ces animaux ſont très jolis & peu farouches.

la roideur de ſon maintien, prononçant à haute voix une longue priere en forme de *Benedicite*. Qu'on n'aille pas s'imaginer qu'il excite la riſée des auditeurs; ils ſont trop bien éléves: il faut au contraire ſe figurer que vingt *Amen* ſortent à la fois du milieu de quarante mouſtaches; & on aura une idée de cette petite ſcene. C'eſt à M. de Lauzun à raconter, comment ce bon Gouverneur méthodique, didactique dans toutes ſes actions, dit toujours qu'il veut *conſidérer*, *referer* à ſon conſeil; comment il ſe fait de grandes affaires des petites, & à quel point il eſt heureux quand il a des affaires. Ainſi, dans les deux hémiſpheres, en exceptant Paris ſeulement, les ridicules ne doivent pas exclure l'aptitude au gouvernement; parce que c'eſt par le caractere qu'on gouverne, & par le caractere auſſi qu'on a des ridicules.

Je devois partir de Lebanon le 7 à dix heures du matin, mais le tems fut ſi affreux que j'attendis juſqu'à une heure après midi, eſpérant toujours qu'il s'amélioreroit un peu. Enfin, il fallut ſe réſoudre à voyager par la neige fondue, la

plus continuelle & la plus froide que j'aie jamais eſſuyée. Le mauvais tems m'ayant fait preſſer un peu ma marche, j'arrivai à Voluntown vers cinq heures du ſoir. Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit au commencement de ce journal de la maiſon de M. D***, on ne ſera pas ſurpris que je m'y ſois retrouvé avec plaiſir. Cependant Mademoiſelle Pearce n'y étoit plus; mais elle étoit remplacée par Mademoiſelle D*** la cadette, jeune fille d'une figure charmante, quoique d'une beauté moins réguliere que ſon amie. Elle a comme elle la modeſtie, la candeur & la bonté exprimées dans tous ſes traits; mais elle a de plus une ſincérité & une gaieté qui la rendent auſſi aimable que l'autre eſt intéreſſante. Sa ſœur aînée étoit accouchée depuis mon paſſage à Voluntown; je la vis aſſiſe dans un grand fauteuil, près du même foyer que ſa famille entouroit. Sa figure noble & impoſante, paroiſſoit encore plus altérée par le malheur que par la ſouffrance. Cependant tout ce qui l'environnoit étoit occupé de la ſoigner & de la conſoler : ſa mere, aſſiſe auprès d'elle, tenoit dans ſes bras ſon enfant, lui ſourioit, le

careſſoit; mais pour elle, elle avoit les yeux triſtement attachés ſur cette innocente créature, la conſidérant avec intérêt, mais ſans plaiſir, comme ſi elle lui diſoit, *miſero paragoletto il tuo deſtin, non ſai* (1). Jamais tableau plus intéreſſant & plus moral, n'exercera le pinceau de *Greuze*, ou la plume d'un poëte ſenſible. Puiſſe diſparoître du ſein de la ſociété, l'homme aſſez barbare pour laiſſer cette fille infortunée en proie à un malheur qu'il peut réparer; & puiſſent toutes les bénédictions du Ciel ſe réunir ſur l'être aſſez juſte, aſſez généreux pour lui donner des droits plus legitimes aux noms de femme & de mere, & lui reſtituer ainſi, tout le bonheur que la nature lu avoit deſtiné (2).

Mon voyage déſormais n'offre plus rien qui ſoit digne de la plus petite attention. Je couchai le lendemain à Providence, & j'arrivai le neuf à Newport; content d'avoir vu beaucoup de choſes

(2) Malheureux enfant! tu ne ſais pas quel eſt le ſort qui t'eſt réſervé. *Metaſtaſe. Demophonte.*

(1) *Voyez* ce qui a été dit dans une note au commencement de ce Journal.

intéreſſantes, & de n'avoir éprouvé aucun accident; mais penſant avec triſteſſe que le lieu où j'arrivois, après avoir fait tant de chemin, étoit encore à quinze cens lieues de celui où j'ai laiſſé mes amis; où je pourrai jouir du peu de connoiſſances que j'ai acquiſes, en leur en faiſant part, où je retrouverai le bonheur, s'il en exiſte encore pour moi; du ſeul endroit enfin, *dove da longhi errori ſpero di ripoſar* (1).

---

(1) Je veux récompenſer ceux qui auront eu la patience d'achever la lecture de ce Journal, en mettant ſous leurs yeux le charmant morceau de *Metaſtaſe*, dont ces dernieres paroles ſont empruntées.

L' onda dal mar diviſa
Bagna la valle e il monte,
Va paſſagiera in fiume
Va prigioniera in fonte;
Mormora ſempre e geme
Fin' che non torna al mar.

Al mar dove ella nacque
Dove acquiſto gli umori
Dove da lunghi errori
Spera di ripoſar.

En voici une traduction libre :

L'onde, une fois ſéparée de l'Océan, erre ſur les montagnes, ou

baigne les vallées : tantôt elle voyage avec les fleuves, tantôt elle eſt retenue priſonniere dans les fontaines ; mais elle murmure & gémit ſans ceſſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit retournée à la mer.

A la mer, ſon ſéjour natal, à la mer, ſon dernier aſyle, où, fatiguée de ſes longues erreurs, elle eſpere enfin trouver quelque repos.

FIN.

TABLE

DES MATIERES

du 1er. volume.

L'AUTEUR part de Newport le 11 Novembre, Page 3.

Son arrivée à Providence. Deſcription de cette Ville, Pag. 5 & ſuiv.

Il eſt obligé de ſéjourner à Voluntown. Détails ſur l'auberge où il a deſcendu. Rencontres qu'il a faites, Pag. 10 & ſuivantes.

Son départ de Voluntown. Deſcription du Pays qui eſt entre Voluntown & Windham, Pag. 19 & ſuiv.

Auberge de Madame Hill. Charité de cette femme envers un ſoldat malade, Pag. 23 & 24

L'Auteur s'arrête à Eaſt-Hartford. Détail ſur l'État de Vermont. Origine du nom que cet État s'eſt donné, Pag. 25 & 26

Il arrive à Hartford, & loge chez le Colonel Wadsworth. Portrait du Colonel Wadſworth, Pag. 27 & ſuiv.

Viſite au Gouverneur Trumbull. Ce Gouverneur a fait des Mémoires ſur la guerre d'Amérique, dont l'Auteur

a eu communication. Fait intéreſſant contenu dans ces mémoires, Pages 31, 32 & 33

Départ d'Hartford. Deſcription du pays entre Hartford & Farmington. Manufacture de drap, Pag. 34 & ſuiv.

L'Auteur loge chez M. Lewis, auquel il a été adreſſé, Pag. 37 & 38.

Il ſe met en route pour aller à Lichfield. Deſcription d'un geai bleu qu'il a tué. Obſervations ſur la nomenclature des Américains : ils n'emploient guères que des termes déſignatifs, comme oiſeau bleu, oiſeau noir, au lieu de geai, étourneau, &c. Pag. 39 & ſuiv.

L'Auteur voit des défrichemens & un nouvel établiſſement. Comment on procéde à ces défrichemens, Pag. 42, 43 & ſuiv.

Son arrivée à Lichfield. Parc d'Artil erie qu'il trouve ſur le grand chemin, Pag. 46, 47 & ſuiv.

Route de Lichfield à Moor-houſe-tavern; & nouveau Thownſphip de Washington. Beaux Payſages formés par une chûte d'eau & par les forges de M. Bull. Arrivée à l'auberge tenue par le Colonel Moor, P. 50, 51 & ſ.

L'Auteur y trouve des Fermiers de New-Hampshire qui conduiſent des bœufs à l'armée. Converſation avec ces Fermiers, Pag. 55 & ſuivantes

Il arrive à Fish-kill. Deſcription des barraques qu'on y a conſtruites pour ſervir de magaſin à l'armée, Pag. 60, 61 & ſuivantes.

Départ de Fish-kill Petit camp, ou barraques de ſoldats Invalides. Ce qu'on doit entendre par Invalides, Pag. 65 & 66

L'auteur s'arrête & deſcend de cheval pour jouir du beau coup d'œil qu'offrent la riviere du nord & les différens forts de Weſtpointe, Pag. 67

Il trouve un peu plus loin le Général Heath à la tête de 2500 hommes, qui ſont en bataille, Pag 68

Il traverſe la riviere du nord dans la barge du Général Heath, & il débarque à Weſtpointe, Pag. 70 & 71

Ce général lui montre les diſpoſitions qu'il a faites pour une manœuvre combinée avec la grande armée, & lui communique les ordres qu'il a donnés au Général Stark, Pag. 73

Détail ſur le Général Heath, Pag. 74 & ſuiv.

L'Auteur monte à cheval pour aller voir les differentes fortifications de Weſtpointe. Deſcription de ces fortifications, Pag. 77 & ſuiv.

Il part de Weſtpointe. Dejeûner qu'il fait auparavant à la maniere du pays, avec des grillades de bœuf, & du café au lait pour boiſſon, Pag 82 & 83

Il descend la riviere du nord dans une barque. Description du Pays. Fort Clinton; comment il a été attaqué & pris, Pag 83 & 84

Détails sur King's-Ferry, Stoney-Pointe & Verplank's-Pointe, Pag. 85 & suiv.

Le Colonel Livingston eut quelque soupçon de la trahison d'Arnold, & pensa prendre la corvette *le Vautour*, Pag. 89

L'Auteur arrive au camp du Marquis de la Fayette. Description de ce camp, Pag. 93 & suiv.

Il continue sa route pour joindre le Général Washington à Prakness, Pag. 98

Description de la cataracte, connue sous le nom de *Totahaw-fall*, Pag. 99 & suiv.

Son arrivée au Quartier-général. Réception que lui fait le Général Washington, Pag. 102 & suiv.

Ce Général lui fait voir l'armée américaine en bataille, Pag. 107 & suiv.

L'Auteur va rendre visite aux Officiers-Généraux américains. Détails sur ces Officiers. Il voit un jeune homme de famille hollandoise, dont la tête est monstreuse. Détail particulier sur le Général Knox, Pag. 116 & suiv.

Départ de Prakness. Portrait du Général Washington, Page 121 & suivantes.

Le Colonel Moyland accompagne l'Auteur. Ils s'arrêtent à Moris-town, Pag. 125 & ſuiv.

Le Colonel engage l'Auteur à aller dîner le lendemain chez M. Vanhorn, ſon beau-pere. Ils traverſent l'ancien camp de Mildlebrook, Pag. 130 & ſuiv.

Arrivée chez M. Vanhorn. Celui-ci lui racontre que le même jour, il a reçu chez lui le Général Lincoln & le Lord Cornwalis, Pag. 133 & ſuiv.

Deſcription du pays qui eſt entre la maiſon de M. Vanhorn & Greeg-town, ainſi que pluſieurs poſitions occupées par les Anglois, Pag. 141 & ſuiv.

L'Auteur paſſe à Prince-town. Deſcription du College; il eſt le ſiége d'une Univerſité. Comment les études y ſont diſtribuées. Deſcription du pays où ſe ſont donnés les combats du Prince-town. Détails ſur ces combats, Pag. 143 & ſuiv.

L'Auteur arrive à Trenton. Poſition où étoient les Heſſois lorſqu'ils ont mis bas les armes. Détails ſur cet événement, Pag. 151 & ſuiv.

Il paſſe à Briſtol, où il s'arrête pour dîner. Deſcription du pays qui eſt entre Briſtol & Philadelphie, 154 & ſuiv.

Il arrive à Philadelphie & deſcend chez M. le Chevalier de la Luzerne. Quels ſont les perſonnes avec leſquelles il dîne. Obſervations ſur quelques uſages particuliers aux Américains, Page 157 & ſuiv.

L'Auteur eſt préſenté dans pluſieurs maiſons, entr'autres chez Madame Beech, fille du célebre Docteur Franklin : il la trouva occupée à raſſembler des chemiſes que les Dames de Philadelphie avoient faites elles-mêmes pour les ſoldats de la légion de Penſylvanie, P. 165 & ſuiv.

Il fait connoiſſance avec M. Robert Morris, qui a été depuis *Financer* ou Contrôleur-Général, P. 171 & ſuiv.

Reconnoiſſance du champ de bataille de German-town. Détails ſur cette action, Pag 174 & ſuiv.

Il fait une viſite à M. Samuel Adams. Anecdote d'un Américain, dont les deux fils avoient déſerté, & qui, après les avoir arrêtés, les conduiſit lui-même à leur Général. Pag. 186 & 187

Il va voir l'Hôtel-de-Ville & les ſalles où le Congrès s'aſſemble, Pag. 188 & 189

Le lendemain il aſſiſte à l'Aſſemblée de l'État de Penſylvanie, Pag. 190

Il va voir le Cabinet d'Hiſtoire Naturelle de M. Cimetiere; la fameuſe Orrery de M. Rittenhauſen, & les Anatomies de Monſieur Showel, Pag. 192 & ſuiv.

L'Auteur part de Philadelphie avec pluſieurs Officiers françois pour aller viſiter le champ de bataille de Brandywine. Récit de cette bataille, Pag. 198 & ſuiv.

Ils reviennent coucher à Cheſter, & ils en partent le

lendemain matin pour retourner à Philadelphie, Ils remontent la riviere dans des barques qu'on a envoyées au-devant d'eux, Page 211 & ſuiv.

Deſcription du fort de Billing'sport, 215 & 216

Deſcription du fort de Mifflin-ſur-Mud-Iſland. Barriere de la Delaware faite avec des chevaux de friſe, Pag 217 & ſuiv.

Fort de Redbanck. Récit de l'attaque infructueuſe de ce fort, par le Colonel Donop, Pag 223 & ſuiv.

L'Auteur, de retour à Philadelphie, a une converſation particuliere avec M. Samuel Adams, qui lui développe les principes de la révolution d'Amérique, & le plan de la nouvelle conſtitution de l'État de Maſſachuſſet, Pag. 229 & ſuiv.

Il ſe trouve le ſoir à un bal chez M. le Chevalier de la Luzerne. Uſage de l'Amérique, de donner à chaque danſeuſe un Partner pour tout le tems que le bal doit durer, Pag. 237 & ſuiv.

Converſation de l'Auteur avec un des Chefs de la Secte des Quakers, Pag 240 & ſuiv.

Il aſſiſte le lendemain à l'aſſemblée des Quakers & au ſervice de la Secte des Anglicans, Pag. 245 & ſuiv.

L'Auteur retourne à Germantown & ce jour-là il va juſqu'a

White-marsh et fait la reconnoissance du Camp que les Anglois ont occupé en 1777, Page 248 & suiv.

Assemblé de deux différentes personnes de deux sexes chez une Dame américaine, Page 251

L'Auteur va avec M. le Marquis de la Fayette reconnoître la position de Barrenhill, où ce dernier avoit pensé être envoloppé en 1778, & avoit échappé en faisant une belle retraite, Page 252 & suiv.

En revenant, il visite les lignes que les Anglois avoient faite pour couvrir Philadelphie, Pag. 258 & 259

Conversation avec M. Peter, Sécrétaire d'État de la Guerre, Pag. 260 & suiv.

Il fait une visite à M. Payne, Auteur du *Commun sense*. Caractere de cet Écrivain célebre, Page 263 & suiv.

Bal d'association. Anecdote plaisante d'un Manager, ou Directeur de ces assemblées, Page 267 & suiv.

Séance de l'Académie de Pensylvanie, Pag. 270 & suiv.

L'Auteur part de Philadelphie, & quitte à regret M. le Chevalier de la Luzerne. Eloge de ce Ministre, P. 273

Observations sur Philadelphie, Page 274 & suiv.

L'Auteur, qui a couché à Prince-town, est obligé d'y rester une grande partie de la matinée, pour attendre ses chevaux de suite : son hôte est un Colonel de milice. Ac-

tions courageuſes du fils de ce Colonel. Comment il eſt entré au ſervice, Page 281 & ſuiv.

Route de Prince-town à Baskenridge. Usage des Américains lorsque le pain manque, d'y ſuppléer des galettes, qu'on fait sur le champ, Page 284 & 285

Route de Baskenridge à Pompton. Fermes & belles cultures des Hollandois établis dans ce pays, P. 286.

Auberge de M. Courtheath. L'Auteur y trouve pluſieurs livres claſſiques, & deux jeunes Demoiſelles très bien élevées, Page 287 & 288

Obſervation ſur le *Clove*, pays très ſauvage, que l'Auteur eſt obligé de traverſer. Forges de Madame Erskine. Rencontre qu'il fait au milieu des bois, de deux enfans qui revenoient de l'école. Réflexons ſur les reſſources de tout genre qu'on trouve en Amérique, P. 289 & ſuiv.

L'Auteur arrive à New-Windſor. Nouveau ſentiment qu'il éprouve en voyant le Général Washington, Page 293 & ſuiv.

Après avoir paſſé deux jours à New-Windſor, il continue ſa route pour aller à Albany. Il traverſe la riviere dans la barge du Général Washington, qui le reconduit juſqu'à l'autre rive, Page 297 & ſuiv.

Auberge de M. Pride. Détails ſur l'agriculture du Comté de la Ducheſſe, où cette auberge eſt ſituée, Pag. 301

Plaiſante mépriſe d'un Hollandois, que l'Auteur rencontre dans l'endroit appellé *Stratsborough*, Page 302

Le mauvais tems oblige l'Auteur à s'arrêter dans l'auberge de M. Thomas. Converſation avec cette Aubergiſte. Détails ſur le commerce du Canada. Anecdote ſur Arnold, Page 304 & ſuiv.

Route de Thoma's-inn à Kinder-hook. Curioſités qu'offre un grand rocher qu'on trouve près de Claverack, Pag. 306 & ſuiv.

L'Auteur arrive à Albany. Il trouve de la difficulté à paſſer la riviere du Nord, dont les bords étoient déja couverts de glaçons, Page 312

Le Général Schuyler le fait inviter à dîner, & lui envoie ſes traîneaux. Détails ſur ce Général & ſur ſa famille, Page 313 & ſuiv.

Il forme le projet d'aller dès le lendemain à Saratoga, pour prévenir les neiges qui couvrent ce pays pendant les mois de Janvier, Février & Mars, & qui commençoient déja à tomber, Page 316 & 317

Il ſe met en route par un très-mauvais tems. Deſcription du Pays qu'il parcourt. Deſcription de la grande Cataracte, appellée *Cohos-fall*. Il ne peut paſſer la riviere des Mohawks, & il eſt obligé de revenir à Albany, Page 318 & ſuiv.

Converſation intéreſſante avec le Général Schuyler. Il

communique à l'Auteur différens plans pour porter la guerre en Canada, Page 323 & suiv.

Voyage à Skenectady. Observations sur les Indiens. Description d'une cabane de Sauvages, Pag. 334 & suiv.

L'Auteur part d'Albany avec le Général Schuyler pour se rendre à Saratoga, en passant la riviere des Mohawks. Les chevaux d'un des traîneaux s'enfonce sous la glace. Comment on les retire, Page 342 & suiv.

Description du camp retranché de Beam's-heigts, occupé par le Général Gates, dans l'année 1777, P. 346 & suiv.

Récit des combats qui eurent lieu la même année entre l'armée de Gates & celle de Burgoyne, P. 347 & suiv.

Arrivé à Saratoga, Page 351

Voyage au fort Édouard & à la grande Cataracte de la riviere du Nord. Maison de Miss Mac Rea. Fin tragique de cette Américaine, Page 352 & suiv.

Reconnoissance de la position que le Général Burgoyne occupoit lorsqu'il mit bas les armes. Anecdote sur cet événement, Page 361 & suiv.

Retour à Albany, Page 370

Maniere dont les habitans de cette ville célébrent le premier jour de l'an, Page 373

Départ d'Albany. Obstacle que le dégel oppose à ce

départ. Les chevaux d'un traîneau s'enfoncent encore dans la riviere, P. 376 & suiv.

Auberge de Shefield. L'Auteur y trouve sur une table l'Abrégé de la Philosophie de Newton, Pag. 378

L'Auteur traverse les Geen-woods, ou Bois-verds. Description de ce pays, qui paroît un désert affreux, & l'Auteur trouve pourtant à faire raccommoder son traîneau presqu'aussi-tôt après qu'il a été cassé. P. 379 & suiv.

Il arrive à New-Hartford. Son embarras pour s'y loger. Conversation singuliere qu'il a avec son hôtesse, au sujet d'une femme qu'il trouve chez elle, P. 382 & suiv.

Rocher extraordinaire qu'il voit sur le chemin d'Hartford, Page 387 & 388

L'Auteur séjourne à Lebanon. Chasse aux écureuils, P. 389 & suiv.

Il retourne à Newport après s'être arrêté à Voluntown & à Providence, Page 393 & suiv.

Fin de la Table du premier Volume.

Aldring sculp

CARTE
POUR SERVIR AU JOURNAL
de Mr. le Marquis de
CHASTELLUX
Rédigée Par Mr. DELOTEUX
Officier dans l'Etat Major de l'Armée
ATLANTIC OCEAN
DELAWAR BAY
Delawar Riv.
PHILADELPHIE
Cape May
Cape Charles
Cape Henry
PORTSMOUTH
CHESAPEAKE BAY
Elk ridge
Annapolis
Baltimore
Wilmington
Newcastle
Chester
Derby
Patuxent River
Rappahannock River
Mattapony River
Pamunkey River
Northwest
Little River
Southwest
Rivannah
Thomas
James River
Richmond
Petersburg
Mayrow
Warwick
Pocahontas
Johnson
New London
Miller
Lambert
Peaks of otters
Anguita
Rockwell
Charlottesville
Pontes Natales
MONTAGNES ALLEGANY
MONTAGNES DU NORD
MONTAGNES BLEUES
Ohio River
Aldrin sculp

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date due